

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

LES VICES CACHÉS DES STARS

MEL GIBSON
est-il facho?

DE NIRO et
la mafia

La tragédie
de **ROMY**

SATAN et
les Rockstars

M 3899 - 124 - 36,00 F

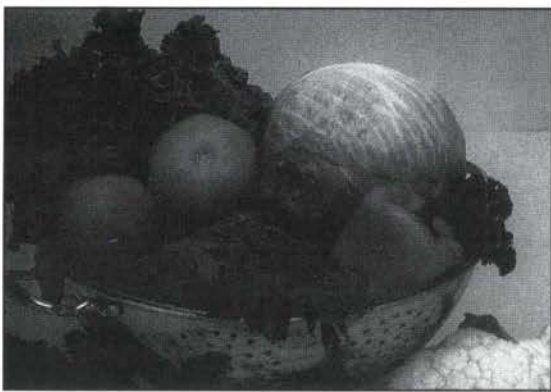


En ces temps de vaches folles...

VICKI CHELF

LE BARBECUE VÉGÉTARIEN

VIVRE MIEUX




Claire
Vigne
Editrice

Vous voulez être en santé et jouir des joies que procure le barbecue en plein air ? Mangez végétarien ! C'est nouveau, c'est frais, c'est sain et délicieux !

Pour mettre au point les délicieuses recettes de ce recueil, Vicki CHELF s'est associé à Dominique BISCOTTI, une naturothérapeute. À elles deux, elles ont imaginé des plats aux couleurs appétissantes, préparés avec des aliments naturels auxquels est donné un arôme incomparable, qui enchanteront les adeptes les plus exigeants et modifieront les habitudes de tous ceux et celles qui, jusqu'ici, ont résisté à la cuisine sans viande.

Ce livre, le premier du genre, contient des recettes de brochettes tropicales, de hot dogs au tofu, de poivrons rouges grillés, de galettes de maïs et de dizaines de mets préparés sur le barbecue, mais aussi de salades, de trempettes et de desserts qui créeront des menus complets, légers, originaux et pleins de nouvelles saveurs !

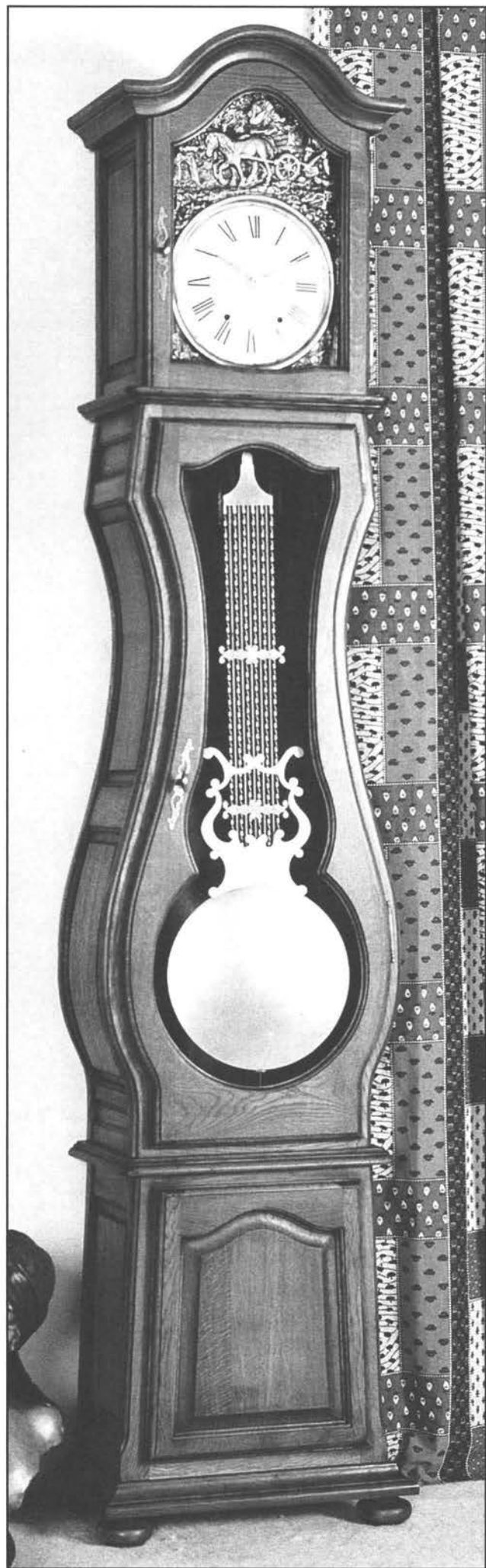
pages 142

98 FF^{TTC}

Claire Vigne Editrice

en vente chez votre libraire





L'Horloge de Famille

LE SPÉCIALISTE
DES HORLOGES COMTOISES

**1, rue Louis Bertrand
94200 IVRY-SUR-SEINE**

Métro : Pierre Curie (ligne Mairie d'Ivry)

Sortie périphérique : porte d'Ivry

OFFRE DE LANCEMENT :
8.790 F

au lieu de ~~13 480 F~~,
soit une REMISE
de 4 690 F

CRÉDIT SANS FRAIS

1 390 F

à la commande

et 5 x 1 480 F

PRIX NET

*Offrez
à ceux
que vous aimez
une ambiance
chaleureuse,
accueillante
et conviviale
avec une véritable
horloge comtoise*

GARANTIE
TOTALE
10 ANS



Heures d'ouvertures :
10 H - 12 H 30
14 H - 19 H
du lundi au samedi

VILLANDRY

STYLE :

Louis XIV. Rustique campagnard. Chapeau de Gendarme et pieds Boules.

H. 223 L. 50 P. 25

ÉBÉNISTERIE :

Horloge comtoise à ébénisterie violonnée en chêne massif. Sculptures fait main. Finition cirée patinée. Ferrures laiton patiné.

MOUVEMENT :

Comtois à poids à l'ancienne. Se remonte toutes les semaines. Sonnerie su Cloche. Arrêt de nuit. Fronton estampé panier Fleuri. Cadran émaillé Fleuri. Aiguilles et balancier Grande Lyre laiton.



LES VICES CA

Les vices secrets des stars	page 07
Les Beatles et John Lennon, le bal des maudits	page 09
Les séries noires de Boy George ..	page 15
Les folies de Marlon Brando, le colonel Kurtz	page 17
Les souffrances de James Dean et de la fureur de vivre	page 23
Les fantasmes du King	page 25
La saga des Fonda	page 33
Les souffrances de Greta Garbo...	page 37
Grace Kelly, ou la fin des contes de fées	page 41
L'incroyable Michael Jackson	page 43
Led Zeppelin et le rock satanique	page 45

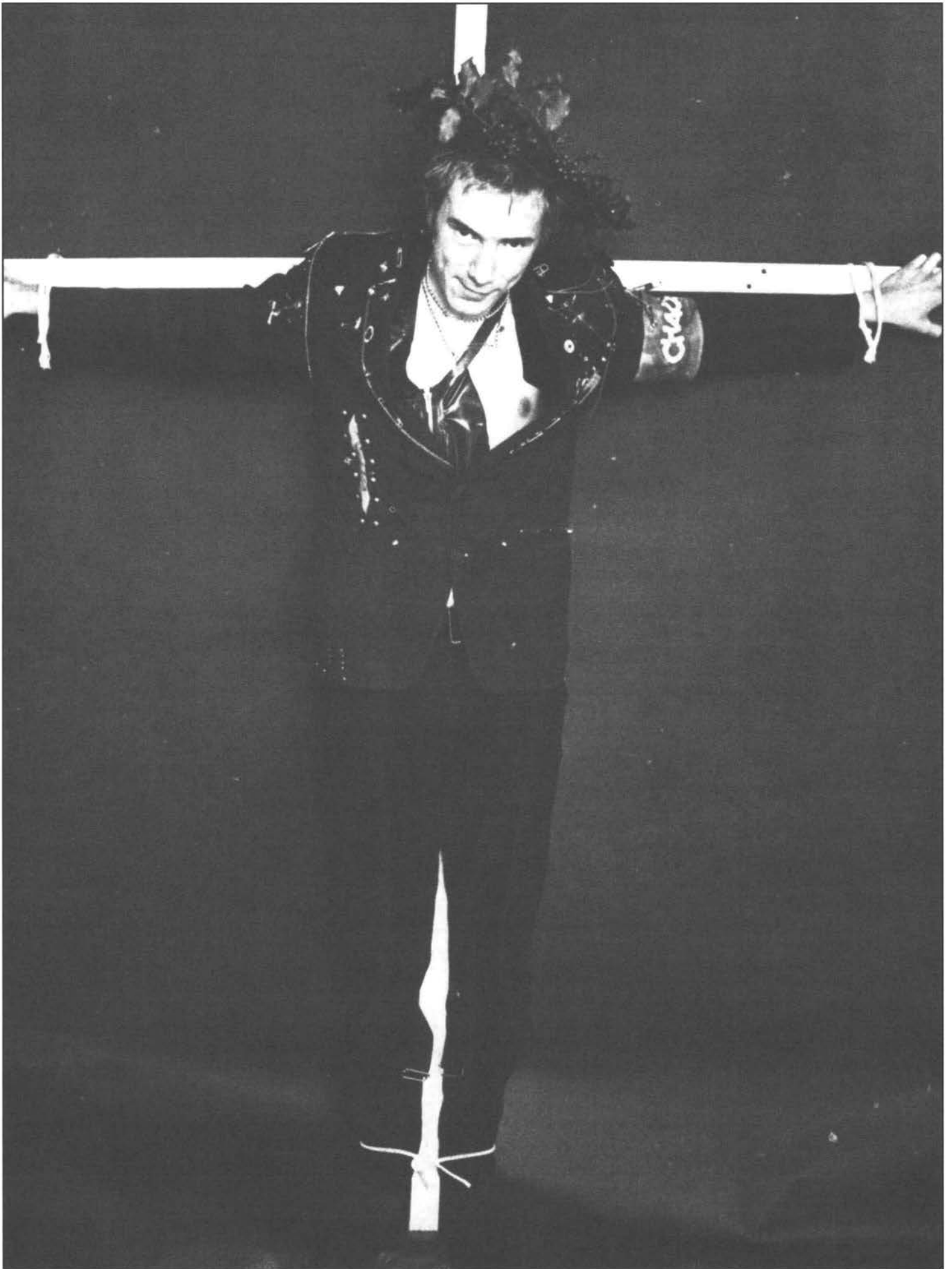
CHÉS DES STARS



Les stars et la mafia	page 47
Jane Mansfield	page 51
Auprès de ma blonde	page 53
Morrison ou le mépris de soi-même	page 57
Le destin de Sissi	page 61
La malédiction des sex-symbols	page 65
Les magies des Rolling Stones	page 71
Andy le radin	page 79
Cinéastes maudits	page 81
Les stars et la religion	page 85
Mel Gibson, star nationaliste et intégriste	page 89
Bibliographie sommaire	page 93

Directeur de la publication : Claire Rondeau - **Maquettiste :** Ouisa Nekhili
Imprimeur : P. Collin - **Distribution :** NMPP

Le Crapouillot est une publication de la S.A.R.L Pulcra, au capital de 50.000 F -
 14-16 rue du Fbg Saint Honoré - 75008 PARIS
 Dépôt légal Avril 1996 - Commission Paritaire 61147



Les vices secrets des stars

Les stars ont bouleversé notre siècle, en même temps que la révolution médiatique. Elles imprègnent notre vie quotidienne, nous fascinent et nous transforment, jouant sur notre psychisme, notre vie affective, nos goûts et nos comportements.

Elles ont tout pour elles ; les stars représentent ce qu'une civilisation matérielle peut offrir de mieux au citoyen mué en spectateur passif ; la jeunesse, la beauté, la richesse ; la célébrité, la gloire ; la séduction ; la force, la bravoure, l'insolence ; la révolte, la provocation, l'humour ; le tragique enfin. La star est le phénomène, l'apparition par excellence qui remplit toutes sortes de fonctions dans notre société, toutes les fonctions qui ont trait à nos fantasmes, à nos désirs, à notre jouissance, à nos interdits. La star est ce qui transcende notre existence, qui la vit pleinement, et nous aide à travers elle à exister par procuration. Elle est ce qui nous permet de mieux vivre une existence souvent décevante et frustrante.

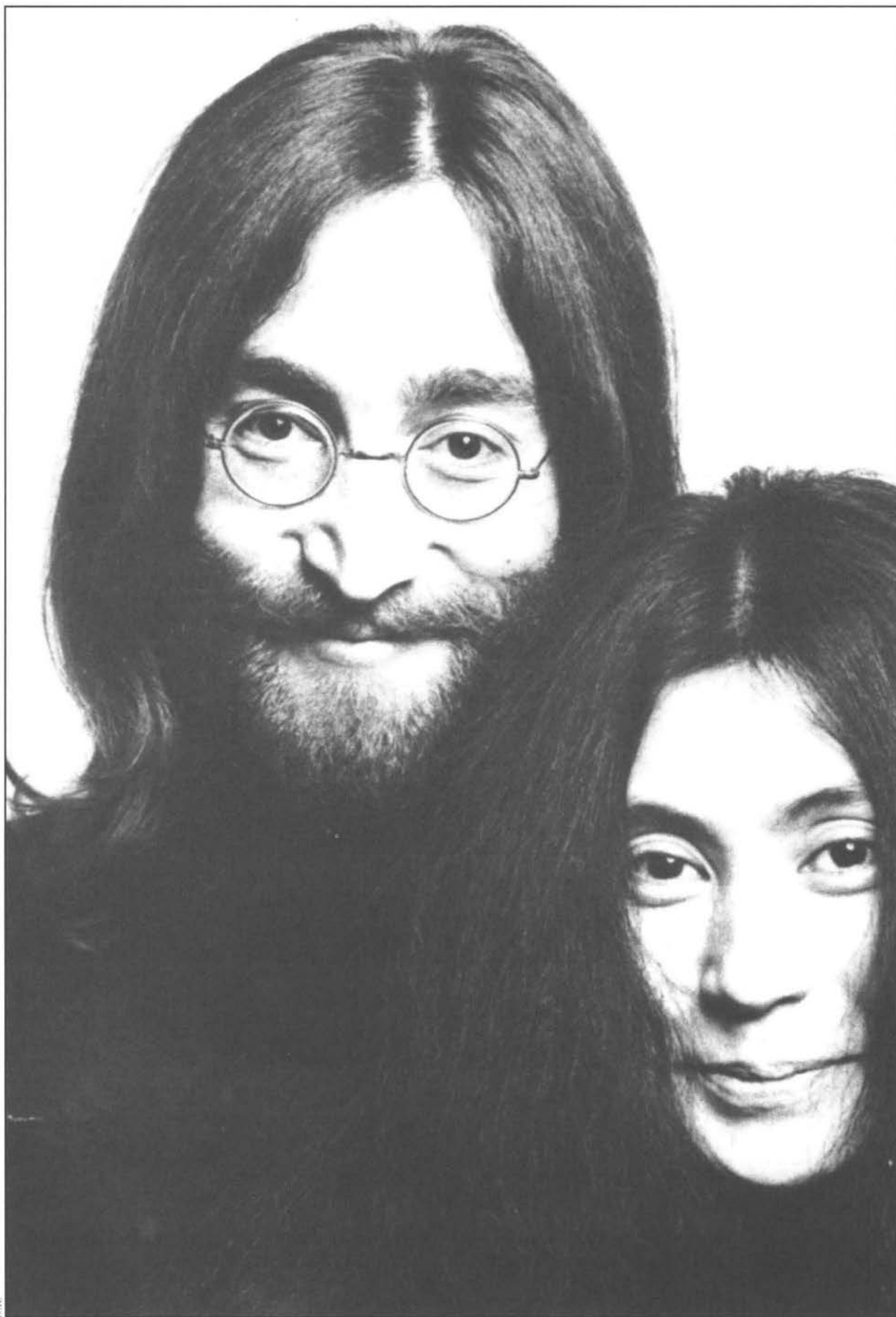
La star est là pour nous aider à surmonter nos déceptions. Pour nous faire toucher du doigt le plaisir interdit, la joie de n'être pas comme les autres, soit l'homme sans qualités annoncé par Musil, soit le dernier homme promis par Nietzsche. Car, comme Faust ou Héraklès, la star doit payer un prix. Un prix fort à la mesure de ses fautes, de ses débordements, de ses péchés. Notre civilisation reste judéo-chrétienne, obsédée par le péché. Nous refusons l'argent et son règne insolent, nous jalouons les réussites trop brillantes, nous restons traumatisés par le sida qui sanctionne une liberté sexuelle chèrement acquise. La plupart des stars paient un prix fort à leur mandataire. Et si le méchant perd dans le film, la star - c'est l'objet de ce livre que de le montrer - perd de même dans la vie. La star ne gagne pas, la star est maudite. Il y a une damnation des stars à la hauteur des plaisirs souvent vains qu'elle glane dans l'existence. Cette damnation est intime-

ment liée aux différentes dimensions des stars. Pour avoir voulu vendre au diable son âme, en échange de la beauté, de la gloire et de la Fortune, la star se damne, et s'adonne aux souffrances d'un parcours chaotique et ténébreux que les médias nous rappellent sans cesse.

Comme nous le montrerons, les stars sont avant tout des rebelles à l'ordre social, et elles ont aidé grandement à l'évolution, à la subversion des mœurs et des valeurs de notre société. Souvent d'ailleurs au prix de leur vie. Les stars sont ensuite des personnalités fragiles, ne serait-ce que parce qu'elles jouent des rôles dangereux, des rôles qui les engagent pour toute leur existence, et les bouleversent à jamais.

Riches et célèbres, les stars sont par nature des créatures tentées par les spiritualités parallèles, le New Age, et par le diable. Elles n'en sont pas forcément les serviteurs, bien plutôt les victimes, les victimes de ce Louis Cyphre qui dans *Angel heart* vient demander à Johnny Favorite - alias Harry Angel - le prix à payer : son âme. La vie des stars a donc par bien des aspects une dimension tragique ; suicides, meurtres mystérieux, maladies incurables, malaise et mal de vivre sont la dîme à acquitter pour nos grands inconnus. Et il y a un prix final à payer, peut-être le pire de tous ; celui de l'entropie, du poids et de l'usure de la vie, de la vieillesse même. La star meurt à petit feu, lorsqu'elle n'est pas frappée brutalement par le sort. Plus longue ou plus dure sera la chute ; suivant les cas, tel est le sort de la star. Mais les autres, celles à qui il n'arrive rien : sont-elles justement susceptibles d'intéresser le public plus friand que jamais d'histoires œdipiennes et maudites, qui consacrent justement les stars au-dessus du reste des vivants ?

Allons, et aventurons-nous au pays superbe des stars faustiennes.



D.R.

Le mythe : les Lennon voulaient annoncer leur arrivée à New York en affichant cette photo d'eux sur le grand panneau de Times Square.

Les Beatles et John Lennon, le bal des maudits

Les Beatles furent les premiers politiciens de l'érotisme. Dès Hambourg, la vie sexuelle des Beatles évoque une orgie perpétuelle. Logés dans deux petites pièces minables située derrière le Bambi Kino, les Fab Four, ignorant à qui ils avaient affaire (il devait faire trop sombre), commençaient leurs ébats sabbatiques. Pete Best se rappelle : « On avait en général cinq ou six filles à se partager. Au bout d'un moment, John ou George nous criait de leur chambre : - Où en es-tu ? J'en essaierai bien une autre. Tu me passes la tienne ? » Tout en chantant la ballade romantique *I Want to Hold Your Hand*, les Beatles battent un autre record du *Guinness Book of Records* : ils parviennent à connaître au sens biblique du terme huit filles dans la même soirée.

Ils ne vont pas s'arrêter en si bon chemin. Astrid Kircherr, une ancienne des beaux-arts qui est devenue leur fan, leur fait fréquenter une bande de prostituées qui s'adonnent à la magie noire. Ces péripatéticiennes considèrent Astrid comme une adepte en nécromancie, une sorcière de haut vol. Ce n'est pas la seule sorcière que fréquenteront les Beatles... Devenus

célèbres, les jeunes gens de Liverpool deviennent les rois du monde des lupanars. Les filles se jettent dans leur lit. A Minneapolis, au cours de la grande tournée américaine de 65, les rabatteurs des Fab Four ramènent une bande de fans. Deux d'entre elles, pour parvenir jusqu'au lit de leurs idoles, se font gracieusement déflorer par tout le personnel de l'étage et la garde rapprochée du groupe. Ce type de scène est fréquente dans l'histoire du rock ; Parker l'illustre avec Roger Waters dans *The Wall*. L'élite des amazones s'approche de l'idole alors que la troupe arraisonne les techniciens et les gardiens du plateau. A propos de l'affaire de Minneapolis (une des filles se plaignit d'avoir été violée), un policier déclara : « Ces gens-là (les Beatles donc) sont les pires dévoyés que la ville ait jamais accueillis ».

Mais les Beatles ont même succombé un temps à l'hitléro-mania : pour la réalisation de la pochette de *Sgt Pepper*, Peter Blake mit sur la pochette les héros du groupe. Adolf Hitler, Gandhi et Jésus avaient aussi été choisis, mais EMI, la maison de disques, craignant des incidents, avait finalement



Les premiers Beatles sur la scène de la Cavern.

demandé que le défunt Führer n'apparaisse pas sur la photo. Dans sa jeunesse folle, Lennon avait même insulté un pianiste juif :

«Comment se fait-il qu'ils ne t'aient pas brûlé avec les autres, sale youpin?»

A Hambourg, quand il avait bu, Lennon n'hésitait pas à charrier son public allemand. Une casquette de l'Afrikakorps sur la tête, il marchait au pas de l'oie, s'immobilisait dans un salut martial en hurlant : «Heil Hitler!»

Comme beaucoup de rockstars, les Beatles entretenaient un rapport étrange avec l'occultisme et l'ésotérisme. Yoko Ono aimait consulter les oracles. Elle va voir un jour un voyant, Frank Andrews, qui habite à Little Italy, dans une petite maison de Mulberry Street, en face du cimetière dont De Niro saute le mur dans *Mean Streets* de Scorsese. Au moment où elle va pour partir, Andrews la retient par le bras : « Votre mari dort dans le sang, murmure-t-il dans une transe.

- Que voulez-vous dire?

- Je ne crois pas qu'il aura une fin heureuse. Je le vois couvert de sang. »

Lennon va ensuite voir Andrews, qui lui déconseille de vivre avec Yoko et annonce une réunion des Beatles à Broadway (nous sommes en 1973). Andrews lui lit les lignes de la main et y voit des conflits, du saturnisme. Or Saturne, planète du nain Grincheux, est celle des artistes dépressifs; voir le fameux tableau *Melancholia* de Dürer et les textes de la *Poétique* d'Aristote, qui décrivent la course angoissée et dépressive de l'être d'exception et génial.

Yoko rencontre ensuite le fameux John Green. Disciple d'un maître de la magie noire, Joseph Lukach, Green se consacre à la lecture des Tarots, à la préparation de philtres, à la conjuration des mauvais sorts, au lavage de l'âme.

Vêtu de blanc, Green transforme en autel une table de la Chambre Blanche des Lennon, y installe trois cierges et les symboles des quatre éléments. A l'est, le feu, représenté par de l'eau de Cologne. A l'ouest, l'air, sous la forme d'essences volatiles. Au sud, de l'eau bénite. Au nord, du sel qui représente la terre. Il invoque ensuite l'archange Raphaël pour qu'il éloigne le diable et passe de pièce en pièce pour chasser l'esprit de Madame Ryan, l'ancienne occupante de l'appartement. Yoko utilisera d'autres mages blancs et gris pour conjurer les mauvais sorts, tissant de cette manière une étrange toile d'araignée autour de John Lennon.

Toutes ces déviations ne pouvaient pas ne pas s'accompagner d'une bonne cure de psychanalyse et de traitements adéquats.

La légende dit que Sigmund Freud, lorsqu'il arriva aux États-Unis, déclara : « Ces braves gens ignorent que nous leur amenons la peste », et qu'il distribuait à ses disciples des bagues, signe de leur appartenance à la psychologie de profondeurs. Freud avait également repris le vers célèbre de Virgile à son compte : *Si fletere supera nequeo, acheronta movebo* (Si je ne parviens pas à agiter les cieus, je mobiliserai l'enfer).

Après la guerre, la psychiatrie et la psychanalyse étaient très en vogue auprès des Américains. Elles attiraient non seulement des patients célèbres (Brando, Dean, Tierney, Monroe, Perkins, Lewis) confrontés à une véritable crise mentale ou émotionnelle, mais aussi des personnes résolues à prendre des initiatives face aux exigences de leur vie quotidienne, et parfois des individus solitaires ou préoccupés qui pouvaient s'offrir le luxe d'un auditeur attentif. Des enfants simplement exubérants, difficiles ou précoces étaient soumis à des psychothérapies de longue durée, avec des résultats souvent désastreux. Dans beaucoup de grandes villes, une séance quotidienne avec un analyste était une pratique courante pour qui en avait les moyens.

L'Actor's studio, créé par Lee Strasberg, était fondé sur une pratique psychanalytique. La puissance du jeu d'un Pacino, d'un Brando ou d'un De Niro en est l'héritière directe. Le frère d'Elia Kazan, sans doute le plus grand directeur d'acteurs de l'histoire, était lui-même un célèbre psychanalyste. Tous les grands acteurs de l'après-guerre furent sous la coupe de leurs psychanalystes, qui jouèrent un rôle non négligeable dans les malheurs ou les bonheurs de leurs patients. Judy Garland a dénoncé l'attitude des psychanalystes dans sa vie, comme Spoto a montré le rôle néfaste et sinistre de Greenson dans la fin de Marilyn. Comme le dit Guénon, indépendamment du jugement de fond qu'il porte sur la chose : «L'usage principal de la psychanalyse, qui est son application thérapeutique, ne peut être qu'extrêmement dangereux pour ceux qui s'y soumettent et même pour ceux qui l'exercent, car ces choses sont de celles qu'on ne manie jamais impunément». Lennon suivit une psychothérapie avec Arthur Janov, psychologue qui pensait avoir trouvé la solution : le cri primal, qui est censé guérir les névroses, mais aussi l'homosexualité, la dépendance envers la drogue, l'alcoolisme, les psychoses, les ulcères et même l'asthme. La thérapie du cri primal insiste sur la nécessité de pleurer et d'extérioriser la violence que chacun contient en lui. Les larmes symbolisent l'essentiel du



Yoko Ono

D.R.

message de Janov : « Vous n'êtes au fond qu'un petit bébé malheureux. Alors pourquoi ne pas le reconnaître et laisser s'exprimer votre tristesse ? ». Lennon s'adonna avec candeur à ses pratiques, se roulant sur le sol, grognant, pleurant, appelant son père et sa mère. La cure lui fit du bien, mais son interruption - motivée par l'inévitable et fatidique Yoko - précipita sa rechute. Lennon se consacra dès lors à l'ufologie. Plusieurs stars ont cru aux O.V.N.I., ces mythes modernes étudiés par Carl-Gustav Jung. Les apparitions ont débuté dans le contexte de la guerre froide, après la Deuxième Guerre mondiale, sur fond abondant de littérature de science-fiction. La liquidation des idéaux religieux, l'abandon de la relation magique, chamanique au monde a expliqué en partie le phénomène. Il fallait repeupler le ciel où Gagarine affirmait n'avoir pas rencontré Dieu. Mais en même temps, il fallait imaginer des êtres

susceptibles de voyager, disposant donc d'une technologie et d'une motivation suffisantes pour dialoguer avec leurs cousins humains ou menacer de les écraser. La religion de l'ufologie est une religion pour époque technicienne et intellectuellement ouverte sur la rencontre avec autrui. En fait, le phénomène le plus intéressant est celui des *abductions*, qui voient des êtres, récupérés quelque temps et conditionnés, voire marqués physiquement, dans le cadre de tortures psychosomatiques étranges.

Aleister Crowley tentant de communiquer avec ces grands esprits venus d'en haut a été imité par Brian Jones ou John Lennon. Ce dernier entra en contact avec le docteur Hamrick, qui défendait l'existence des extra-terrestres, et la nécessité pour eux d'entrer en relation avec nous, ce qu'il prétendait avoir déjà fait en Norvège. Hamrick voulait aussi intéresser les Beatles à son projet, eux qu'il estimait susceptibles de transformer l'humanité, à l'époque où ils étaient plus célèbres que le Christ. Les Fab Four avaient introduit de nouveaux modes de conscience dans la jeunesse. Ils avaient contribué à préparer mentalement l'humanité à la rencontre du troisième type. Lennon entra une fois de plus dans le jeu de son manipulateur. Il se voyait voyageant dans l'espace, sillonnant gaiement



D.R.

Jeu macabre : George, John et Peter veillent Paul qui joue le mort.

l'immensité profonde avec une indicible et mâle volupté.

Mais un soir, il va un peu trop loin : Léonard Hollahan, un disciple de Don Hamrick, explique aux Jefferson Airplane (qui auraient dû comprendre l'importance de ce nouveau mode de transport aérien) que John et Yoko arriveront au festival de Toronto à bord d'un engin magique. Paul Kanter s'énervait un peu et déclare : « Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ! Si John et Yoko ont envie de jouer aux extra-terrestres, qu'ils aillent se faire foutre ! ».

La saleté de John Lennon était, quant à elle, proverbiale. Pour un Howard Hughes maniaque de la propreté, environné de kleenex et de Mormons, combien de stars, à l'instar des poètes maudits ou de Simone de Beauvoir, célèbrent le désordre et la poussière, la saleté et l'anarchie d'un décor

chaotique ? Il est connu que les rockstars laissent leurs suites dans les grands hôtels dans un état proche d'un bidonville lorsqu'ils n'ont pas, comme Keith Monk ou Jimmy Bonham la manie de détruire leur mobilier...

Lennon avait donc débuté avec les Fab Four dans des bouges à Hambourg à peine éclairés. La gloire et l'argent venus, John ne dérogea pas à la règle. A peine marié à Yoko Ono, il s'installe à New York dans l'appartement de Ringo Starr à Montagu Square. Peter Brown, un de leurs proches d'alors, se souvient qu'ils ont passé presque tout le mois de juillet dans le sous-sol, abrutis par la drogue. L'appartement ressemblera bientôt à une porcherie, un bouge où les lits ne sont jamais faits, où s'entassent sur le sol vêtements sales et journaux.

Les Beatles, au cours de leurs nombreuses expériences, ont également voulu révolutionner leur nutrition. Les végétariens ont fait de nombreux adeptes. Véhiculé par des sociétés occultistes d'inspiration plus ou moins orientale, comme la société théosophique d'Helena Blavatsky et d'Annie Besant, le végétarisme est une pratique déjà ancienne qui fait des adeptes chez des personnalités très différentes, soucieuses d'éveil spirituel, de régime alimentaire, d'équilibre biologique voire de pureté raciale. Il s'insère aussi dans l'espace d'une croisade

globale de défense des animaux.

Les top-models se sont récemment mobilisées pour lutter contre les manteaux de fourrure. Michelle Pfeiffer a fait partie d'une secte végétarienne qui lui interdisait de rien avaler durant douze jours et accaparait bien sûr la plus grande part de ses revenus.

Le couple végétarien le plus célèbre du monde est le couple Mac Cartney. John ne supporte plus la vue du cuir et refuse de monter dans une voiture pourvue de sièges en cuir. Pour les conférences de presse, les journalistes sont priés de laisser leurs blousons au vestiaire. Linda Mac Cartney a même réalisé un best-seller en 1992 en publiant son ouvrage de recettes végétariennes. Spécialiste du rôti végétarien de Noël, du chili non carné, de la quiche sans jambon, Linda se veut aussi une prêtresse de la lutte contre la faim par la religion végétarienne. Mais son régime ne l'a pas protégée du cancer.

Qui dit végétarisme dit également croyance à la réincarnation et à l'hindouisme. George Harrison est fêré d'orientalisme et de religion hindoue. Comme Pete Townshend, disciple de Meher Baba, d'où la fameuse envolée de Baba O'Riley

à l'ouverture de l'album *Who's next*, il a été disciple du célèbre gourou des années soixante, le Maharashi. Déçu comme d'autres par cette expérience - le Maharashi aimait l'argent et les femmes de ses disciples, il persiste et signe un quart de siècle plus tard. Interrogé sur la mort de Lennon, il déclare que cette mort n'est pas si grave : « Nous perdons tous des proches au cours de cette existence. » Harrison n'a pas peur de la mort, qui pour lui n'est qu'un passage d'un état à un autre. En effet, ce n'est que l'enveloppe terrestre qui disparaît. L'âme, elle, poursuit son chemin en empruntant des corps différents, tous périssables. Harrison précise son credo : « Le corps astral perdure, et se réincarne indéfiniment, ce qui nous permet à tous de nous retrouver. Il n'est pas un moment où nous n'avons pas été, et il n'en sera point où nous cesserons d'exister. J'en ai des preuves. Vraiment. » Et de citer les grands classiques hippies qui sont les grands textes traditionnels de l'Inde brahmanique : les *Védas* et la *Baghavad Gîta* qui ne badinent pas avec la vie. Comme Chapman, l'assassin de John Lennon, tué en bas de l'immeuble Dakota, où fut tourné l'hymne à Satan, *Rosemary's baby*.



Le couple végétarien le plus célèbre du monde : Les Mac Cartney.



John Lennon toujours fasciné par les personnages évoquant une forte image du père.

Ici avec le Maharashi Mahesh Yogi.



John Lennon signe un autographe à Mark Chapman, son assassin.



D.R.

La poupée d'à-côté. Paris 1983

Les séries noires de Boy George

Personnage fantasque, séduisant, attachant et tendre, Boy George a connu de graves difficultés tout au long de sa vie. Sa sensibilité exacerbée, son esthétisme, ses relations lui ont coûté cher. Il appartient au dernier bataillon des stars faustiennes.

Boy raconte la création des costumes de Culture Club, qui firent tant pour la célébrité de son groupe : « Sue imagina des tissus inédits sur le thème des concepts culturels et de l'idéal de la nation unique, prenant l'étoile de David comme symbole à cause du lien avec les Rastafariens, la tribu perdue. » Ainsi naquit le premier T-shirt officiel de Culture Club, frappé d'une grande étoile de David noire entourée de roses, d'un halo doré et des mots *tarabat agadar*, qui signifient en hébreu « mouvement de toutes les cultures ». Mais l'une de ses amies déclencha un scandale en demandant à Sue d'inscrire *Adonai*, « Mon Dieu » en hébreu. Ils détruisirent tout le stock de T-shirts. A Baton Rouge, en Louisiane, lors de sa grande tournée américaine, Boy George reçoit des menaces de mort et doit monter sur scène avec un gilet pare-balles. Des énergumènes agitent des bibles en le traitant de suppôt du diable ou en hurlant : « Dieu hait les pédés »... Boy George rencontre aussi Andy Warhol, apprend que le peintre le trouve gros, et regrette de ne pas lui avoir arraché sa perruque le soir de leur rencontre. Il se maque ensuite avec des maniaques du *piercing*, cette mode qui incite ses adeptes à se percer le corps et plus particulièrement les seins ou le sexe. Le voilà intime d'un certain Graham, à qui il passe, avec sa petite bande, des menottes un soir, pour voir ce qu'il porte sous la culotte. Le résultat n'est pas décevant : un anneau au bout du pénis et plusieurs sur les testicules. Comme l'explique notre doux homophile : « Graham était hétéro, mais un des rares assez tordus pour se complaire en notre compagnie ».

Boy George s'adonne ensuite à la drogue avec d'autres amis. Lui est plutôt sniffeur mais Michael, un de ses proches, meurt d'une overdose d'héroïne dans sa maison néo-gothique, le soir où l'artiste assiste à un concours de sosies de Marilyn Monroe. Boy se sent très coupable, la famille du défunt encore plus, qui lui réclame vingt millions de dollars de dommages et intérêts.

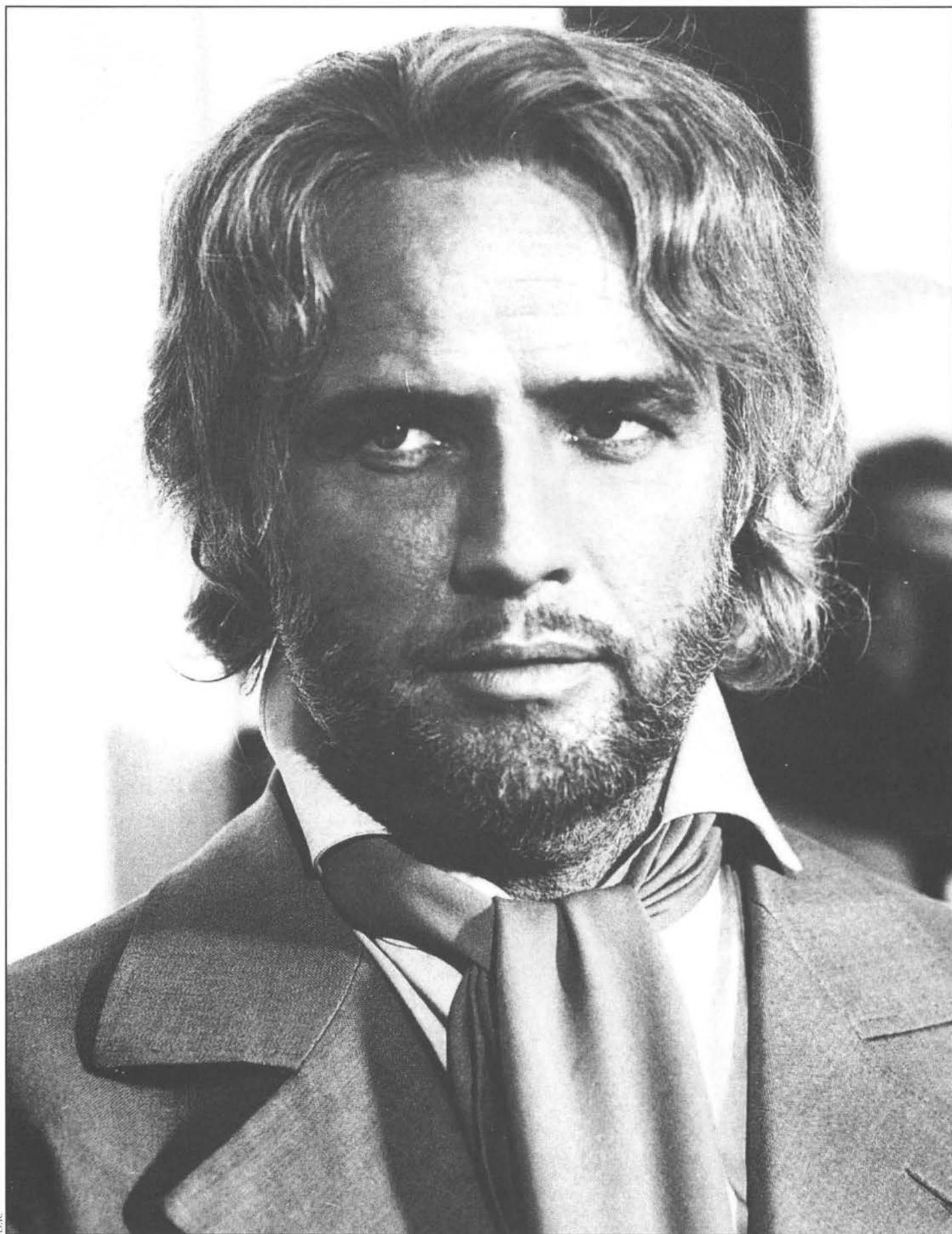
Puis il va voir un devin qui lit l'avenir dans les coquillages.

Il le prévient qu'un autre décès va le frapper dans son entourage et l'adjure de trouver sa voie sur le plan spirituel.

Coup de chance, il est converti par le docteur Bloom, qui appartient à la secte bouddhiste des *Nichiren Daishonen*. Notre héros psalmodie des *sutras* tout le jour, porte des chapelets de bois, ânonne : « Nam-myohorenge-kyo ». Il suit ensuite une thérapie avec le docteur Glatt, chez qui il entre en arborant une boucle de ceinture sur laquelle est inscrit le mot « Fuck ». La cure est longue et difficile, Boy George écoute le docteur lui raconter les souffrances d'autres stars, Sophia Loren et Little Richard, qui ont subi de semblables cures. Rétabli, il va au Népal et adore l'image du *Lingam* - le sexe - de Shiva, dieu de la danse et de la fertilité ; il tombe sous l'emprise de l'Inde, de sa magie, de l'encens et du curry. Il est enfin rassuré sur le plan spirituel.

Il conclut sagement de ces expériences : « Les journalistes me traitent souvent de nouveau George Harrison, disant que j'ai suivi le parcours classique gloire-drogue-Dieu. Mais je n'adhère à aucune doctrine. Je crois simplement en quelqu'un, quelque part, qui nous suit pas à pas. Est-ce Krishna, Allah, Jehovah, une force énergétique ou le bon vieux dieu des chrétiens ? Je n'en sais rien. »

Sacré Boy George...



D.R.

Marlon Brando

Les folies de Marlon Brando, le colonel Kurtz.

A *pocalypse now* a été récemment classé par les Français comme le plus grand film du cinéma. Le géant que nous a livré Coppola en 1979, après quatre années de tournage, apparaît au fur et à mesure comme un monstre étrange, que certains comme Kubrick trouvaient dépourvu de scénario, alors qu'il narre une progression pathétique et magique vers les ténèbres et le chaos.

Mais *Apocalypse now*, s'il est comme beaucoup de grands films une œuvre sur la dimension noire de l'âme humaine, sur la psychologie des profondeurs, est aussi un hymne rebelle. Tout en donnant une vision hallucinée, débauchée et hypnotique de la guerre - qui nous apparaît dès la fameuse ouverture du film comme un songe éthylique, un cauchemar psychédélique - *Apocalypse* est avant tout une violente critique de l'armée américaine, de sa bureaucratie, de son fonctionnement étriqué et puritain. Truffé de références mythologiques et initiatiques, *Apocalypse now* est une invitation au voyage noir, une invitation à descendre la rivière et à s'aventurer dans la jungle pour rencontrer le tigre, ce que deux militaires font malgré eux au début de leur remontée du Nang. Kurtz avec les siens, à l'instar de Brando ses Indiens et ses Tahitiens, s'aventure dans la jungle et redevient barbare. Rupture avec la civilisation américaine, sa consommation et ses bunnies *Playboy*, *Apocalypse now* reprend à sa manière foisonnante, baroque, échevelée, les trips hippies en Orient, dans un lieu mystérieux où la guerre tient lieu de cauchemar ultime et sublime, nous plongeant dans une entropie finale et somptueuse. C'est ainsi que le monde finit, pas dans un boom, dans un murmure, déclare le baba cool adorateur déçu du colonel Kurtz, reprenant les ultimes vers du si beau poème d'Eliot, *Les hommes creux*, ces hommes en uniforme, qui attendent devant une mitrailleuse les Tartares qui ne se décident pas à venir.

Rebelle suprême, Brando accepte de tourner le rôle du colonel Kurtz dans *Apocalypse now*. Le scénario de John Milius est inspiré d'un roman d'aventures initiatiques très noir de Robert Conrad, *Au cœur des ténèbres*, décrivant la remontée d'un fleuve africain par un narrateur

fasciné de rentrer dans un monde de ténèbres dominé par Walter Kurtz, ancien commerçant doté d'une voix extraordinairement belle.

Notons que Walter Kurtz est aussi le pseudonyme d'un scénariste d'un épisode de *Miami Vice*. Milius est un cas à Hol-



Marlon Brando en officier allemand dans "Le bal des maudits".

lywood. Coppola aussi. Le scénariste du *Patton* de Franklin G. Schaffner termine le scénario de son collègue et ami en mettant en exergue un colonel lisant un poème étrange : « Nous sommes des hommes creux... » Ce poème est une œuvre du grand poète réactionnaire et converti à l'anglicanisme T. S. Eliot, qui dénonce la dégénérescence spirituelle de l'homme moderne. De même, on distingue, grâce à un panoramique, dans la bibliothèque du colonel *Le Rameau d'or* de Sir John Frazer, bible naturaliste des cultes agraires primitifs ; à mettre en liaison avec le sacrifice final du colonel père de son peuple et tué en même temps que des buffles... Avant de mourir, le colonel confie son rêve au capitaine Vilar : il a refusé l'armée pour la puanteur de son mensonge ; il a créé sa propre troupe, son propre monde. Il rêve d'une armée d'élite formée d'hommes aux idéaux de fer mais qui soient en même temps capables de libérer leurs pulsions instinctives pour tuer, sans émotion, sans passion, mais aussi sans jugement, car c'est le jugement qui triomphe de nous. Cette phrase situe bien *Apocalypse Now* dans sa version véri-

table. Ce film représente un éloge de la barbarie savante, du despotisme cruel et éclairé, sur fond de nihilisme total et de rejet des valeurs modernes. Kurtz est un monstre qui a cru bien faire, mais qui de toute manière voulait en finir avec la civilisation matérielle, puritaine, démocratique et américaine. Acte de transgression finale, dépassant les cochonnes provocations du *Dernier tango à Paris* et qui reprenait une vision nietzschéenne, dionysiaque de la vie. Kurtz voulait accoucher du surhomme à la faveur d'une conflagration dantesque. Comme d'autres avant lui.

Marlon "Bud" Brando a toujours aimé choquer, se marginaliser, moins par goût simple de la provocation que par une tentation délibérée, tôt affirmée chez lui de recherche spirituelle. Jeune, il lit T.S. Eliot, Shakespeare et s'intéresse déjà au taoïsme et à d'autres religions. Comme l'a remarqué un de ses amis, il avait besoin de ces lectures pour justifier ses transgressions perpétuelles. Un camarade de classe de Brando est stupéfait de ses lectures : « Il avait plein de livres de philosophie. Schopenhauer, Kant, des trucs que même les

bons élèves ne lisent jamais. A Shattuck - l'école militaire où Bud faisait ses études - c'était un vrai marginal, une sorte de précurseur des hippies. Il se définissait comme un mystique aux penchants diaboliques, presque un Existentialiste, et il donnait l'impression d'être en quête du Graal... Pourtant, il ne connaissait même pas les classiques. Il ne s'intéressait qu'aux traités ésotériques ou aux œuvres marginales, à des types comme Ouspensky. »

Brando est très attiré aussi par Nietzsche, le bouddhisme et les expériences avec l'invisible. Bud prêtait à Burford, son condisciple, tantôt un livre de Freud, tantôt un traité de sciences occultes.

Bud cultive ses différences. Sur la psychologie, il pouvait en remonter à tous ses profs. Il observait constamment les gens, il essayait de cerner leur caractère, mais refusait de se livrer, ne dévoilait jamais rien.

Ces lectures anormales, ce don d'observation sont une des clés du génie de l'acteur, comme la formation psychanalytique de l'*Actor's studio*. Mais il y a aussi sa personnalité mystérieuse et paradoxale. Brando cultivait le mystère à Shattuck. Dans un contexte de banalité, il se distinguait des autres. Un autre camarade se souvient : « Il avait un rire étrange. Il éclatait de rire franchement, puis devenait incroyablement mélancolique. Et il avait aussi un sourire gentil, et on ne savait jamais à quoi s'en tenir. » (Manso, op. cit.).

Maître de l'ambigu, héraut d'une spiritualité inquiétante et noire, Brando prépare dès ses jeunes années



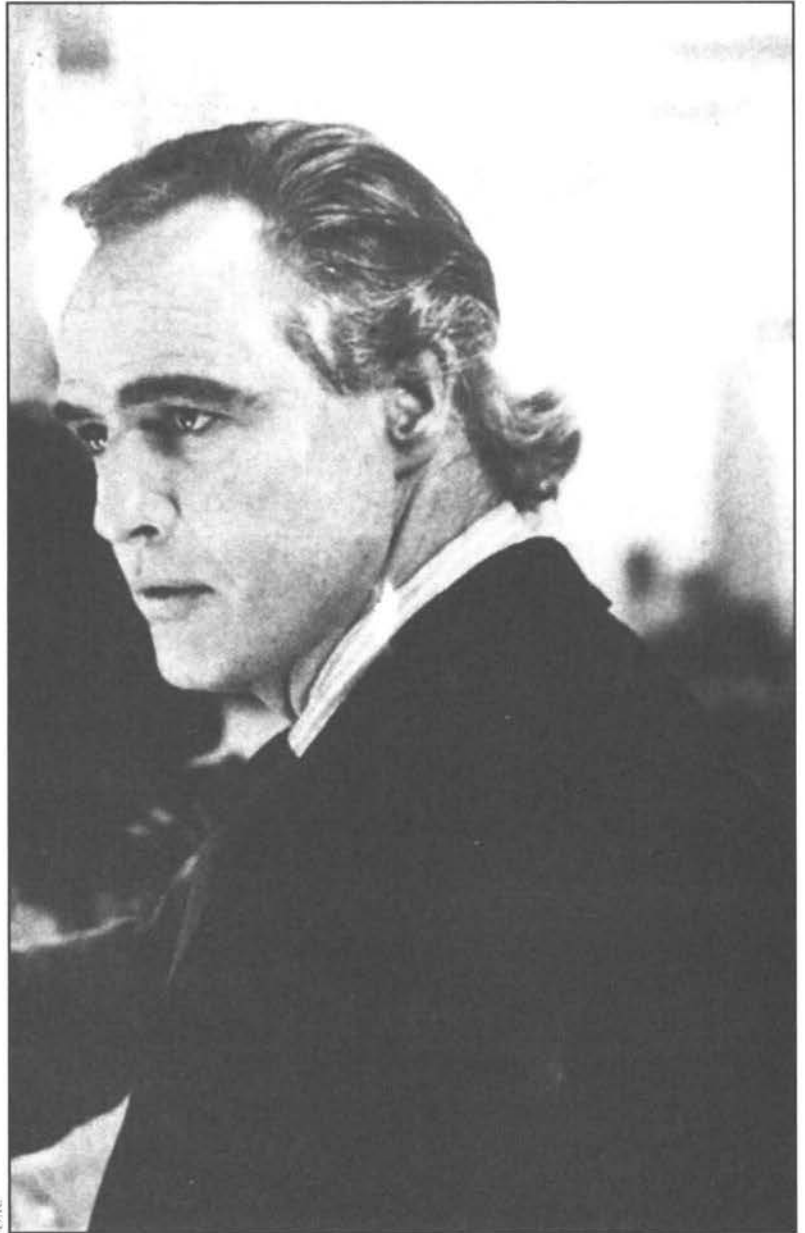
Marlon Brando en Don Corleone.

la fulgurante carrière qui sera la sienne. En dépit d'une formation initiale incomplète, Brando a toujours été un grand lecteur. Sa bibliothèque, détaillée par son biographe Peter Manso, le montre fasciné par la psychanalyse, par l'Orient, par la psychologie des profondeurs. Il collectionne les traités de Freud et de Jung, ceux de Laing et de Reich. Intéressé comme beaucoup d'acteurs par la poésie, Marlon possède un livre sur des proverbes yiddish, et les œuvres du poète et alchimiste anglais John Donne. Le futur « parrain » possède également des dizaines d'ouvrages sur ces Indiens d'Amérique qui le fascinent tant, ainsi que sur le zen. Passionné par les états psychiques, il étudie les états variés de la conscience, le *biofeedback*, la méditation et l'approche de la mort.

Jeune, Brando fait sienne cette célèbre formule de Nietzsche : « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort », et que l'on retrouve citée par Milius au début de *Conan le barbare*. C'est son psychiatre d'alors, le docteur Mitelman, qui lui avait conseillé Nietzsche. Comme tant d'autres stars, Brando s'était aussi amouraché du Maharashi, mais ce dernier le décevra en raison de ses sous-vêtements en thermolactyle...

En préparant *Le Dernier tango*, Brando aborde maints sujets avec Bernardo Bertolucci, brillant intellectuel, et montre son intérêt pour Gurdjieff et l'existentialisme. Gurdjieff, l'auteur de *Rencontres avec des hommes remarquables* mis en scène en 1979 par Peter Brook, a guidé spirituellement des gens aussi différents que Louis Pauwels et l'écrivain néo-zélandaise Kate Mansfield qui mourut de maladie dans le centre de méditation du maître géorgien, à Avon en France. La quête de Brando a commencé tôt et gageons que les épreuves qui le frappent depuis des années n'ont pas dû l'inciter à y renoncer. Cette quête pouvait dévier vers des cérémonies magiques et malsaines. Brando plaisait trop aux femmes. Pour séduire, il faut être beau. La nature l'a heureusement pourvu d'un nez romain et de lèvres sensuelles. Il fait soixante-quinze kilos de muscles note Manso, mais c'est son allure qui séduit avant tout. Brando a des gestes félins, à la fois séduisants et menaçants, tel un gros chat sur le qui-vive. Aux yeux de la plupart de ses camarades, il dégage une énergie contenue, capable d'exploser à tout moment et qui les tient à distance.

Brando exerce tôt son magnétisme. L'un de ses copains d'enfance se souvient : « Il avait une aisance étonnante. Je ne sais si c'était à cause de son baratin, ou parce qu'il était beau gosse, mais les filles se l'arrachaient. » Un autre témoin affirme : « Il avait de la prestance. Il n'hésitait pas à se camper dans une pose provocante, ou à se caresser. C'était d'un érotisme très discret. Il utilisait le contact, passait son bras autour des épaules de la fille ou lui prenait la main, d'une manière très



Brando durant le tournage "Le dernier tango".

directe. » Cette libido est d'origine familiale; il y avait en effet un grand degré d'érotisme dans la famille. Un autre témoin de l'époque, Richard Loving, précise que chez Brando, il y a un surcroît d'énergie naturelle, qui se libérait soit dans la baise, soit dans l'art. Ivre de se montrer, Brando allait jusqu'à s'exhiber dans les couloirs de son collège militaire. La queue à l'air pour en montrer à ses condisciples.

Marlon Brando jeune était courtoisé par une clique de maîtresses. Elles étaient des centaines, selon Sondra Lee. Mais le magnétique et animal acteur ne prenait aucune protection, ne se préoccupant guère des suites de ses frasques qui se soldaient par des avortements répétés. Son biographe indique que Marlon connaissait deux médecins, pratiquement sous contrat... l'un et l'autre réclament en moyenne sept cents dollars pour l'anesthésie et l'intervention proprement dite.

L'acteur va un beau soir pousser plus loin la plaisanterie macabre



Cheyenne et Dag Drollet à Tahiti quand tout allait bien.

à propos de « ses nettoyages de printemps ». Il organise une fête pour l'avortement d'une de ses maîtresses, une danseuse de la Dunham School. C'est Barbara Grimm qui raconte l'épisode : « Je crois que Wally m'avait dit qu'il s'agissait d'une fête organisée pour le bébé... il y avait eu un avortement et ce qu'il en restait se trouvait dans un bol que quelqu'un faisait circuler parmi les invités. C'est la fille qui vient de se faire avorter qui vient présenter le plat de résistance aux invités : elle leur montrait le contenu d'un bol, personne ne savait s'il s'agissait d'un vrai fœtus ou d'un morceau de foie frais. » L'invitée de conclure : « N'y avait-il pas là comme une dimension de l'horreur?... mais nous étions tous très jeunes, et je n'avais aucune idée de ce qu'était le système de valeurs de Marlon, et j'ignorais même s'il ne lui manquait pas une case. » Étrange cérémonial, étrange rituel qui justifie a posteriori l'horreur que Brando inspirera à d'autres de ses enfants, dont Cheyenne, née pour se pendre de désespoir. Brando est ainsi un animal d'un type particulier, supérieur. On distingue les félins racés, comme Mick Jagger ou David Bowie, et les

natures onduleuses, sinueuses, comme Brando, proche des serpents à qui il voue, comme Mylène Farmer et Michazl Jackson, un véritable culte.

L'amour que Brando porte aux animaux est anormal, irrationnel, comme l'est la nature de cet être étrange. Enfant, alors qu'il erre dans les champs, Bud désamorce les pièges censés attraper les renards et les rats musqués. Un de ses proches explique : « Il ne semblait ne s'émouvoir que pour les bêtes. La mort d'un chien le déchirait, quoique je ne l'aie jamais vu pleurer. Un jour, les Brando avaient enterré un de leurs poulets. Bud l'a déterré et apporté dans la maison. Furieux, son père l'a de nouveau déterré, et Bud l'a encore rapporté jusqu'à ce que son père, dégoûté, j'imagine, s'en débarrasse en le jetant au loin. En fait, Bud aimait ce poulet à tel point qu'il ne tolérât pas que quelqu'un d'autre l'enterre. » Cette cérémonie est à la limite du vaudou, sur fond de vaudeville familial. Qu'est-ce que Brando avait pu vouloir faire du poulet ? Une autre anecdote montre cette fascination animale pour la nature : en fugue, Brando trouve un animal blessé et préfère renoncer à sa fugue pour le ramener chez lui, malgré le châtement paternel, et le soigner.

Mais Brando ne peut pas s'arrêter en si bon chemin. Gainsbourg avait publié dans les années soixante-dix un livre sur la pétomanie, et avec le snobisme naïf qui le caractérisait, il avait tenu à ce que cet essai fût publié dans la collection N.R.F. de Gallimard. Mais sur ce terrain pratique de la pétomanie, il est vaincu à plate couture par le protéiforme Brando.

Comme le note son biographe, le thème des flatulences amuse depuis toujours Brando. Une de ses partenaires à l'écran, et sans doute dans la vie, Stéphanie Beacham, note qu'il est extrêmement anal. Il parle tout le temps de pets. (Manso, *La biographie non autorisée*).

Plusieurs années plus tard, Brando organise un jeu curieux, le *Dial-a-fart*, littéralement *téléphone un pet*. On fait en sorte, explique-t-il, que les gens puissent péter dans le téléphone... On appellera ça le pet de la semaine, ou le Pet du mois, ou le Pet de l'année. Brando va même plus loin ; il envisage de monter un safari en Afrique pour enregistrer des pets d'éléphants. Il est vrai que l'homme est un artiste en la matière : il peut lâcher de longues explosions de gaz, glissantes, au milieu d'une conversation, et attendre la réaction de son postérieur. Brando aime également exhiber son postérieur à un public plus ou moins averti. Son exhibitionnisme va trouver un couronnement dans le célèbre *Dernier Tango à Paris*. La scène du beurre est l'une des plus célèbres de l'histoire du cinéma. Brando doit sodomiser Maria Schneider pour le besoin du film.

Il utilise du beurre en entamant sa bonne action et hurle à Maria Schneider « Prends le beurre ! », tout en l'invitant à proférer des blasphèmes contre les conventions, la religion et la famille. Il hurle : « Je vais te dire pour la famille... répète après moi : sainte famille, Église des bons citoyens... vas-y, répète ! On torture les enfants jusqu'à ce qu'ils disent leur premier mensonge... le monde est brisé par la répression... la liberté est assassinée... la famille... saloperie de famille ! »

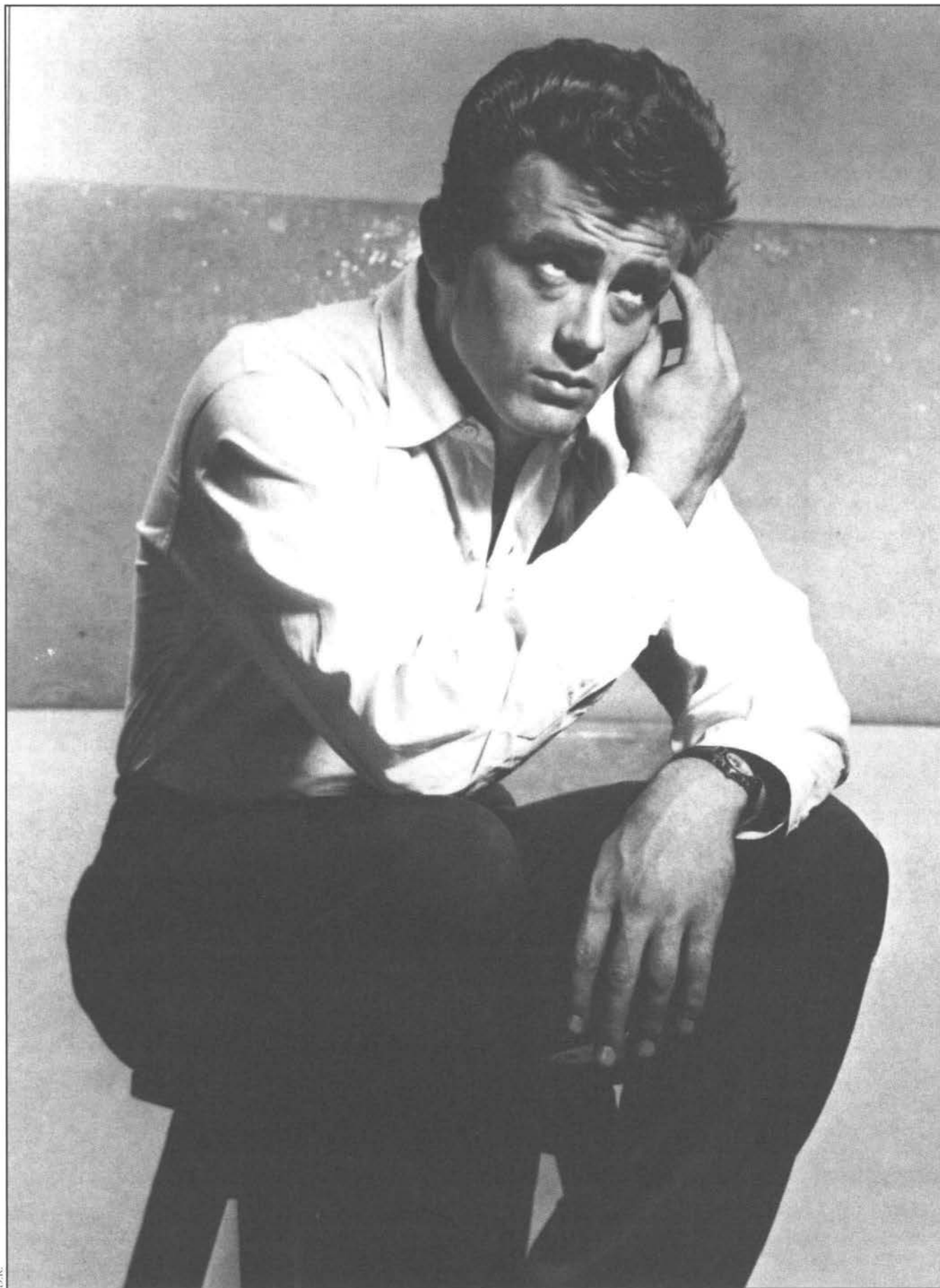
Il ne s'arrête pas en si bon chemin : « Tu es seule, complètement seule, et tu ne te libéreras de ce sentiment qu'en voyant la mort en face... je veux que tu ailles dans le cul de la mort,

jusqu'à ce que tu trouves les mots... je veux que tu me mettes les doigts dans le cul. » Les références anales sont aussi fréquentes chez Brando que dans la psychanalyse. Le coup du beurre rendra célèbre Maria Schneider tout en la maudissant en tant qu'actrice. Elle sera souvent insultée dans la rue à propos du beurre, devenu objet macabre de plaisanterie. Le petit pot de beurre qui avait rendu célèbre le petit chaperon rouge rendra encore plus célèbre un nouveau petit chaperon aussi écarlate que la femme de l'Apocalypse.



D.R.

Photographie de Dag Drollet, prise par la police dans la soirée du 16 mai 1990.



D.R.

James Dean

Les souffrances de James Dean et de la fureur de vivre

Certains films ont eu une réputation maudite ; ainsi les *Misfits* de John Huston, ponctués par la mort de Clark Gable, celles de Marilyn et, quelques années plus tard, de Monty Clift. Spoto rappelle que loin de ces problèmes de malédiction, le grand John Huston perdait au jeu tous les dollars de la production...

Un autre film est à la hauteur de cette malédiction : *La Fureur de vivre* de Nicholas Ray. Quelques jours avant sa mort, James Dean jouait d'ailleurs par le mime une chasse au renard. Il incarnait tous les rôles, rappelle Liz Taylor : le chasseur, sa

proie et la grande puissance invisible, la mort. L'idée du néant semblait l'obséder. Il transpirait à grosses gouttes. Un malaise passa dans l'assistance. Ce n'est pas tout : quelques jours avant sa mort, Dean, frappé par une prémonition de sa propre mort, dessinait dans les pages de journaux de minuscules avions brisés enfermés dans des cercueils de verre, avec des têtes de mort et des tibias croisés. Nick Adam, un de ses amis, lui annonça le 25 septembre 1956 : « Bob Francis vient de mourir dans un accident d'avion. Hier Suzanne Ball est morte dans les mêmes circonstances. C'est la série noire.



Sa Porsche broyée fut rachetée par le Dr William qui l'exposa en faisant payer 50 cents la visite.

- Ne t'en fais pas répliqua Dean, je serai le troisième. » Cinq jours plus tard, l'acteur se tua sur l'autoroute 41 entre Salinas et Hollywood. Dans son appartement, on retrouve une corde de pendu accrochée au plafond de sa salle de bains, et un aigle de bronze noir, les ailes grandes ouvertes, que Dean avait baptisé Irving. Objets rituels qui montraient ses tendances macabres, et la conscience aiguë qu'il avait de son destin d'exception.

La malédiction de *La Fureur de vivre* frappa aussi les autres acteurs : Nathalie Wood mourut noyée dans des circonstances mystérieuses la nuit du 28 au 29 novembre 1981. Elle se trouvait sur le yacht de son mari, Robert Wagner, navire nommé le *Splendor*, en souvenir du film qui l'avait rendue célèbre, *Splendor in the grass* d'Élia Kazan. On parla de mort mystérieuse puis d'assassinat, comme pour Marilyn et bien d'autres. Mais l'alcool et le poids de sa veste semble en fait être les vrais responsables. Quant à Sal Mineo, il sera sauvagement assassiné chez lui à New York, par un cambrioleur. *La Fureur de vivre* devenait une fureur de mourir.

Mort à vingt-trois ans le 30 septembre 1955, James Dean, à la manière d'Arthur Rimbaud, entre dans la légende. L'ado rebelle est couvert de gloire posthume, devenant l'objet d'un culte sulpicien. Sa Porsche broyée (surnommée par l'acteur *The Little bastard*, le petit salaud) est rachetée mille dollars par le Dr William S. Esrich, de Burbank, qui l'expose en faisant payer 50 cents la visite. Son meurtrier involontaire, Donald Turnerspeed, déclara que comme une ombre, le spyder s'était confondu avec le jour déclinant. La pierre tombale, recouverte de marques de rouge à lèvres, fut régulièrement volée. Comme pour le Brando de *L'Équipée sauvage*, on vend des posters de James Dean pour plusieurs millions de dollars par an, des T-Shirts, des magazines annonçant le retour de la star parmi les vivants. Un de ses sosies fut

condamné à ne plus pouvoir sortir de chez lui. Daniel Winter, un ouvrier, dut même se faire refaire le visage en 1956 pour éviter d'être assimilé à la star et de finir chez Barnum. La tragédie de Dean commence dès l'enfance. A quinze ans, le jeune Quaker est initié aux plaisirs interdits par un révérend, James De Weerd, pasteur de la petite ville de Fairmount. L'homosexualité de Dean éclate au grand jour après sa mort. Mais elle était connue déjà à Hollywood : le jeune futur premier rôle avait pour amants des danseurs, Clifton Webb, le Pygmalion de Laura dans le film de Preminger. Il s'était fait réformer à l'armée en déclarant non sa myopie, pourtant très importante, mais son homosexualité. Anger et le biographe de Dean, Paul Alexander ont raconté des détails graveleux sur la vie privée de l'acteur : Jim aimait le sexe assorti de raclées, de bottes, ceintures et liens en tous genres - pimenté de brûlures de cigarettes, ce qui valut à Jimmy son surnom dans les milieux Underground : le cendrier humain.

Il se faisait prendre sur le palier de son appartement, nu, adepte de pratiques exhibitionnistes.

Selon Paul Alexander, Dean n'aurait jamais marchandé ses faveurs en échange d'un précieux coup de pouce à sa carrière ; ce sont les pontes de la Warner qui lui conseillèrent de promouvoir son image de sex-symbol en se montrant aux côtés de Pier Angeli ou de la jeune Ursula Andress.

La lecture préférée de Dean était *Le petit prince* de Saint-Exupéry, disparu tragiquement lui aussi en avion, en 1944. *Le petit prince* devint alors l'objet d'un culte sans égal. Comme le déclara Andy Warhol : « Il n'est pas notre héros parce qu'il était parfait, mais parce qu'il représentait parfaitement la belle âme meurtrie de notre temps ». L'air d'innocence de James Dean était dans l'air du temps.



James Dean

Les fantasmes du King

En août 1969, Elvis Presley apprend le massacre de Cielo Drive. Les stars effrayées commencèrent à s'équiper des systèmes les plus perfectionnés de protection, acquérant toutes sortes d'armes pour assurer leur sécurité mise à mal par Manson et ses hippies flingueurs.

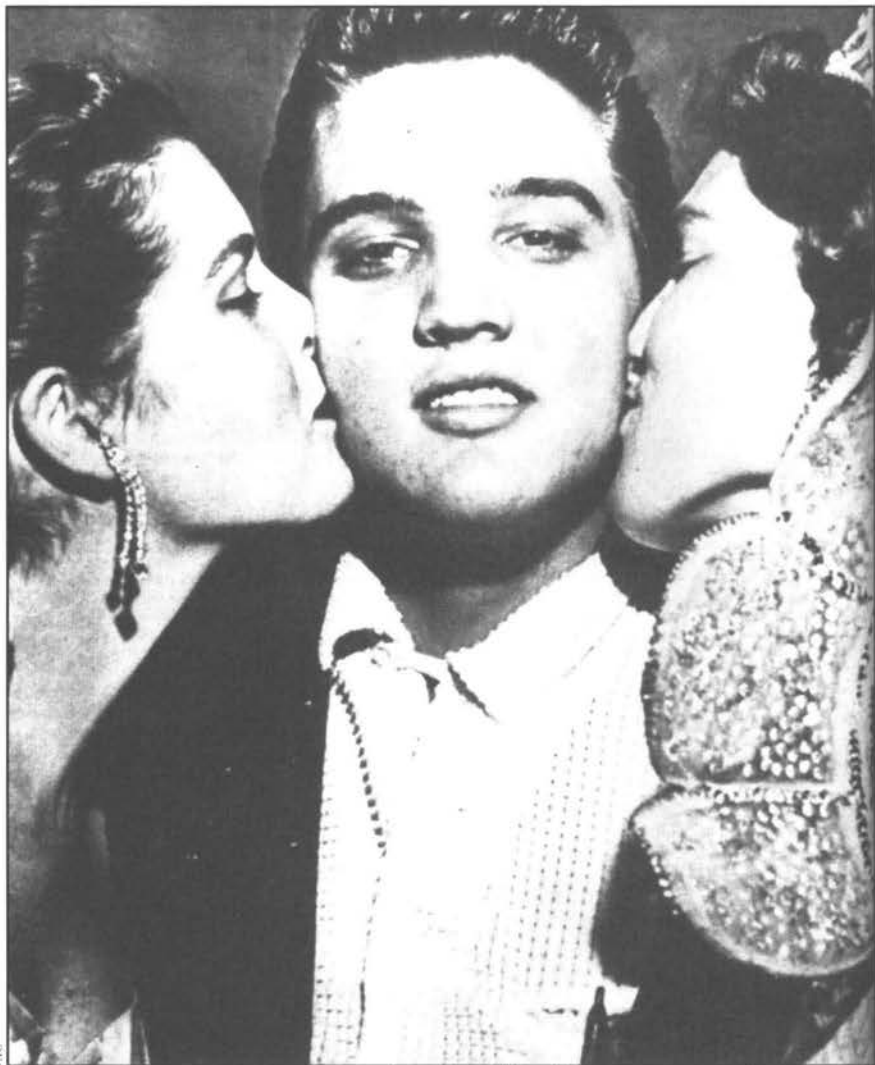
Déjà naturellement porté à la paranoïa, le King s'entoure alors des plus grandes précautions. Il réclame des gardes en uniforme autour de sa maison de Hillcrest Drive à Las Vegas. Fasciné par le modèle présidentiel, il décide de se constituer une escouade de gardes hyper-entraînés, dévoués corps et âme à sa cause. Puis il achète deux cent cinquante armes au cours des quatre années qui suivront. Tous ses *Guy*s étaient munis de revolvers. Lui-même en portait un à toute heure du jour et de la nuit. Il en mettait un sous son oreiller, mangeait avec un revolver posé sur la table. Elvis pouvait enfin s'identifier aux militaires, aux policiers et aux gangsters qu'il admirait. Il appréciait les Beretta, les Walther PPK/S automatiques, le classique Colt 45. Après avoir assisté à la première de *Dirty Harry*, Elvis courut dans une Ferrari s'acheter le Colt 44 du célèbre inspecteur. Il avait aussi fait l'acquisition d'un Carl Hauptmann-Ferlach, fusil de chasse à deux coups ayant appartenu à Hermann Goering. Moins chasseur que le sinistre créateur de la Gestapo, qui massacrait des cerfs depuis des véhicules blindés, Elvis s'exerçait surtout au tir du serpent à sonnettes dans les déserts du Nevada. Enfin, des gangsters de Chicago lui offrirent un Thompson 1927. Les séances de tir d'Elvis et de ses *Guy*s étaient redoutées autour de Graceland. Presley mit un jour le feu à une baraque, à la suite d'un tir nourri de M16 dont les plombs étaient



Elvis et le colonel Parker, son manager.

chauffés à blanc. Enfin, il organisa de véritables guerres, à coups de feux d'artifice, opposant différentes équipes et blessant plus d'un belligérant.

Elvis, qui était très généreux, avait coutume d'offrir des voitures jusqu'au jour où il distribua des armes : un Colt 45 à Nixon, et un 357 Magnum au vice-président Spiro Agnew. Il offrait même des armes à ses maîtresses, des Python 38.



Le King pouvait arriver à sa chambre d'hôtel en compagnie de quatre groupies aussi folles de lui qu'il pouvait l'être d'elles.

Elvis paracheva son obsession sécuritaire en recourant aux services de l'ex-sergent des narcotiques, O'Grady, qui le poussa à s'engager dans la lutte anti-drogue. Une lutte qui devait lui faire rencontrer Nixon. En échange de l'appui du chanteur, Nixon lui offrit l'insigne d'agent du bureau des narcotiques. Il lui déclara même avec une lucidité supérieure qui l'honore : « Je ne suis qu'une potiche, ici, vous savez, je n'ai pas beaucoup de pouvoirs, mais vous obtenir un insigne, ça, je peux le faire. » Elvis repartit avec son insigne, heureux comme un shérif adjoint.

Obsédé sexuel peu pratiquant, Elvis Presley était, à l'instar d'Andy Warhol, un grand voyeur. Jeune cependant, le King pouvait arriver à sa chambre d'hôtel en compagnie de quatre groupies aussi folles de lui qu'il pouvait l'être d'elles. Sa peur du contact direct avec les femmes vient en partie peut-être d'un spectacle donné à Jacksonville. Isolé dans les coulisses, le jeune chanteur, alors âgé de vingt-et-un ans fut attaqué par une harde de groupies qui lui déchirèrent ses vêtements et lui arrachèrent une chaussure. Gloria Mowelle livre une autre clef de l'étrange comportement d'Elvis en matière de

sexualité. Le chanteur lui avoua un jour qu'il ne faisait pas confiance aux femmes, ignorant si elles étaient attirées par lui ou par son image. Lui-même, immense pilier de télévision, devait se consacrer à l'adoration de l'image de la femme.

Il recherchait des filles prêtes à se déshabiller et à se rouler les unes sur les autres, tout en gardant, puritanisme oblige, leur petite culotte sur elles. Il aimait aussi se faire projeter des films pornographiques danois, et il collectionnait les revues porno.

Par la suite, le King perfectionna ses techniques. Il fit installer dans sa maison de Perugias Way une glace sans tain dans la cloison séparant sa salle de bains de la chambre voisine ; à charge pour l'un de ses *Guys* d'occuper une fille ou une groupie ramassée sur la route.

Avec l'invention de la vidéocassette, Elvis devint réalisateur et producteur de films. Le casting était aisé pour la star, qui recherchait des filles dociles susceptibles de tourner dans des séries d'alcôve. Le King s'intéressa encore aux films représentant des combats de femmes qui pouvaient se terminer dans le sang.

L'attirance des stars pour les singes n'a rien d'étonnant, le singe étant par excellence l'animal spectaculaire. C'est Johnny Weismuller qui, dans son *Tarzan*, a popularisé l'image de Cheeta le chimpanzé, à laquelle vers la même époque allait correspondre la figure démentielle et énigmatique de

King-Kong, symbole animal de la crise de 29, comme Godzilla fut vingt ans plus tard le symbole de la bombe pour les Japonais. En France aussi, Mylène Farmer aime les capucins, petits singes asiatiques et très délicats. Dans un contexte plus barbare et américain, Elvis Presley adorait son singe Scatter. Ce chimpanzé lui avait été offert par un émule du colonel Parker, présentateur d'un show télévisé régional. Il était accoutumé à porter des habits, à boire du whisky. Dès son retour d'Hollywood, Elvis le traita comme un petit enfant. Il le prenait sur ses épaules et lui faisait porter des couches.

Mais Scatter avait surtout été dressé pour harceler les femmes. A peine une visiteuse était-elle entrée dans le hall de Graceland, que le chimpanzé se précipitait sur elle, soulevait sa jupe et promenait sa tête où il pouvait dans l'intimité de la malheureuse. Il suivait les femmes jusqu'aux toilettes et tentait de les y accompagner. Il avait aussi l'habitude de s'emparer des verres posés sur le bar et d'en balancer le contenu au visage d'une fille. Presley cherchait sans cesse de nouveaux moyens d'utiliser son singe pour exaspérer les gens. Il l'installait à l'arrière d'une de ses Rolls-Royce et ordonnait à l'un

de ses boys, coiffé d'une casquette pour l'occasion, de promener son bétail dans les environs. Il suivait en rigolant les compte rendus de ces virées d'un genre particulier. Scatter terrifia une fois le président du studio Goldwyn qui s'enfuit à son approche ; il eut le temps de bousculer ses documents et ses contrats avant de s'assagir. Le fait d'être le singe du King en personne dispensait l'animal des politesses et civilités d'usage.

Presley se servit aussi du singe dans le cadre de plaisirs plus pervers, le faisant par exemple jouer sur la moquette avec une strip-teaseuse naine. Scatter alla même jusqu'à interrompre une partie de plaisir entre l'un des gardes du corps du King et une jeune parolière qui devait juger nécessaire d'en passer par là pour faire chanter ses propres paroles à son demi-Dieu. Le gêneur fut cette fois expulsé à coups de pieds.

La fin de Scatter fut moins drôle ; son maître s'en lassa et l'enferma dans une cage climatisée derrière la maison à Graceland. Il devint, comme beaucoup de chimpanzés et de primates vieillissants, agressif et mordit jusqu'au sang, à la fin des années 60, une bonne qui lui donnait à manger. Mal lui en prit, puisqu'on le retrouva mort deux jours plus tard.

Les stars gagnent et perdent des tonnes de graisse tout au long de leur existence. Liz Taylor ou Marlon Brando sont reconnus pour ce genre d'exercice dangereux pour la santé. Avaleur de hamburgers devant l'Éternel, Elvis est connu pour avoir beaucoup mangé. Un de ses plats préférés était le suivant : une baguette, remplie de beurre de cacahuètes (insti-

tution américaine), et recouverte de confiture de fraise. Telle quelle, ladite baguette représentait aisément un millier de calories. Elvis mangeait avec les doigts, signe psychologique de régression. C'est après son divorce d'avec Priscilla Beaulieu que le King s'attacha avec un acharnement clinique à la nourriture. Dormant le jour, le King s'éveillait vers dix-sept heures pour attaquer son breakfast : six œufs frits recouverts d'une pellicule de sel, une livre de bacon légèrement brûlée, autant de saucisses et une douzaine de biscuits à la crème. Soit cinq mille calories, la ration nécessaire pour survivre dans des conditions polaires ou arctiques. Boulimique nocturne, Elvis avalait vers minuit une dizaine de sandwiches. Avant d'aller se coucher, vers cinq heures du matin, il engloutissait encore cinq hamburgers, des sandwiches à la banane arrosés d'un peu de beurre de cacahuète. L'ensemble représentait au quotidien environ quatre-vingt-dix mille calories. Ce chiffre effrayant bat la consommation d'un éléphant d'Asie qui enfourne dans sa journée la modeste ration de cinquante mille calories pour un poids de quatre tonnes. Le poids d'Elvis varie suivant les estimations. On le donne à cent-vingt-cinq kilos dans certains cas, cent-soixante dans d'autres. La mort d'Elvis Presley a donné naissance à son culte. Le King, absent du monde depuis des années, devint comme bien d'autres stars plus vivant mort que vivant. On n'a pas besoin que les stars vivent ; tout au plus qu'elles aient été enregistrées ou filmées, en attendant qu'une technique plus au point d'images de synthèse les reproduisent à l'infini - et

fasse économiser des cachets conséquents aux producteurs.

Presley a été imité de son vivant. Il était trop important en tant que phénomène. Un peu comme Jean Harlow dans les années 30, que la petite Norma Jean Baker - la future Marilyn - s'efforçait sur ordre de copier, quand elle n'avait que cinq ans encore. Comme l'a noté Goldman, la théorie de la divinité du King prit une forme qui dépassait de loin le symbolisme des rois du Moyen Âge. Au lieu d'une statue de cire, Elvis eut comme emblème d'immortalité une véritable légion de figures vivantes : les imitateurs d'Elvis. Goldman note que, comme le petit vagabond Charles Chaplin, le King a toujours poussé ses admirateurs, ces êtres qui mouraient d'envie de s'identifier à leur Dieu,



La mort du King.

comme un mystique rêve de s'identifier au sien. L'actuel vogue planétaire du Karaoké aura de quoi intéresser les amateurs de clones culturels dont notre époque est pétrie.

A époque de la mort d'Elvis, les imitateurs se lancèrent dans de coûteuses opérations chirurgicales pour accentuer leur ressemblance naturelle. Le problème principal est que contrairement à Chaplin, Elvis avait beaucoup évolué physiquement, passant du simple au double de son poids originel.

La multiplication des copies d'Elvis devait aboutir à la création d'un autre mythe qui aurait plu au King : celui de sa vie après sa mort. Le bruit courut en effet chez les fans d'Elvis que ce dernier avait mis en scène sa propre mort, que sa mort n'était qu'un déguisement pour lui permettre de se retirer du monde, d'oublier ses fans et de refaire sa vie. Une autre version encore plus élaborée fit croire que Presley avant de mourir était entré dans une mystérieuse clinique de la Côte Ouest, afin de se faire prélever des cellules saines sur son corps malade, cellules destinées à la faire renaître sous la forme d'un revenant en meilleur santé. Alors que *News of the World* multipliait les reconnaissances d'Elvis dans les rues, la revue ufologique *Official U.F.O.* offrait une récompense de cent mille dollars à quiconque serait en mesure de fournir des informations sur le revenant. Elvis ne pouvait pas mourir.... Comment pourrait-il être mort alors qu'il a vendu cinq cents millions de disques depuis sa mort ?

Le destin d'Elvis a été symbolisé dans un de ses films célèbres : *Jailhouse rock*, *Le Rock du bain*. Ce film explique bien en effet l'art de confectionner une star, et la logique monstrueuse du comportement de cette dernière, une fois le succès assuré.

Dans le film, Elvis est un jeune malfrat qu'une bagarre expédie en prison. Là, il est pris en main par un vieux manager, Hank Houghton, joueur de Country, et qui comprend vite les possibilités qu'il peut retirer du jeune prodige. Le thème de la prison est répandu dans l'histoire du blues ; on le retrouve dans les *Blues Brothers*, film culte et cyclique qui s'ouvre et s'achève dans une prison. Au cours d'une scène mystérieuse de *Jailhouse*, Elvis, encore mêlé à une bagarre, est dénudé jusqu'à la ceinture et fouetté en public. Il subit sa passion sans sourciller, prenant l'allure d'un saint Sébastien martyr. Le jeune chanteur plaît au cours d'un concert retransmis à la télévision. Il va sortir de tôle, et sa carrière commencer dans de bonnes conditions. Mais avec la gloire, les Cadillacs roses, le strass et les paillettes, la jeune star commence à traiter son entourage avec morgue et arrogance. Il néglige notamment une jeune fille de sa société de disques qui est tombée amoureuse de lui.

Hank, en bon vieux garçon, désire protéger la jeune fille des vices de comportement d'Elvis. Il administre une bonne trempe à son ancien poulain, comme jamais ne le fit le colonel Parker. Cependant, il manque de lui rompre les cordes vocales. Tout le monde est consterné, mais, comme en Amérique tout finit par des chansons, Elvis retrouve son inimitable phrasé et peut entonner *Love me tender* comme jamais il ne fit. *Jailhouse rock* annonce la vie des stars enkystées dans leur ego et leur arrogance ; mais le film préfigure aussi la vie solitaire d'Elvis pour qui le rock deviendra justement une prison.

Pour sortir de sa solitude et de son désespoir, comme beau-

coup d'autres rockstars, Elvis se réfugie dans l'ésotérisme. Helena Blavatsky, fondateur de la société théosophique, est un des grands noms de l'histoire de l'occultisme. Elle écrivit à la fin du siècle dernier deux livres sur *Isis dévoilée* et *La Doctrine secrète*, censés révéler, comme tant d'autres traités d'ésotérisme, tout ce qui avait été caché aux hommes depuis le commencement de l'ère vulgaire.

Gros effort de synthèse, les livres de Blavatsky - dont Elvis était un adepte fervent, et qui l'accompagnèrent jusqu'à sa mort - tentent de rassembler les morceaux éparpillés de la sagesse antique des Aryens, ou



Le mariage d'Elvis avec Priscilla Baulieu.

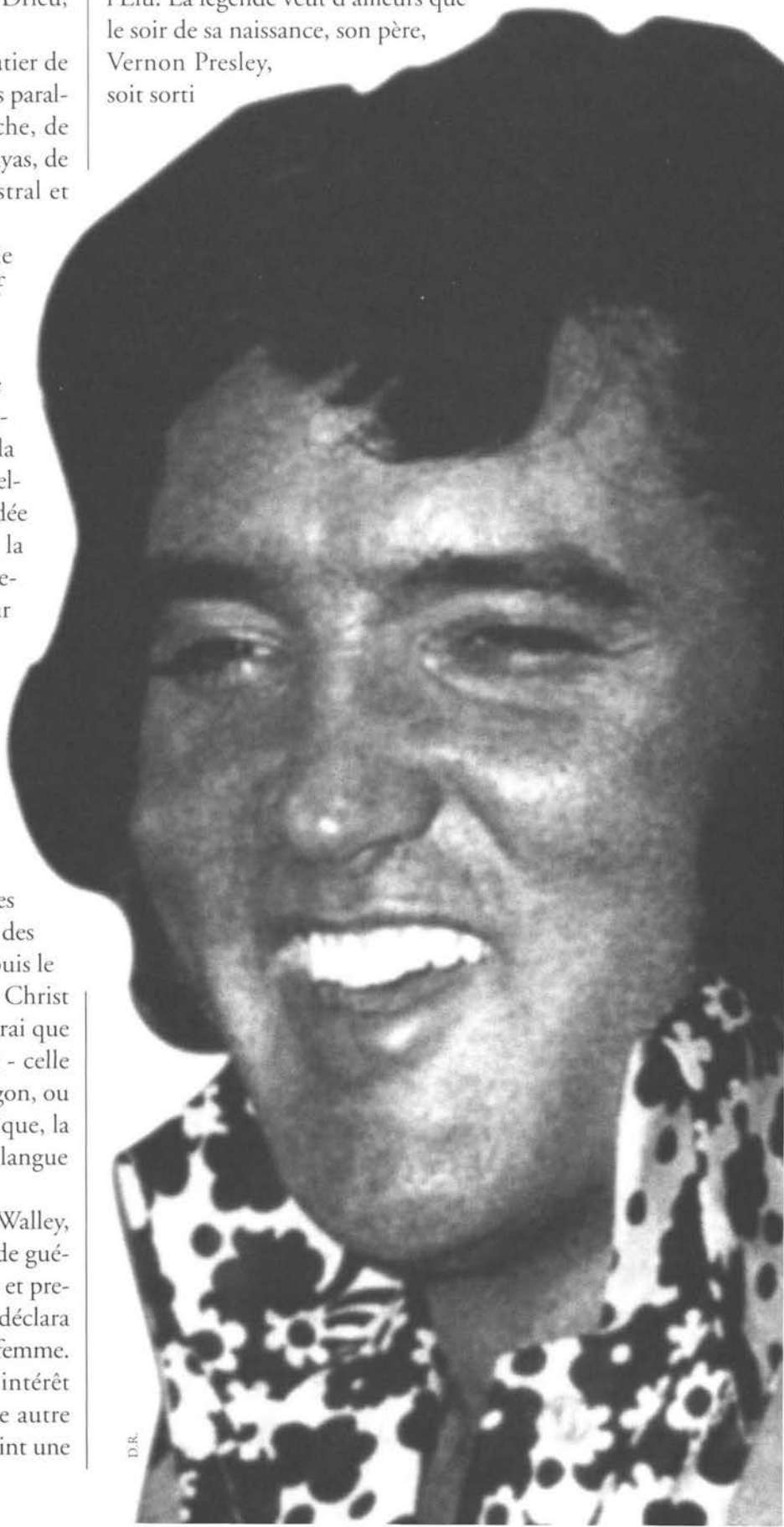
sixième race, à travers des citations souvent inexactes et tronquées extraites de textes traditionnels : *la Bible, les Vedas, le Livre des morts tibétains, les Upanishads, la Kabbale...* Fatras peu lisible, l'œuvre de Blavatsky exerça un charme certain à l'époque sur nombre d'esprits : Guénon, Daudet fils, Drieu, Gide...

C'était toutefois suffisant pour l'ancien chauffeur routier de Tupelo, toujours en quête de spiritualités et de mondes parallèles. Elvis se mit à parler à table de fraternité blanche, de maître spirituel, vivant quelque part dans les Himalayas, de messages éthérés circulant dans les airs, de corps astral et d'adeptes.

Le livre préféré d'Elvis était *The impersonal life*, "la vie impersonnelle", écrite par un auteur allemand, Josef Brenner, en 1917. Brenner, qui ne doutait de rien, se présente dans son livre comme l'auteur entre autres de la Bible. Presley conclut de cette lecture, comme beaucoup d'occultistes et d'initiés, que Dieu est en réalité immanent et non transcendant (c'est comme cela qu'il faudrait interpréter la phrase du Christ selon laquelle le royaume de Dieu est au-dedans de nous). Cette idée d'immanence divine devint le principe directeur de la vie d'Elvis. Il s'arrogea les fonctions de prêtre et entreprit d'évangéliser son entourage, lui livrant chaque jour le fruit de ses lectures de la veille. Il commença à se considérer comme tant d'autres animateurs religieux américains comme un être charismatique - ce qui n'était à tout prendre pas si faux, un évangéliste d'un nouveau type prêchant une croisade en faveur de l'illumination spirituelle et de la régénérescence morale. Lecteur du *Livre des morts tibétains*, obsédé par la mort, Elvis se mit à visiter des entreprises de pompes funèbres et observa les méthodes employées pour mettre les corps dans les bières. Il eut des visions : Staline sur la route de Flagstaff en Arizona, puis le Christ et l'Antéchrist. Il retrouva même la parole du Christ en entendant un jour le gazouillis des oiseaux. Il est vrai que d'un point de vue initiatique, la langue des oiseaux - celle que comprend Siegfried après avoir bu le sang du dragon, ou celle que parle François d'Assise - est la langue angélique, la langue des états supérieurs de l'être. Elle est aussi la langue des grands chanteurs.

Devenu proche d'une actrice peu connue, Deborah Walley, Presley, qui s'était entre-temps découvert des talents de guérisseur (il revêtait un turban, portait une écharpe verte et prenait la position du lotus), l'attira sur ses traces. Il lui déclara un soir : « Je ne suis pas un homme. Je ne suis pas une femme. Je suis une âme, un esprit, une force, je n'ai aucun intérêt pour les choses de ce monde, je veux vivre dans une autre dimension ». Walley découvrit plus tard le L.S.D., devint une

fêlure cosmique, se lança dans le plus d'activités spirituelles possibles, et finit en cure de désintoxication et dépressive. On comprend qu'avec sa célébrité et ses semblables lectures, Elvis ait fini par se considérer comme un élu, voir comme l'Élu. La légende veut d'ailleurs que le soir de sa naissance, son père, Vernon Presley, soit sorti



dans la cour de sa maison et ait vu les cieux décorés d'un halo bleu, gage certain d'une naissance surnaturelle. Vernon déclara même à son fils qu'il avait eu comme un trou noir au moment de sa conception, preuve supplémentaire selon Elvis de la non-paternité de son père, simple présence humaine chargée comme saint Joseph de couvrir la vraie paternité de la star. Le chanteur développa ensuite un délire herméneutique ayant pour objet de découvrir et d'interpréter tous les signes marquant le caractère exclusif de sa vocation d'exception. Les apparitions d'Elvis aux yeux de certains fans dérangés renforcent ce caractère décidément supra naturel du King. La mort du frère jumeau d'Elvis l'inspira également beaucoup. Sa mère lui expliquait que son frère n'était pas mort, et que son esprit était passé en lui. Cette métempsycose précipita les dialogues d'Elvis avec son frère, avec qui il com-

muniquait par la prière. Il entendait la voix de son frère qui l'exhortait à accomplir de bonnes actions, à mener une vie droite. Toute sa vie, Elvis vécut avec son double, son dopelganger de frère. Après sa mort, tant d'individus sosies tentèrent de s'identifier à lui que l'on peut se demander si le King ne payait pas là un tribut à son double de frère.

La bonté naturelle d'Elvis était l'un de ses traits de caractère alors qu'il n'était encore qu'un enfant. Il distribuait ses cadeaux à d'autres camarades, donna même une bicyclette neuve que ses parents pourtant peu aisés lui avaient offert pour son anniversaire. Pentecôtiste, Presley sentit la présence divine le jour de ses neuf ans.

Toute sa vie, cette aspiration à être un saint du spectacle, qui est si américaine - pensons à James Brown, Little Richard, Jerry Lee Lewis ou Dolly Parton - le hanta.



L'abus de drogues et de nourriture avait transformé Elvis en obèse maniaque.





D.R.

*Départ pour Rome en 1955, pour le tournage de "Guerre et Paix".
Henri est accompagné par sa troisième épouse Susan Blanchard, Amy, leur fille adoptive, Peter et Jane.
Peu après la famille se défait.*

La saga des Fonda

Frances Fonda, la femme d'Henry, la mère de Jane et de Peter, fut internée le 3 février 1950 dans une maison de santé de l'État de New York. Soumise à un intense traitement psychiatrique pendant les semaines qui suivirent, son état parut s'améliorer. Mais son médecin, le docteur Courtney Bennett, était préoccupé par ses violents changements d'humeur qui allaient de la plus folle gaîté à une intense dépression. Au mois de mars pourtant, Frances retourna chez les siens. Elle courut s'enfermer dans la salle de bains et elle y prit une lame de rasoir. Go back to the hospital.

Le 14 avril, le jour du quarante-deuxième anniversaire de cette femme qui s'estimait négligée par son mari, l'infirmière Anne Grey entra dans sa chambre. Elle aperçut sur le miroir de commode un billet collé sur lequel était écrit : « Madame Grey, n'allez pas dans la salle de bains. Appelez le docteur Bennett. » Le docteur arriva en courant. Quand il entrouvrit la porte de la pièce d'eau, il trouva Frances étendue sur le carrelage, qui baignait dans une mare de sang. Elle s'était introduit une lame dans la chair, sous l'oreille, et l'avait profondément enfoncé dans la gorge, faisant une blessure si large qu'on eût dit une immense bouche. Le poulx de la mutilée battait très faiblement. Bennett entoura rapidement le cou de Frances avec des serviettes pour tenter d'arrêter l'hémorragie. Mais il était trop tard.

Dans l'avenir, cette mort sera pour les Fonda un sujet dont on ne parlera jamais, le gage de la malédiction familiale. Elle jouera un rôle déterminant dans leurs vies. Plus que la célébrité d'Henry, la mort de Frances établit un lien maudit entre les survivants du clan, tous promis à la gloire et aux honneurs. Seuls leurs intimes sauraient que, dans la salle de projection de leurs vies, un spectateur unique, un fantôme désespéré, la mère morte, assisterait au film complet de leur



le mariage d'Henry Fonda.

existence. Le destin d'Henry Fonda est unique, à l'instar de celui des grands acteurs hollywoodiens. Peut-être, quand sa vie connut des complications tragiques, eut-il le sentiment que son destin ressemblerait à celui de Faust. A tort, car à vingt et un ans, il n'avait pas conclu de pacte avec le diable, et, s'il décida d'être acteur, c'était moins pour obtenir gloire et richesse que pour échapper à la monotonie de son existence matérielle et morale.

Les deux enfants prodiges se révoltèrent tôt contre l'autorité du père. Adolescent d'une sensibilité morbide à l'hypocrisie, Peter Fonda découvrait avec malaise les imperfections de son père. Il déclara plus tard : « L'homme qui avait incarné Abraham Lincoln et Tom Joad, qui portait sur ses épaules toute l'intégrité du monde, se révélait à moi comme un personnage creux ». Jane Fonda se rechercha, elle, toute sa vie des gourous ; elle finit par tomber sur Roger Vadim

qui devint son Pygmalion. Le réalisateur de *Et Dieu créa la femme* se fit un devoir de libérer la jeune américaine de ses inhibitions puritaines. Marié, il la rendait informée de ses dernières aventures. Puis il lui avoua son goût pour les parties à trois, fit venir ses partenaires chez lui, dans leur lit, exprima son souhait que Jane passât de la tolérance à la complicité active. Jane, qui avait pourtant dans les trente ans à cette époque, expliqua aux journalistes que Vadim « lui avait appris une nouvelle façon de vivre, la façon européenne. Une vie où, entre l'homme et la femme, n'existent plus de secrets. » Brooke Hayward n'a pas oublié la visite que, accompagnée de son mari Dennis Hopper, elle fit à Jane et à Vadim. « Leur conception du mariage impliquait des relations sexuelles avec un bon nombre de partenaires. C'était une conception ouverte. Jane en était enchantée. Elle affirmait que c'était la seule manière civilisée de vivre : " Dieu merci, disait-elle, Vadim m'a montré la voie ! " ».

Pendant ce temps, Peter Fonda prépare son chef d'œuvre, *Easy Rider*. Il s'adonne pour cette préparation au LSD alors vanté par Timothy Leary. La réputation de Peter comme prophète du LSD prend une consistance nouvelle, alors qu'il expérimente toutes les drogues sur lesquelles il peut mettre

la main et déclare à un journaliste qu'il a à son actif vingt-cinq « trips » en comptant ceux accomplis grâce à des hallucinogènes de faible puissance comme la psilocybine.

Easy rider est un énorme succès. Le film a coûté un demi million de dollars, il en rapporte cent fois plus. Il répond à l'attente de la jeunesse en révolte, de la jeunesse psychédélique et hippie, de la jeunesse des routards et des motards. Le film narre l'aventure tragique de deux motards dealers en quête de la Nouvelle Jérusalem promise à la génération du Baby Boom. Il consacre Nicholson comme futur grand du cinéma américain. Henry Fonda dira pourtant : *Easy rider* ne deviendra pas un classique au sens où le sont *Les Raisins de la colère*. Cependant, c'est le début d'un nouveau type de film ».

Pour la première fois, la réputation de Peter l'emporte sur celle de sa sœur. Celle-ci le traite avec un respect circonspect et lui parle de ses expériences de drogue comme si elles relevaient de la recherche scientifique. Peter pense alors que la drogue les a rapprochés. Il déclare : « Je pige ma sœur, probablement beaucoup plus qu'elle ne me pige et elle me pige pas mal. Je pige aussi mon père et j'ai de la compassion pour lui. J'aimerais enfin qu'il ouvre les yeux et qu'il me com-



Peter Fonda, en 1969, avec Dennis Hopper dans le film "culte *Easy Rider*".

prenne bien. » Voilà peut-être l'une des raisons secrètes qui poussèrent Henry Fonda à sortir de ses rôles habituels de bon et honnête américain. En 1969, quittant enfin les chemins battus, Henry Fonda laissa Sergio Leone, le metteur en scène des westerns spaghetti, lui donner le rôle d'un tueur pathologique qui exécute enfants et adultes indistinctement. *Il était une fois dans l'ouest*, film d'anthologie, connut un immense succès en France, mais fit un flop au box-office américain, médusé de la transformation radicale de Fonda.

L'œuvre de Leone faisait dire à Fonda, parlant de lui à la troisième personne : « Bon Dieu ! c'est Henry Fonda ! Il ne va quand même pas massacrer une famille entière de fermiers ! » Henry eut quand même une récompense inespérée : très impressionnée par le sadisme paternel, Jane lui envoya une lettre d'admiratrice, comme si elle voyait son père à l'écran pour la première fois.

Le cas de Peter devenait encore plus intéressant. Sa femme disait qu'être mariée avec lui, c'était comme vivre avec un martien. Il ne cessait d'expliquer à son épouse que toute chose était vivante dans le règne végétal comme dans le règne animal. Manger une carotte, affirmait-il, était une forme de racisme. Il ne fallait pas de même marcher sur la pelouse parce qu'il pouvait entendre, comme un héros de conte de fées, des brins d'herbe gémir de douleur. Il faisait des virées en moto-cyclette dans le désert, près de hauts lieux de la tradition indienne comme les *Sept lacs sacrés*. Il lisait le philosophe hindou Krishnamurti, jouait de la guitare à douze cordes et tenait comme Huxley et Jim Morrison de franchir les "portes de la perception". Peter inspira sa sœur qui se mit à lire avec ferveur - toujours en quête de guides et de gourous - le suisse alémanique Hermann Hesse.

Siddharta était devenu un classique des campus, tout comme *Le Loup des steppes* qui la convia à une réflexion douloureuse sur les arcanes de l'existence et l'éloigna définitivement du libertin et décidément trop français Vadim.

La mutation politique de Jane Fonda, qui devait en faire une des passionnaries les plus enragées de la gauche "radical chic" (l'extrême-gauche caviar américaine) eut lieu au moment du tournage d'*On achève bien les chevaux*, tourné par Sydney Pollack et adapté d'un roman de la grande crise des années 30. Elle fumait de la marijuana face aux journalistes qui venaient l'interroger, et se demandait : « Je me demande si à dix heures trente, le 31 décembre 1959, des gens, faisant le bilan des années cinquante, auraient trouvé leur décennie aussi féconde que l'a été la nôtre. Je ne le crois pas. C'était la fin d'une époque où tout le monde avait été assoupi par les somnifères d'Eisenhower. Les choses sont autrement excitantes aujourd'hui ».

De fait, elles le devenaient : les *Weathermen*, qui s'inspiraient d'une chanson de Bob Dylan, commençaient à semer la révol-

te et la terreur, en se faisant sauter dans Manhattan (un des rares cas d'auto-terrorisme avéré) ; les fameuses panthères noires menaient une guérilla urbaine intense ; et des tribus indiennes occupaient l'île-prison d'Alcatraz.

Jane s'engagea. Elle voulait transformer sa personnalité de fond en comble. Une anecdote de cette époque explique du reste sa reconversion a posteriori dans le body-building. Elle se faisait masser dans une clinique luxueuse de San Fernando (elle estimait avoir de grosses chevilles). Une cliente énervée par cette gauchiste caviar lui demanda alors : « Jane, tu manifestes devant la Maison Blanche et puis tu viens ici pour affiner tes chevilles. Si tu veux changer le monde, pourquoi ne pas commencer par toi ? » Et Jane répond : « c'est exactement ce que je vais faire. Je vais me transformer complètement ». A coups de lifting, de stretching, de body-building et de scalpels de chirurgien esthétique...

Jane fréquente, comme Léonard Bernstein, les panthères noires qui, avec leur délicatesse habituelle, la traitent de « riche garce blanche » et se vantent de coucher avec elle. Mais elle continue à se faire le défenseur des guérilleros et adopte les vues extrêmes qui la feront bien voir d'eux. Pour son père, le radicalisme récent de Jane était une réaction au fait que son frère était depuis longtemps un symbole de la contre-culture. Jane Fonda vivait à l'époque avec un dénommé Steve Jaffe, gourou gauchiste, qui avait observé qu'au milieu des militants, la star était comme « une reine des abeilles qui répandait généreusement autour d'elle la gelée royale ». Il ajoute qu'elle « était remarquablement organisée. Elle aimait que tout soit en ordre. Elle n'oubliait pas ses propres besoins. Quand elle voulait coucher avec quelqu'un, elle l'incluait dans son emploi du temps ». Sans plus de cérémonie... Jane avouera, aventurière du sexe et guérillero de la libération des mœurs : « Mon plus grand regret est de ne pas avoir été baisée par Che Guevara ! »

Elle allait explorer les faces cachées de sa personnalité en jouant le rôle d'une prostituée dans *Klute*, le film d'Alan J. Pakula qui lui valut un oscar.

Pour se préparer au rôle de Bree Daniels, elle mène une enquête personnelle dans le demi-monde new-yorkais. Le bruit a même couru qu'elle faisait des passes tandis qu'elle fréquentait des call-girls de haute volée. Plus tard, dans une conversation rappelée par la revue d'Andy Warhol *Interview*, elle dira : « je me suis rendue à New York pour mon enquête. J'ai passé un mois avec des call-girls à 1000 dollars la nuit, des madames, des maquereaux. J'ai accompagné des types dans des night-clubs. Et personne ne m'a fait la moindre proposition. Ils ne savaient pas qui j'étais, puisque mes cheveux étaient coupés court. Et je pensais : je suis nulle comme prostituée. Personne ne fait attention à moi ». La star comme prostituée ratée, Hollywood nous aura tout fait voir...

Pendant le tournage de *Klute*, Donald Sutherland tombe amoureux de l'actrice et devient aussi radical qu'elle. Elle l'abandonnera après quelques nuits de débauche politique, le laissant profondément dépressif.

Le 3 novembre 1970, Jane est arrêtée aux douanes américaines, de retour du Canada. Elle transporte de la dexédrine, du gallium et de la Compazine dans sa pharmacie portative. L'agent la retient; s'ensuit une explication violente, au cours de laquelle la star traite les policiers de "pigs" (insulte favorite des gauchistes à l'époque) et se fait passer les menottes. Jane s'enfonce dans la politique. L'un des compagnons de Jane, Tom, dira : « Le véritable objectif des gauchistes était

de pousser Jane à tout donner puis à se suicider. Et c'était bien la direction qu'elle avait prise ».

La dernière cible de Jane fut les centrales nucléaires : le film *Le syndrome chinois* rencontra un grand succès public, d'autant qu'il fut projeté au moment de l'incident de la centrale de Three Miles Island, qui liquida le programme nucléaire américain. Mais Jane, jamais à court d'idées, s'en prit également, au cours du tournage du film *Une femme d'affaires* au grand capitalisme. Comme le dit un témoin, si on mentionnait la Commission trilatérale, à l'expression de son visage on devinait qu'elle avait la vision d'une ombre menaçante. Pour elle il y avait dans cette notion quelque chose de profondément sinistre.»

Peter n'était guère mieux, qui allait de flop en flop et ne connaissait plus le succès miraculeux rencontré au moment d'*Easy rider*. Il vagabonde, passe d'une maîtresse à une autre, raconte à sa femme sa vie privée dans le langage métaphysique de Krishnamurti. Il navigue sur un ketch de vingt-cinq mètres qu'il a baptisé *Tattoosh*, qui devient aussi célèbre, par les excès qui s'y déroulent, que le *Zaca* d'Errol Flynn vingt ans auparavant. Il apparaît souvent nu sur son yacht.

Mais les Fonda allaient vieillir et se transformer une dernière fois. Peter s'aigrit, se plaignant qu'on ne lui confiât plus de rôles intéressants comme à sa sœur, dont la carrière périclita avec l'âge.

Jane vendait des millions de K7 d'Aerobic, épousa le magnat des médias Ted Turner (patron de CNN, aujourd'hui intégré dans le groupe Time-Warner de Jim Levine) et tentait de demeurer éternellement jeune.

N'était-il pas question à un moment donné qu'elle devienne mère à cinquante-huit ans?

Le mot de la fin sera pour Peter : « Jane et moi, nous sommes des camarades de guerre.

Quand nous nous rencontrons, nous nous disons : "eh bien! nous revoilà. Mon Dieu! Par quoi ne sommes nous pas passés ensemble!" »

Ils vieilliront bien ensemble.



D.R.

Jane à Londres, avec son compagnon, le radical Tom Hayden.

Les souffrances de Greta Garbo

Beaucoup plus sensible qu'on a pu le prétendre, Greta Garbo confiait un jour aux journalistes américains : « Je déteste qu'on m'observe ; je sais ce que ressent l'animal dans un zoo lorsque des gens mal intentionnés viennent l'agacer avec un bâton. »

La seconde partie de la vie de *La Divine* est une longue et angoissée attente de la vieillesse et de la mort. Elle avoue qu'elle disait souvent à George, son compagnon : « Je n'ai pas de projets dans la vie... je dérive... je dérive vers la mort... ».

Elle fait des cauchemars épouvantables : « Je restais étendue sur mon lit, persuadée que j'allais mourir. Je rêvais parfois que j'étais une orange pourrie avec des yeux de braise... En posant ma main sur mon ventre, je découvrais quatre vagins... Dans un autre cauchemar, j'étais une grosse vache avec d'innombrables pis. De jeunes garçons venaient me tirer mon lait, mais des jeunes filles me criblaient de coups de couteau... Condition de la femme adulée par les hommes, et haïe par les autres femmes... »

Pour se rassurer, Garbo pense à son grand amour de jeunesse, le cinéaste Mauritz Stiller : « Je décidai de me rendre à Stockholm, de déposer des fleurs sur la tombe de Moïse et d'essayer de renouer un contact spirituel avec lui ».

Greta tente aussi d'entrer en communication avec Dieu pour calmer ses angoisses : « Maintenant que j'avance en âge, *Sa* voix devient plus claire. Pourtant, je ne peux me résoudre à obéir à cette voix, car, non, je ne serais plus moi-même. Je voudrais voir Dieu face à face car j'aurais de nombreuses questions à lui poser. »

Garbo attaque ensuite la question essentielle : celle de l'acteur, et de sa damnation. « Mais pourquoi Dieu a-t-il donné aux gens l'idée que l'artiste est inspiré par Dieu et que les artistes sont les cousins de Dieu et cherchent à interpréter *Sa* beauté ? Pourquoi, plus que tout autre, l'artiste est-il torturé par la vie ? Est-ce là la justice de Dieu ? »

L'attaque se précise encore : « Pourquoi un Dieu sage m'a-t-



Greta Garbo dans *«La rue sans joie»*.

Il placée entre les mains de Mauritz Stiller, qui m'apparaît avec le recul comme l'instrument de Satan ? »

Stiller avait coutume de dire en effet, en digne et lucide disciple du docteur Faust : « Pour nous, un film est un miracle créé par Satan ; le plus grand des miracles, car il peut capturer fidèlement le bonheur et les émotions humaines, plus fidèlement que tout autre moyen. Et je suis sûr que le cinéma est plus l'art de la dépravation que de la justice divine. » Devant ce cynisme, qui détruisait sa vie et la rongea jusqu'à la fin, Garbo conclut en ces termes : « J'ai cessé de croire aux gens, cessé de croire en un Dieu qui m'a placée dans cette situation sans répondre clairement à mes questions. Je flotte sur les eaux de la vie sans cap précis, sans but, sans savoir les raisons du voyage, ni le temps qu'il durera. Je vis de plus en plus dans le passé. »

A la manière de la Gloria Swanson du *Boulevard du crépuscule*, Garbo est entourée de vieux amis qui viennent danser

autour d'elle leur danse macabre; il est décidément difficile de fausser compagnie au maître de ce monde...

C'est pendant la guerre que Greta Garbo mit fin à sa prestigieuse carrière. « L'Amérique et l'Europe étaient engagées dans une guerre sanglante. Le monde était livré à la haine et au meurtre. Moi, dans ma souffrance, je n'avais pas d'alliés. Les amis, toujours peu nombreux, étaient plus rares que jamais. »

Ainsi s'exprime la divine Greta Garbo que la guerre, en même temps que l'échec de *Two-Faced Woman*, éloigne à jamais des écrans. Elle se retire car elle sait que « ni moi ni mes films ne serions à notre place dans ce monde nouveau ».

Garbo, âgé à peine d'une trentaine d'années, fait cependant le point sur sa vie : « Les seules choses qui pour moi demeuraient réelles et solides étaient les quelques millions de dollars que j'avais gagnés grâce à un travail acharné et un talent désormais tari... L'argent m'avait donné l'indépendance matérielle, mais il m'avait ruinée spirituellement. »

La belle actrice suédoise se rend compte aussi qu'elle a été privée de son image durant des années : « J'étais devenue une marionnette entre les mains des spéculateurs. Je souffrais, je me rongais les ongles, je pleurais... et j'obéissais. » C'est l'amour qui manque à Greta. » Hollywood l'a détruit comme il a failli me détruire, et il m'a donné de l'argent pour

sécher mes larmes. Agacée d'avoir été longtemps considérée comme une lesbienne, Garbo se détourne de ses amies femmes. Elle aussi subit le contrecoup de sa célébrité dans le domaine des sentiments et de la sexualité : « Je ne sais pourquoi, mais après avoir abandonné le cinéma je perdis le goût de faire l'amour (comme si le fait de ne plus être un sex-symbol la sevrerait de tout besoin sexuel). J'avais besoin qu'on m'aide à le retrouver... je me rendais bien compte que ce n'était pas l'attraction sexuelle qui amenait à moi des hommes ou des femmes, mais le fait que j'étais une grande actrice, une légende vivante. » Les souffrances de Greta deviennent somatiques et éprouvantes : Je souffrais d'arthrite, de mystérieuses douleurs d'estomac, de migraines associées à des hallucinations, sans compter d'autres maladies réelles ou imaginaires. Angoisse du vieillissement ? sans doute : « Tous les jours, en sortant du bain, j'examinais mon corps nu dans le miroir, et tous les jours je découvrais de nouvelles rides. Je me mis à suivre des régimes, à me faire masser, à faire de la gymnastique pour retarder le vieillissement. En vain. »

« C'est qu'en effet, il est si douloureux de vieillir, surtout pour une femme. Et une femme qui a été belle, d'une beauté toute particulière. Mais ni moi ni personne n'a jamais trouvé d'antidote au vieillissement. »

Garbo a eu trente-cinq ans au moment de la guerre et de son plus grand échec commercial. Elle a alors disparu, pour qu'on ne la voie pas vieillir. Comme une déesse qui se retire, en dépit des prières de ses adorateurs...



D.R.

Greta Garbo



D.R.

Comme une déesse qui se retire, elle a disparu pour qu'on ne la voie pas vieillir...



Le mariage de Grace Kelly.

Grace Kelly, ou la fin des contes de fées

S'il est une personne pour laquelle l'apparence prit le pas sur la qualité, c'est bien Grace Kelly. Son image de chaste jeune star hollywoodienne qui ne sortait jamais sans chaperon n'avait rien à voir avec la réalité. Ses fiançailles avec le prince Rainier furent montrées aux yeux du monde comme un conte de fées, un coup de foudre bouleversant. En fait elles n'eurent lieu qu'après une longue série de tractations financières. Le père de Grace, John Kelly, riche entrepreneur de Philadelphie, dut verser une dot de deux millions de dollars qui renflouèrent les caisses alors vides de la principauté. L'actrice dut même subir un examen médical indiscret pour que l'on vérifiât sa fécondité. On donna par la suite une image idyllique de sa vie familiale et de son mariage. Or elle fit toujours dissimuler la lutte qu'elle dut mener pour être acceptée par la famille de son mari et par les Monégasques, ses frustrations d'artiste, les frasques de ses filles, ses difficultés conjugales et les problèmes que lui posaient le poids, le vieillissement, et son penchant pour l'alcool. Il apparaît aujourd'hui que la vie de Grace Kelly fut dominée en fait par une extraordinaire dichotomie.

Dès son enfance, Grace Kelly eut du mal à se faire reconnaître par son père. « Au fond d'elle-même, dira une de ses amies, il y avait un désir impérieux de prouver à papa qu'elle pouvait réussir. Et elle voulut le faire sans se servir du nom des Kelly ». Ce déficit de reconnaissance paternelle joua un grand rôle dans son existence souvent frustrée. Selon l'un de ses professeurs de théâtre, qu'elle fréquentait beaucoup, Grace cherchait dans les autres hommes ce qu'elle ne trouvait pas chez son père (elle eut d'ailleurs des aventures hollywoodiennes avec des acteurs souvent plus âgés) : « Elle a terriblement besoin de se blottir dans les bras de quelqu'un, de se sentir aimée. A cause de sa famille, elle était affligée d'une constante impression de solitude et de vide qu'elle cherchait à tromper ».

C'est Alfred Hitchcock qui consacra la beauté diaphane et le talent de Grace. Son ambivalence fascinait Hitchcock. D'allure et de manières aristocratiques, elle était aussi une femme vibrante de sensualité, terriblement séduisante. Le maître du suspense déclarait sans ambages : « Avec une actrice comme Grace, qui est aussi une lady, un metteur en scène est avantagé. Il peut se permettre de tourner des scènes d'amour plus "colorées" qu'avec une garce. Une lady rend ce genre de séquences belles et excitantes, jamais vulgaires ». Hitchcock avait sa petite idée concernant les femmes sexy : « A mon avis, les femmes les plus intéressantes - sexuellement parlant

- sont les Anglaises. Les Anglaises, les Suédoises, les Allemandes du Nord, les Scandinaves en général sont bien plus excitantes que les Françaises ou les Italiennes. Il ne faut pas porter son sexe sur la figure. Pensez plutôt à une jeune Anglaise, aux allures d'institutrice. Eh bien, ce genre de personne est très capable de monter avec vous dans un taxi et d'ouvrir votre braguette, sans préambule ».

Grace Kelly avait eu une aventure avec un gigolo mondain, Oleg Cassini, qui avait également épousé Gene Tierney quelques années auparavant. Cassini, éconduit par la famille très snob et nouveau riche de Grace, devait déclarer : « Sa famille la considérait comme un cheval de courses, en quelque sorte, dont il fallait surveiller l'évolution et choisir les engagements ». La famille de Grace la contraignait à ne pas poursuivre certaines fréquentations : « Elle continua à me voir, souligne Cassini, malgré l'opposition de sa famille, me proposant même, à un moment donné, un mariage éclair ».

C'est *Paris-Match* qui maria Grace à Rainier. Gaston Bonheur eut l'idée de la rencontre entre le prince et l'actrice. Galante commente l'intuition du journaliste : « La rencontre du prince charmant et de la reine de l'écran ! » s'exclama quelqu'un. « Je vois déjà les gros titres ! » ajouta-t-on.

Le dernier film de Grace Kelly fut *Cet étrange cygne*, pièce que son oncle George admirait et qu'elle avait jouée pour la télévision. Elle retrouvait là le rôle d'une princesse fort belle qui devait choisir entre l'amour et son pays... comme elle avait dû faire un choix entre l'amour et sa famille. Le rôle de princesse, dans le secret de son cœur, lui paraissait infiniment symbolique... Sous le charme, elle aura tout au long du film un port de reine, une élégance et une sérénité presque surnaturelles. Grace tourna aussi dans *High society* avec une conviction telle que le bruit courut que ses fiançailles étaient truquées, étant annoncées dans le seul but de promouvoir les films très jet-set où tournait la star princesse.

Le mariage de Grace Kelly permit à sa mère Peggy cette phrase historique : « Moi, la femme d'un maçon, je mariais ma fille à un prince ! » Trente-cinq ans plus tard, par un juste retour des choses, c'était à une princesse d'épouser son garde du corps poissonnier... Cassini jugeait ainsi l'union de Grace avec Rainier de Monaco : « Un gendre acteur ou couturier n'aurait pas amélioré le statut social de la famille. Rainier leur apportait un maximum de prestige sur tous les plans : religieux, social et financier. »

Cynique, un ami de la famille, Bill Hegner, devait avoir ces mots

durs : « Pour moi, ils se sont choisis sur catalogue. » Interrogée sur le besoin de se marier - bien qu'elle fût séduite par le prince, qui lui avait fait l'honneur, la première fois, de lui faire visiter son zoo - elle répondit : « Il y a cinq ans, on me convoquait au maquillage à 8 heures du matin. Aujourd'hui, je dois y être à sept heures et demie. Pour Joan Crawford, cela commence à 5 heures, pour Loretta Young, à quatre heures, et elles y sont encore quand j'y arrive... Voilà l'une des raisons de mon départ (pour le mariage ?). Jamais je ne pourrai supporter de me lever de plus en plus tôt, histoire d'être présentable devant une caméra. »

L'écrivain Gore Vidal devait ajouter : « A mon avis, elle n'attendait plus grand-chose de sa carrière, sinon son déclin ? A Hollywood, rien ne dure, à part Bette Davis, mais tout le monde ne peut pas lui ressembler... Grace a quitté en pleine gloire. »

Richardson, le professeur de Grace - qui avait cruellement souffert de l'antisémitisme de la famille Kelly - révèle quant à lui : « Grace était angoissée, se demandant quel parcours serait le sien dans les prochaines années. Elle savait ses dons limités et craignait une certaine stagnation. Jamais elle ne deviendrait une grande comédienne. Au fond d'elle-même elle n'ignorait pas que sa carrière, c'était surtout du bruit et de la poudre aux yeux, et qu'elle n'allait nulle part ainsi. »

Pour Richardson, Grace, qui avait toujours été considérée avec mépris par son père, « épousa le prince Rainier en croyant remporter le trophée des trophées ».

Les débuts du mariage furent eux-mêmes difficiles. Pour Bill Hegner, « Grace pleurait beaucoup, passait des heures au téléphone avec ses amis d'outre-Atlantique et se plaignait de son mari, si dur, si difficile à vivre. Elle avait le mal du pays ». Méprisée par les domestiques du prince et même par sa dame de compagnie, Madge Tivey-Faucon, Grace sombra vite dans la dépression. Le prince lui suggéra alors de se consacrer à la rénovation et à la décoration du palais. Elle n'y réussit guère, ses goûts américains correspondant peu avec ceux d'une principauté baroque d'opérette. Elle retombe alors dans un état de tristesse qui est le lot de bien des têtes fortunées ou non qui vivent en principauté de Monaco. Après plusieurs années, elle avoua : « J'ai toujours su que ma vie avec Rainier ne ressemblerait pas à un conte de fées ». Écrasée par l'ennui, Grace s'écroulait aussi sous les poids des occupations vaines (inaugurations, soirées mondaines) qui incombaient à sa charge : « Quand elle ne trouvait rien à faire pour se distraire, Grace se laissait facilement aller à l'ennui. Elle commença à passer la majeure partie de ses journées au lit. » Au début, écrit Tiv sa gouvernante, je pensais qu'elle était malade, pour se coucher ainsi au milieu de la journée. Mais bientôt je m'y suis habituée. Le prince aussi d'ailleurs. Le téléphone pouvait sonner, les visiteurs attendre. La princesse dormait et avait donné l'ordre qu'on ne la réveille pas !... Grace Kelly, ou la belle au bois dormant...

Le grand regret de Grace fut bien sûr de ne plus pouvoir jouer et s'exprimer. Le prince Rainier déclarait lui-même : « Il y a des

moments où la princesse devient songeuse et mélancolique. Et je le comprends. Quand on s'est exprimé dans un art, aussi brillamment qu'elle l'a fait à une époque de sa vie, on doit souffrir de devoir y renoncer totalement. Le plus dur pour elle, quand elle m'a épousé, a été d'abandonner son métier. Ce qui lui manque le plus dans sa vie, c'est de créer quelque chose entièrement par elle-même. » Or Rainier s'opposa à ce qu'elle rejoue.

Vinrent les années ; elle confia à William B. Arthur, du magazine *Look* : « je ne supporte pas l'idée de vieillir. J'ai ressenti cet anniversaire - le quarantième - comme une grande secousse. C'est le genre de réalité que l'on reçoit en pleine figure, comme un coup de poing... Pour une femme, l'arrivée de la quarantaine est une véritable torture... »

Les dernières années de la vie de Grace furent assombries par le comportement de Caroline et de Stéphanie. Grace confiait : « Une fille ne peut pas tout raconter à sa mère. Il est normal qu'à dix-sept ans on ne puisse prendre pour confidente une femme de quarante. » Parfois plus énervée, elle déclarait, toujours en parlant de Caroline : « J'ai parfois envie de l'étrangler... mais cette révolte était nécessaire. Moi-même, à son âge, je me suis rebellée contre ma famille et je suis partie à New York pour vivre ma vie ». Convaincus que leur fille Caroline allait vivre des jours malheureux avec Philippe Junot, Grace et Rainier tentèrent de retarder un mariage qu'ils ne pouvaient empêcher.

Un événement attristant vint lors des cérémonies organisées à Persepolis par le shah d'Iran, elle éternua et tous les boutons de sa robe s'ouvrirent d'un seul coup dans son dos. Tandis que la dame de compagnie assistait, horrifiée, à la scène, la princesse éclata d'un rire hystérique. Ainsi que le remarquait Robert Dornhelm, « les gens ont tendance à grossir lorsqu'ils sont malheureux ». Gore Vidal confia quant à lui : « Une de mes amies partit un jour avec la princesse. Un soir où elle partageait sa chambre, elle vit, par hasard, le soutien-gorge de Grace dans la salle de bain. Mon amie retint un cri. Ce soutien-gorge ressemblait à ceux que portaient nos grands-mères. Imaginez ! Une sorte de corsé en toile ! Eh oui, Grace avait tellement grossi, qu'elle devait se comprimer le buste avec cette horrible chose... »

La princesse mourut le 13 septembre 1982 dans un accident de voiture demeuré mystérieux. Elle avait déclaré à Pierre Salinger peu de temps avant de mourir : « je voudrais laisser le souvenir d'un être humain qui s'est bien conduit et qui a tenté d'aider les autres ». La princesse de Monaco mourait malheureuse, accompagnée d'une image de bonté et de générosité qui n'allaient cesser d'amplifier le souvenir de sa mémoire.

L'incroyable Michael Jackson

Michael Jackson adore, outre son caisson à oxygène, les petits enfants et les bandes dessinées, les animaux qu'il élève dans le zoo de sa grande propriété en Californie. Décidé à transformer le monde où il vit en parc d'attractions Disney à usage animal et puéril, le chanteur célèbre par exemple le paon pour sa beauté. Oiseau du Dieu de la guerre en Inde, le paon symbolise dans les traditions le pouvoir de la manifestation universelle. Le chanteur avait d'ailleurs particulièrement apprécié son séjour en Inde, eu égard au respect que ce pays montre à l'endroit des vaches.

Quoi de plus normal pour une star vouée à la célébration planétaire de son image planétaire et virtuelle ? Mais Jackson élève aussi des faons, des lamas, de grands rapaces, une girafe et un boa constrictor. Il avait même un tigre, à l'instar du *Scarface* de Brian

de Palma, dont il dut se débarrasser. Lors de ses moments d'angoisse, il leur rend visite et leur fait part de ses peurs comme s'ils étaient susceptibles de comprendre l'étendue de ses malheurs humains. La zoophilie spirituelle n'est-elle pas l'apanage d'un grand nombre de saints ?

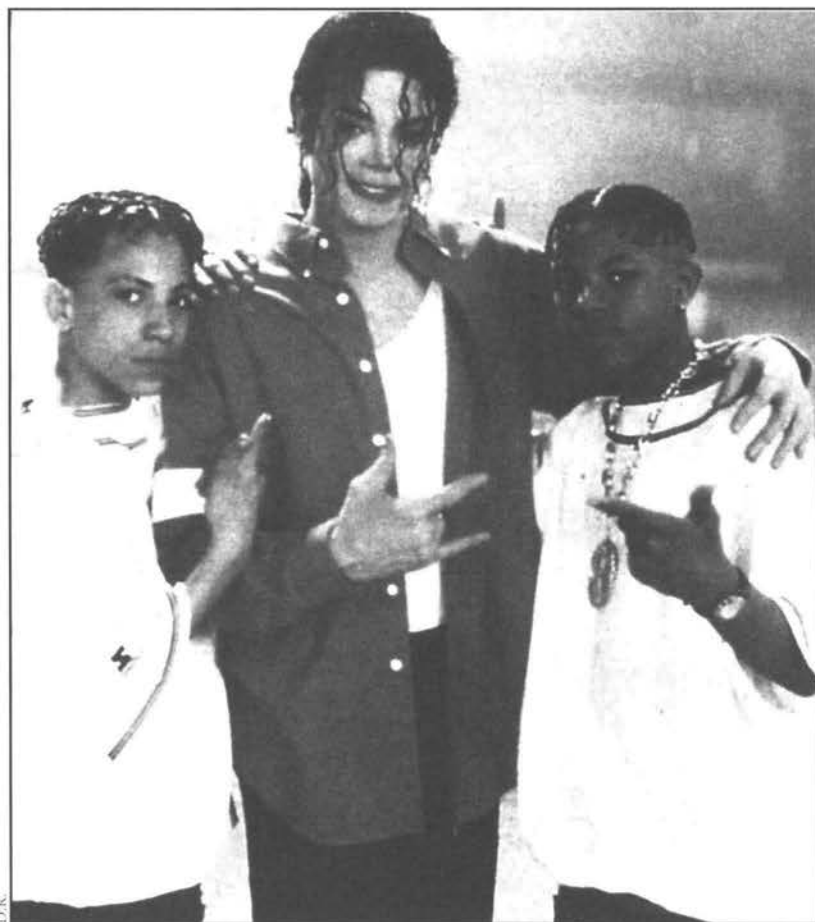
Plus étrange, son attachement pour les rats. Michael aime le paranormal, l'étrange. Ne s'est-il pas pris pour E.T. au point de sangloter durant toute la projection du film de Spielberg et de prêter sa voix à l'étrange et gentil monstre venu de l'autre monde, et dans lequel un psychanalyste suédois avait cru reconnaître l'animation d'une déjection d'enfant ?

Jackson avait écrit en 1972 une chanson pour un film d'horreur nommé *Ben*, dont le héros élevait des rats pour assouvir une vengeance personnelle et finissait par s'allier avec l'une de ses bestioles particulièrement intelligente. Le généticien Langaney n'a-t-il pas dit que l'homme n'était pas un loup, mais un rat pour l'homme ? Toujours est-il que Jackson se mit à collectionner les rats. Il déclare en 1970 : « J'adore les rats. Je sens vraiment que j'ai affaire à un ami quand je joue avec l'un d'eux ». Il est vrai que le rat, ou la souris, représente dans plusieurs traditions l'âme d'une maison, en marge du détestable symbolisme qui lui est attaché. Le rat est ainsi l'animal-véhicule du Dieu indien de la connaissance (à tête d'éléphant) Ganesha.

Mais Michael a connu des problèmes plus concrets dans sa tendre passion pour les rats. A Beverley Hills, un serpent manque de le mordre alors qu'il protège sa trentaine d'amis à quatre pattes. Plus grave, il découvre que ces derniers s'entre-dévorent : « Le père mangeait les bébés. Un tel spectacle m'a donné mal au cœur et j'ai laissé leur cage à l'extérieur. Je n'ai pas réalisé qu'il faisait froid et les rats sont morts gelés... »

Michael Jackson a une vie mouvementée. Sa tragédie est délicate à cerner. Elle vient de ce qu'elle a peut-être trop duré. Au bout de trente ans de show-bizz, la plus grande star des années 80 ne parvient plus à gérer son image. Son étrange désir de déteindre totalement en a fait un extra-terrestre, comme cet E.T. à qui il prêtait sa voix dans le film de Spielberg.

Michael Jackson a trente-sept ans, et sa carrière est aujourd'hui



Michael Jackson et ses gentils «amis».

d'hui crépusculaire. Les scandales à répétition qui l'ont frappé, le peu glorieux mariage avec la fille Presley, les allusions à sa vie privée, ses ventes de disques en baisse ont fait chuter les actions du chanteur, devenu le sujet inépuisable des ragots d'une presse à scandales goguenarde : Jacko et son impuissance, Jacko et sa rapacité, Jacko et ses animaux, Jacko et son caisson à oxygène, Jacko et son anorexie, Jacko et ses malaises, Jacko et son mariage marketing... Il se moque de ses ragots dans *Moonwall King*, mais il faut bien admettre qu'ils ont la vie dure et vont lui coller de plus en plus à la peau dans les prochaines années.

Lisa Marie Presley, qui inondait le lit conjugal de parfum pour faire croire à ses domestiques qu'elle y passait du temps, raconte ainsi son mariage avec Bambi : « Il passait des heures à arranger ses cheveux et son maquillage. J'avais parfois l'impression d'être l'époux d'une femme ! Il applique des couches si épaisses de pommade qu'il en reste toujours des traces sur l'oreiller. Il ne pouvait supporter que je le voie au naturel, et insistait pour que les lumières soient éteintes. Sinon, il se cachait sous les couvertures ou se ruait dans la salle de bains... La peur de son image, de sa peau, de son apparence, semble être une obsession chez Jackson. Ses problèmes relationnels avec les femmes sont eux aussi légendaires : on ne lui connaît que quelques amourettes antérieures, dont la fade enfant-star Brooke Shields (qui exige aujourd'hui qu'Agassi s'épile complètement...) aussi coincée que lui sur la question sexuelle. Jackson avait au moins l'excuse jadis de son appartenance aux témoins de Jehovah.



Jackson tel qu'il serait sans les miracles de la chirurgie esthétique.



Jackson tel qu'il est après ses opérations.

Mais l'affaire Chandler, l'enfant-maître-chanteur, a changé les données du problème. Avec Lisa Marie, Jackson découvrit une autre phobie : la cohabitation. La fille Presley, qui ne conteste pas avoir eu des relations sexuelles avec son fantomatique époux, avoue cependant qu'elle ne tombait pas enceinte. Jackson redoutait d'être stérile, mais refusait de se faire examiner par un médecin.

Les choses se sont ensuite encore plus gâtées dans le jeune couple : « Je m'efforçais de paraître sexy, mais il ne remarquait rien. Je m'endormais le plus souvent seule, tandis qu'il faisait des pas de danse dans la chambre. Il trouvait toujours de bonnes excuses pour éviter de me toucher. Ensuite est venu le moment où il a refusé que j'entre dans sa chambre, affirmant qu'il lui était impossible de s'endormir avec quelqu'un à ses côtés. »

La fille du King, dont le papa avait aussi connu un certain nombre de problèmes en la matière, porte l'estocade : « Sans se soucier de ce que je pouvais ressentir, il m'a exclue de sa propre vie. Le jour où j'ai réalisé que je l'aurais plus intéressé si j'avais été un garçon de dix ans, j'ai craqué... »

Le plus dur dans cette affaire est que Jackson n'aura pu acheter le catalogue des droits de Presley ainsi qu'il l'avait fait pour celui des Beatles.

Led Zeppelin et le rock satanique

Une anecdote croustillante est venue renforcer l'image sulfureuse des Led Zeppelin. Un soir de biture à L. A., Richard Cole ramène une fille dans sa suite; il lui vient l'idée de la faire baiser par un chien, un grand et placide danois. La groupie se déshabille, Cole attrape le chien pour établir un contact inter-espèce entre le canidé et l'Homme Sapiens. Mais l'animal trouve la fille insuffisamment agui-cheuse. Une heure durant, les Led Zep tentent de motiver la Belle et la Bête. Bonzo, le batteur du groupe, fait même frire quelques tranches de bacon pour les glisser dans l'orifice de la fan interloquée mais toutefois soumise. Mais le chien n'a pas faim. Les rockers ne s'arrêtent pas en si bon chemin. On tartine la fille d'haricots à la tomate, d'œufs et de champagne, de choux à la crème. Ou bien, prévoyant la prochaine adaptation cinématographique d'*Octopussy*, un des Bond les plus fameux, on plonge une autre belle dans la baignoire en compagnie de quatre poulpes qui venaient glisser leurs tentacules entre les cuisses du cobaye humain. Cette scène, qui aurait épouvanté le Victor Hugo des *Travailleurs de la mer*, décrivant avec force qualificatifs le monstre marin, amuse la gamine qui demande où l'on peut se procurer ces aphrodisiaques *Octopussies*... Page et sa bande de mages noirs iront encore plus loin. Logés à l'Edgewater Inn, hôtel culte de Seattle, ils partent à la chasse au requin et attrapent une roussette (le plus petit requin, heureusement). Ils s'emparent ensuite d'une petite rousse (humaine) et la ligotent aux barreaux du lit, essayant de tenter le pauvre poisson; le tout filmé par la caméra du guitariste des Vanilla Fudge. L'histoire fera le tour de l'Amérique. Led Zep ou le génie du jacuzzi...

Au cours de l'un de ses séjours agités dans une suite d'hôtel, Jimmy Page, le guitariste sorcier des Led Zeppelin avait mis le feu à sa salle de bains, dans laquelle se trouvait une petite mallette où l'on dit que le maître enfermait ses accessoires de magie noire.

On sait de notoriété publique que Page voue un culte à Aleister Crowley. Il collectionnait les objets et les manuscrits ayant appartenu au magicien dont nous venons de parler. Mais il tenait à demeurer discret sur

ce point : « Je refuse d'en parler. Vous savez, je ne cherche pas à imposer ma vision du monde, et en retour j'aimerais qu'il ne m'impose pas les siennes. Oui, la magie m'intéresse. Point. » Il était normal que le chanteur tînt à garder secrète sa *Weltanschauung*, son inquiétante conception du monde... Cela n'empêcha pas le guitariste de composer la musique de *Lucifer rising* et de visiter l'abbaye de Solesme, retraite où Aleister Crowley exerçait ses talents de mage sexuel. Et d'ouvrir à Londres une librairie de magie et d'occultisme. Sean Manchester, un spécialiste des questions diaboliques, précise : « Jimmy Page et les autres membres du groupe ont acheté en Écosse le manoir de Boleskine, qui avait appartenu à Crowley. C'est là que Jimmy a réalisé le Grand Oeuvre



Peter Grant, l'homme qui "inventa" Led Zeppelin.

magique et qu'il s'est payé le face à face monstrueux. Ici, beaucoup de groupes de rock s'adonnent à la sorcellerie. »

Par un choc en retour fréquent dans les pratiques de magie noire, un fan désaxé tenta un jour de poignarder Jimmy Page à Miami en 1995. Page composa avec ses amis le célèbre *Stairway to Heaven*, *Escalier pour le ciel*, où certains ont cru voir un manifeste de mysticisme luciférien. Page composa aussi la musique d'un film de Kenneth Anger, auteur par ailleurs d'un troublant ouvrage de révélations sur les milieux du cinéma américain. Par ailleurs, dans un clip des Led Zep, Jimmy Page apparaît sous les traits de l'Ermite, la lame IX des Tarots. Pour couronner cette étrange parcours, Page surgira à Dallas dans un concert en arborant la casquette d'un officier nazi. Quand elles sont encore plus en forme, les stars détruisent tout sur leur passage. Plusieurs raisons à cela : une image de casseur rebelle à défendre, des abus d'alcool et de drogue, une absence de scrupules égale à l'adoration que leur vouent leurs fans. Tout cela leur donne l'illusion que tout leur est possible, que tout leur est permis. Et la possibilité financière aussi de payer les pots de chambre cassés...

Déchaînement dionysiaque, rage nihiliste, agressivité hystérique se conjuguent pour faire des stars des bataillons de casseurs, des entrepreneurs en démolition.

Lors de leur tournée de 1968 aux U.S.A., les barbares de Led Zep dévastent les chambres où ils passent. Le sommet sera atteint quelques années plus tard au Japon lorsque nos artistes détruisent leurs suites à coups de sabres de samouraï. Au point que le groupe est interdit de séjour à vie au Hilton de Tokyo par le civil mais néanmoins ferme directeur. Point découragés pour autant, les Zeppelin, dignes héritiers des dirigeables de la première guerre mondiale, mettent encore à sac le Shin-kansen, le T.G.V japonais, entre Tokyo et Osaka.

Autres destructeurs « conaniens », les Who. Le batteur Keith Moon était connu pour fracasser ce qui se trouvait sur son passage. Ses singeries ahurissantes, ses farces et son habitude de démolir les chambres d'hôtel lui valurent d'ailleurs le surnom de *Moon the loon*, Moon le dingue. Et le leader Pete Townshend n'était pas en reste. Un soir qu'il jouait à Harrow, Pete brisa accidentellement le manche de sa Rickenbacker contre le plafond bas de la salle (le groupe n'en était qu'à ses débuts). Emporté par la rage, il se mit à massacrer devant la foule en furie tout ce qui restait de son instrument. Des années plus tard, au Rainbow Theater de Londres, au cours d'un concert qui consacrait le retour sur scène d'un Clapton défoncé depuis des années à l'héroïne, Townshend allait montrer qu'il avait gardé toutes ses ressources. Le leader révolutionnaire Abie Hofman monta en effet sur scène pour haranguer la foule et lui demander son intervention pour faire libérer le radical américain John Sinclair. Sans autre forme de procès, le leader des Who lui fracassa sa guitare sur

le crâne. La révolution serait pour plus tard, avec quelques bosses de plus...

Comme nous l'avons vu, Jimmy Page était passionné de magie noire et de Satanisme. Il acheta même une librairie ésotérique à Londres. L'aura sulfureuse des Led Zeppelin, dont plusieurs titres ont été perçus comme des hymnes à Satan, n'est pas fortuite. Page, silencieux sur le sujet (ce qui démontre à contrario son engagement dans la chose) collabora avec le cinéaste luciférien Kenneth Anger, pour qui il composa plusieurs bandes sonores. Il fut même en contact avec un ancien membre du gang de Manson, Robert Beausoleil, qui fit de la prison pour avoir torturé et mis à mort le musicien Gary Hinman. Le groupe engagea également un nouveau manager, Peter Grant, ancien catcheur, qui arriva avec son assistant Richard Cole, ceinture noire de karaté et qui se faisaient remarquer par leur violence.

Le choc en retour devait frapper les membres du dirigeable : Bonham, alias Bonzo, mourut étouffé dans son vomi comme Jimi Hendrix ; Bonzo avait bu quarante brandies, qui avaient fini par mal passer. Le fait est connu, mais il est isolé : en 1976 en effet, l'associé des Led Zep Keith Harwood mourut dans des circonstances demeurées mystérieuses. Keith Relf, ancien membre des Yardbirds, et qui avait fait partie du noyau dur du groupe, se suicida. La femme du *road manager* Richard Cole périt la même année. En 1977, le chanteur du groupe, Robert Plant, perdit son fils Karac. L'enfant, âgé de cinq ans, mourut d'une infection virale contre laquelle les médecins ne purent rien. Quinze ans plus tard, Éric Clapton, autre ancien des Yardbirds perdait son fils Conor, tombé du quarante-neuvième étage d'un immeuble situé dans l'East Side de New York...

En 1978, il ne se produisit rien de grave pour le groupe. Mais le mauvais œil veillait et l'année d'après vit la mort de Philip Hale, un photographe ami de Jimmy Page. Hale mourut d'une intoxication consécutive à l'absorption excessive de morphine, d'alcool et de cocaïne. C'était dans l'une des demeures de Page. L'année d'après, Bonzo mourait à son tour. Ce fut la fin du groupe. On évoqua à l'époque le rapport entre les activités occultes de Page, la mort de Bonzo et la disparition d'un groupe promis décidément à un mauvais sort.

Les stars et la mafia

Beaucoup de gens du spectacle ont été sous le charme ou même la dépendance des mafieux. Il est vrai que l'univers du show-business a vite fait de ressembler aux arcanes du crime, du côté de Las Vegas. Coppola ne montre-t-il pas le parrain Corleone à Cuba, représentant les milieux de l'*Entertainment*, l'industrie du divertissement américaine. Plusieurs acteurs ont été mêlés à des gangsters. Alain Delon du temps de l'affaire Markovic ou aujourd'hui avec l'ancien lieutenant de Messrine, Sinatra, proche de Lucky Luciano pour qui il était un bon petit gars. Il y eut aussi l'affaire Johnny Stompanato qui relança la carrière de Lana Turner. Elvis

Presley fut quant à lui en liaison avec la mafia de Memphis, qui montrait un vassal respect pour le King.

La mafia est l'économie de l'ombre, l'économie parallèle. Elle est aussi une économie du vice et du plaisir, comme le spectacle. Beaucoup de gangsters sont devenus célèbres comme s'ils avaient été des vedettes : Al Capone, Bugsy Siegel, Franck Nitti et bien d'autres sont des personnalités du show-biz à part entière. De Niro, Pacino ou Brando se sont complètement immergés dans la culture mafieuse durant le tournage des trois *Parrains*. Quant à Mario Puzo, il a montré dans son livre les liens spécifiques et parfois violents qui régissent les rapports du show-bizz et de la mafia. Certains, à l'époque où Coppola tournait le *Cotton Club*, s'étaient même risqués à dire que l'argent du film provenait d'une source impure. Force est d'admettre que les deux mondes s'interpénètrent comme dans un livre de Balzac, l'un réalisant les fantasmes de l'autre ou le contraire. La dimension luciférienne de la Mafia, sa dimension initiatique aussi, ses origines exotiques (italienne, chinoise, irlandaise) la rendent proche du monde de l'image et du son. Sa



De droite à gauche, Al Pacino, Marlon Brando, James Caa et John Cazale dans le "Parrain".

mégalthymie également. L'hommage de Scorsese à la mafia dans *Casino* en est la preuve, ainsi que les nombreux autres films actuellement tournés à Las Vegas.

En janvier 1947, Frank Sinatra, le Johnny Fontane du *Parrain* de Puzo-Coppola et le Johnny Favorite de *Angel heart* se rend à Cuba. Il part avec Lucky Luciano. Il s'agit d'une réunion des patrons de la mafia venus de tous les États-Unis. A l'Hotel Nacional de La Havane, trente-deux suites ont été retenues pour les patrons de la *famiglia*. Il y a Vito Genovese, Frank Costello, Albert Anastasia surnommé l'exécuteur, Santo Trafficante et bien d'autres.

Lorsque les États-Unis apprennent la présence de Luciano à Cuba, ils stoppent leurs livraisons d'armes et d'argent au régime corrompu de la Havane. Sinatra rentre silencieusement chez lui. Dans les années 50, lors de sa traversée du désert, Sinatra est aidé par la Mafia, qui le fait passer dans ses casinos à Las Vegas. C'est Joe Fischetti qui le promotionne sur place, en échange de quelques menus services. La mafia se charge aussi d'éliminer certains gêneurs et de passer à tabac les jour-

nalistes embarrassants. Frankie, qui a beaucoup pratiqué la boxe depuis son plus jeune âge, aime à l'occasion donner le coup de poing. Et frapper les femmes.

Vers la fin des années soixante, Sinatra connaît de vrais ennuis. Il est passé chez les républicains, fréquente Spiro Agnew, le futur vice-président américain. En deux mots, il gêne.

Une liste est publiée après l'assassinat de Robert Kennedy (que Sinatra fournissait en femmes), concernant les amitiés suspectes de Frank. On y trouve Luciano, Fischetti (qui est un cousin d'Al Capone), Sam Giancana.

Ce dernier est un des chefs du syndicat du crime à Chicago. En 1963, les autorités du Nevada s'aperçoivent que Giancana vit dans un hôtel casino de Las Vegas qui appartient en partie à Sinatra (dont la fortune est énorme : il gagne quatre millions de dollars par an en seules royalties). Or Giancana fait partie d'une liste noire, celle des personnes qui

ne peuvent mettre les pieds dans les casinos du Nevada. Sinatra, mis devant le fait accompli, est obligé de vendre ses actions dans l'hôtel-casino.

En 1972, nouveaux ennuis : la commission d'enquête de la chambre des représentants accuse Sinatra d'être mouillé dans les paris clandestins des Courses. Il nie, mais on prouve qu'il possède un champ de courses dans le Massachusetts. Il y est associé à Raymond Patriarca et Tommy Lucchese, tous deux parrains de la Cosa Nostra. Sinatra passe une nouvelle fois à travers les mailles du filet. Un an plus tard, il est invité par Spiro Agnew à la Maison Blanche et rencontre l'homme politique italien le plus important d'après-guerre, Giulio Andreotti, actuellement poursuivi par la justice italienne pour collusion avec la Mafia. Nul doute qu'Andreotti s'en sortira aussi bien que Sinatra...

Mais la saga italo-américaine mafia-spectacle devait prendre une nouvelle dimension avec les prestations de Coppola, d'Al Pacino et de De Niro. De Niro est le plus grand acteur du



Un Sinatra très sombre arrive au restaurant Da Vinci.

monde depuis sa prestation dans *Raging Bull*. Ce titre lui est décerné sans contestation possible par la critique internationale. De Niro offre en effet toutes les garanties possibles. Protégé du septième art, il peut se métamorphoser en n'importe qui, modifier son apparence, et s'en tirer intact. Ancien de l'*Actor's studio*, acteur préféré du cinéaste préféré de la critique (Scorsese), De Niro, Italo-américain ayant au début incarné des malfrats italiens de New York, ne cesse de fasciner son monde.

Il est lui-même captivé par le demi-monde et par le mal ; Jake la Motta a interprété bien des rôles de gangsters tout au long de sa carrière. Le dernier, *Casino*, ne déroge pas à la règle.

Mais De Niro a plus que le choix pour jouer ce qu'il veut, encore qu'il ne faille pas oublier qu'il est l'un des acteurs qui ont le plus fait perdre d'argent aux studios - avec Meryl Streep - dans les

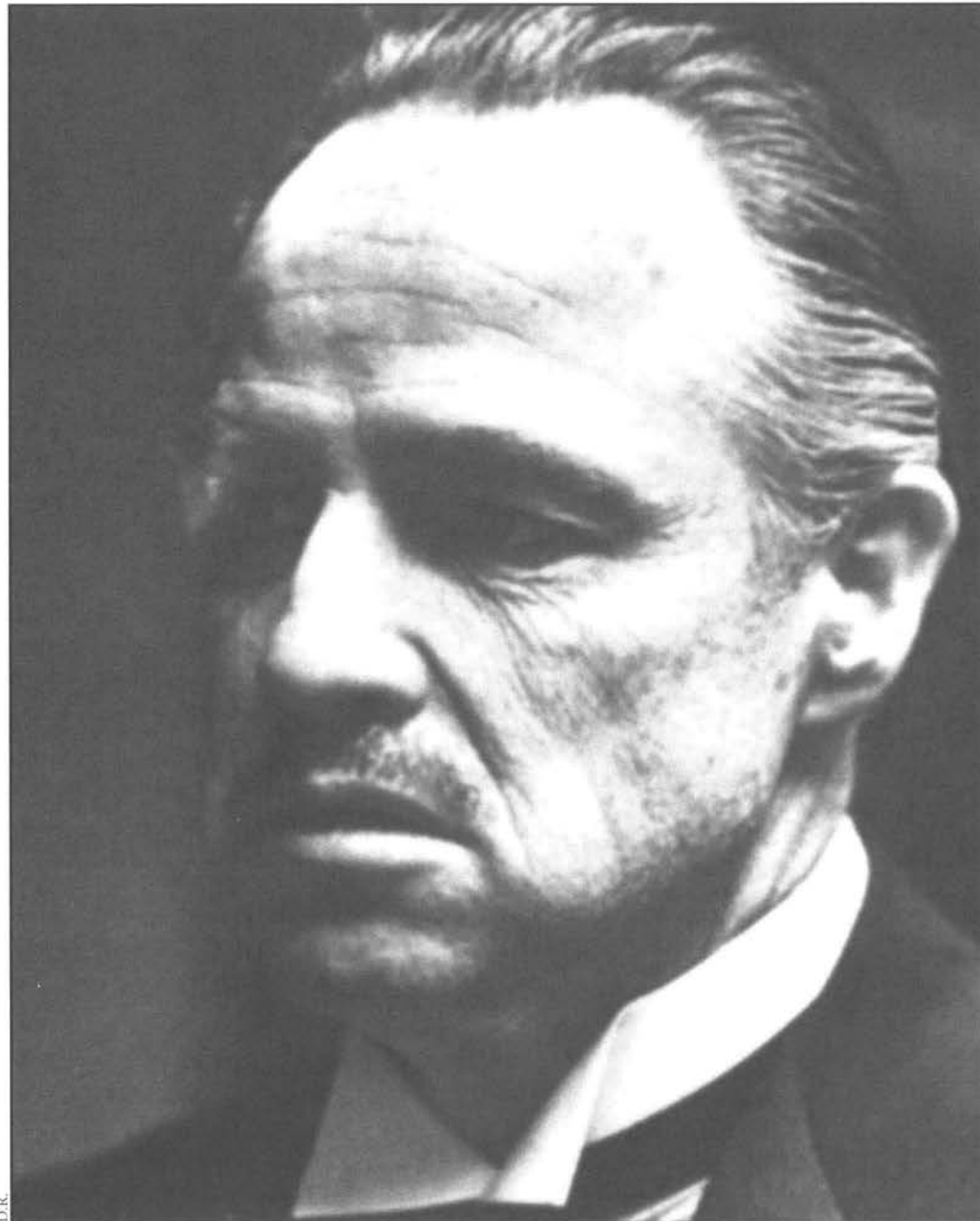
années 80. Très populaire en France, car célébré par la critique, De Niro ne draine pas les foules outre-Atlantique. Robert confesse être fasciné par le mal et le monde des gangsters, des *Affranchis*, comme titre un des meilleurs films de Scorsese. Alors qu'il interprète le rôle de Al Capone dans *Les Incorruptibles* de De Palma, De Niro avoue que s'il n'avait pas été acteur, il aurait été gangster ou assassin. Manso rappelle que, comme Brando, de Niro était passionné par les gens du milieu et qu'il se documentait beaucoup sur eux au moment du tournage du *Parrain*, au besoin en fréquentant d'anciens affranchis. De Niro a de nouveau - la liste est loin d'être exhaustive, se contentant d'énumérer ses rôles les plus célèbres, incarné des gangsters dans *Mean Streets*, *Raging Bull* (la Motta est autant un voyou qu'un gangster), *Il était une fois en Amérique*, *Les Affranchis*, *Les Incorruptibles*, *Cape fear*, *Heat*, son dernier film produit et réalisé par le concepteur de *Miami Vice* Michael Mann. Il y campe un gangster maudit, serein et aristocratique, figure digne d'un Don Quichotte du mal. Balzac faisait de son

Vautrin un personnage à facettes; Jacques Colin dit Trompe-la-mort devient l'abbé Herrera dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, ou un jovial fêtard dans *Le père Goriot*. Le Malin est un acteur né; la séduction du mal est une séduction d'acteur, comme l'avait vu Voltaire qui fait de son *Don Juan* l'hypocrite (l'acteur en grec) par excellence. En incarnant le diable dans *Angel Heart* de Parker, De Niro, effrayant dans le film, manifeste sa pure nature d'artifice. Lucifer s'y déguise en Louis Cyphre, mage New Age et voyant qui envoie un homme à sa propre poursuite. Le diable est beau joueur; et diabolique notre grand acteur.

Scarface est le meilleur remake réalisé dans les années 80. Le scénario d'Oliver Stone tient remarquablement la route et Al Pacino efface la performance de Paul Muni. Spécialiste des rôles de gangsters ou de policiers psychopathes, Pacino trou-

ve là le rôle de sa vie. Montana représente un superbe concentré de la mégalothymie de la star. Il veut, au-delà des filles et de l'argent, quelque chose de plus, de violent, d'indéterminé. Il veut tout, faisant sienne cette devise : *the World is mine*, le monde est mien. Le gangster se confond remarquablement ici avec l'acteur, avec la superstar. Le petit immigrant cubain, voyou de son état, gravit vite les échelons du crime pour pouvoir traiter avec les barons de la drogue boliviens. Il commence par tuer un communiste dans un camp de réfugiés cubains, cadeau du castrisme à l'Amérique : car, comme il le dit, chaque fois que je tue un communiste, j'éclate de rire. Son ascension est irrésistible jusqu'au jour où Montana obtient tout ce qu'il a recherché; il connaît alors l'entropie des stars, marquée par la consommation de drogue, les inévitables ennuis avec le fisc, l'échec de son couple, l'ennui, la paranoïa. Comme Elvis et les

stars de Beverley Hills, il se retranche derrière les murs et la vidéo surveillance de sa somptueuse propriété. Il va alors s'auto-détruire, ne pouvant que retourner sa force devenue inutile contre lui-même. Comme d'autres conquérants avant lui qui, ayant tout conquis, anéantissent avec une folle logique ce que leur ambition et leur génie luciférien a mis souvent tant de peine à conquérir. Montana tue son meilleur ami, s'aliène sa sœur demi-folle, trahit ses fournisseurs latino-américains pour une raison d'ailleurs morale. Le châtiment est à la hauteur de la faute et de l'ambition : lui et sa troupe de gardes du corps sont massacrés après un flamboyant combat. Montana tombe dans la fontaine sur laquelle trône sa devise préférée. Comme beaucoup de stars, il n'a su que faire de son succès, une fois ce dernier arrivé. Al Pacino a connu peu de succès depuis ce film et Brian de Palma n'a pu se ressaisir que dans *Les incorruptibles* (autre remake) où il célèbre l'image d'Al Capone, avec Robert de Niro. On finirait par croire, en pensant aux films de Coppola, que le lien entre la Mafia et l'immigration italienne aux États-Unis est fondé autant dans les médias que dans la réalité.



Brando dans "Le parrain"



D.R.

Jane Mansfiel au Pink Palace.

Jane Mansfield

Dans le contexte général de subversion, il était légitime que vît le jour une bible inversée, une bible Satanique. Elle fut le fait d'Anton Szandor Lavey, photographe de police, d'origine hongroise. Lavey, mentor de Jane Mansfield, créa en 1966 l'Église de Satan. Ses principes inspirés de Goethe se résument à l'origine en une phrase : « J'existe, donc je dois agir ». Goethe n'a-t-il pas écrit qu'au commencement était l'action ? Phrase qui devait devenir l'une des devises d'Hitler, et dont Guénon a souligné le caractère luciférien. L'action est en effet l'apanage des guerriers souvent en lutte contre la domination, dans les sociétés traditionnelles, des prêtres et des brahmanes. Pour expliciter ses vues, Lavey publia sa *Bible Satanique* dont on peut extraire les lignes suivantes : « Soyez un homme animal, nourrissez vos appétits, détestez vos ennemis de tout votre cœur et si quelqu'un vous frappe, écrasez-le ! Bénis soient les puissants et que disparaissent les faibles ! »

Les cérémonies de l'Église de Satan relevaient des coutumières mises en scène des lucifériens : incantations, breuvages magiques, sacrifices d'animaux, scènes d'érotisme et tambour qui battait sourdement pendant que le grand prêtre invoquait le Maître de ce Monde. Au cours d'une messe obscène, Lavey prononçait des imprécations en anglais, en hébreu, dans un dialecte africain, le corps nu d'une femme faisant office d'autel éclairé de neuf bougies.

Mais Lavey devait entrer dans le monde du cinéma en devenant le conseiller technique de Polanski lors du tournage du trop célèbre *Rosemary's baby*. Il devait aussi inspirer la vie déviante d'une des grandes stars du cinéma de l'époque, Jane Mansfield.

Isadora Duncan, la célèbre danseuse qui révolutionna le monde de la chorégraphie, mourut en 1929 dans son automobile. Son écharpe très longue s'enroula autour du pneu avant droit de la voiture, et l'étrangla. Duncan avait comme passe-temps favori la strangulation des chatons. Mais rien n'approche en drame la mort de Jane Mansfield. Cette dernière, fameuse pour son tour de poitrine, était justement surnommé le Buste

à Hollywood. Mais sa beauté légendaire avait partie liée avec des activités réellement sinistres.

Jane était Sataniste. Véritable disciple d'Anton Lavey, dont nous aurons l'occasion de parler. Sous la houlette du fondateur de l'Église Sataniste américaine, Jane Mansfield organisait dans sa fameuse villa rose d'étranges cérémonies, au cours desquelles on invoquait Satan, on crachait sur le crucifix avant de s'adonner à des orgies. C'est au cours d'une de ces nuits de Walpurgis que Jane Mansfield aurait passé un pacte avec le diable, comprenant deux volets : ne pas la laisser vieillir et faire en sorte que personne ne puisse vieillir après elle dans ce palais. La belle Jane épouse pourtant Mickey Hargitay, dit Monsieur muscle, du fait de sa beauté virile et sculpturale. Ledit M. Muscle influence la belle qui déclare : « Je vais me convertir au catholicisme parce que cette religion condamne le divorce ; je suis également intéressée par la liturgie catholique. Mon mari m'a appris des tas de choses très intéressantes. Grâce à lui, j'ai atteint un état psychique intéressant ». Hargitay était d'origine hongroise, proche d'Anton Lavey, expert lui aussi en états psy-



Le couple partageait le "Pink Palace" avec Powderpuff, un pékinois, une armée de Chihuahuas et un ocelot.

chiques intéressants... Les baignoires de Jane étaient en forme de cœur, tout comme sa piscine, ses canapés et ses divans. Elle dormait dans des draps de soie noire, avait treize salles de bains et douze chiens.

Dans la nuit du 28 au 29 juin 1967, la Buick cabriolet de Mansfield va s'encaster sous un camion, alors que l'actrice se rend comme Harry Angel à la Nouvelle Orléans. Sa tête va rouler sur le bas-côté de la route. Jane venait d'avoir trente-quatre ans. Elle n'aura pas le temps de vieillir. A sa manière, le diable avait rempli son contrat. Mais le pacte n'était pas fini pour autant : qu'allait-il advenir de la villa rose du 10 100 Sunset Boulevard ? Quelques mois après la mort de Jane, un couple fortuné achète la villa rose. Le fils unique de la famille se tue quelques

semaines plus tard en voiture, alors qu'il vient de franchir la grille du palais rose. C'est ensuite au tour de Mama Cass, la chanteuse du groupe *The Mamas and Papas* d'acheter la maison. On la retrouve morte dans sa chambre d'hôtel à Londres le 31 janvier 1974. Selon l'autopsie, la chanteuse se serait étranglée en avalant un sandwich...

La troisième propriétaire de la maison, agent immobilier, tente de se suicider dans l'une des nombreuses salles de bains de la villa. Elle échappe à la mort mais finira ses jours en asile psychiatrique. Joyce Davies se prenait pour Jane Mansfield en personne... En 1984, Ringo Starr rachète la maison, sans doute rassuré par l'un de ses gourous. Comme le rose lui déplaît, il tente de repeindre la maison en blanc. Mais à peine les ouvriers

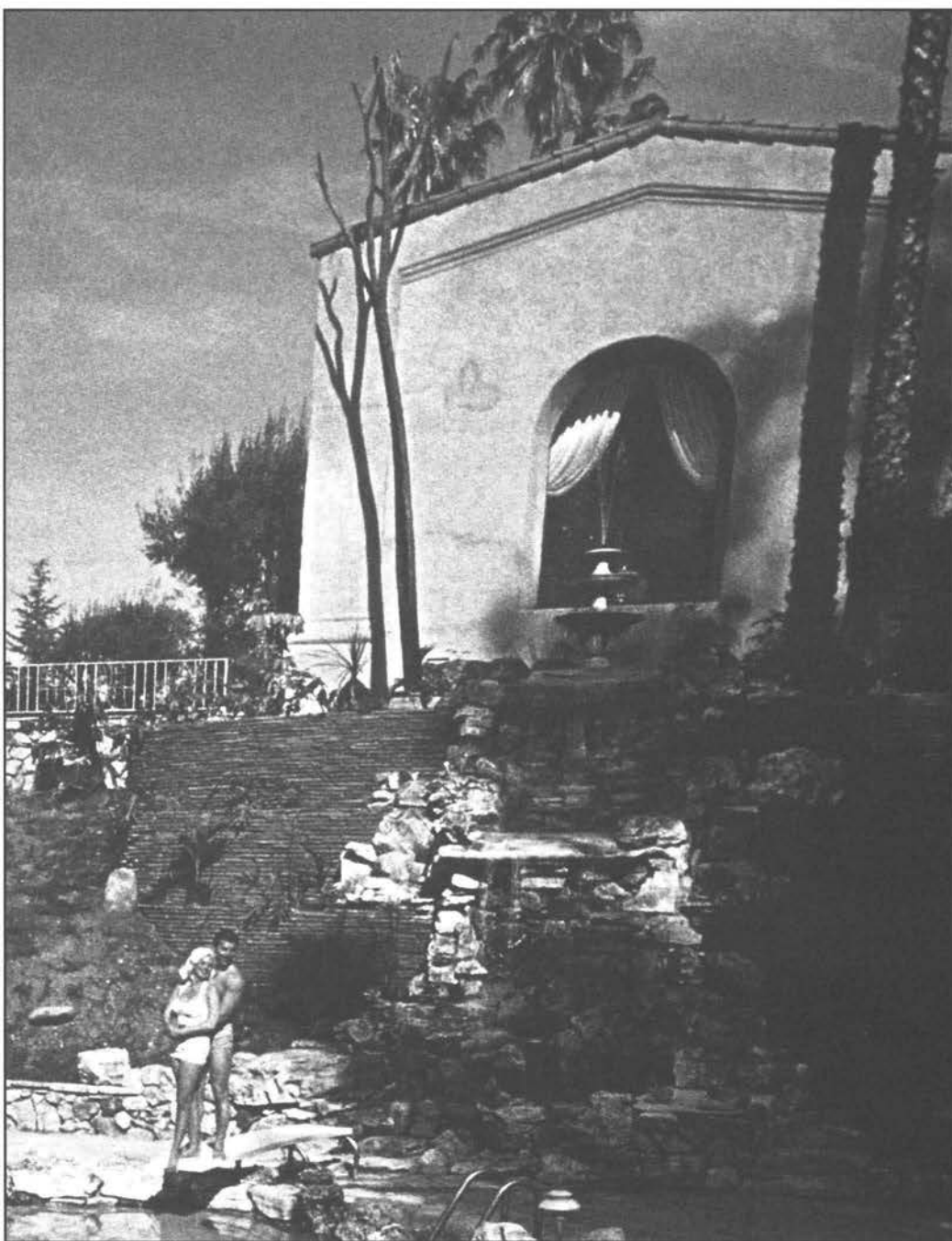
ont-ils repeint les murs qu'ils redeviennent roses. Sans demander son reste, l'ex-Beatle revend les murs de la propriété.

Après lui, l'heureux élu s'appelle Bill April. C'est un des rois texans du pétrole, à l'époque où le prix du baril s'enflamme. Il est assassiné trois mois jour pour jour après l'achat de la villa fatidique.

L'acheteur suivant s'appelle Engelbert Humperdinck ; c'est le créateur de *La dernière valse*. Le crooner installe dans l'entrée de la maison son propre buste, réalisé par un sculpteur célèbre. A peine a-t-il le dos tourné que la tête de marbre se sépare du buste, comme la tête de Mansfield, et explose à terre. Le chanteur revend vite la propriété.

Le scénariste Rupert Strawford-Lauton, qui ne devait pas avoir vu *La maison maudite* de Robert Wise, se porte acquéreur de la villa rose en 1993. Le 15 juillet, il découvre des taches sanglantes au pied de son lit. Quelque temps plus tard, son fils pousse un cri d'épouvante : il a vu une femme sans tête faire ses ablutions dans sa propre salle de bains. Une femme vêtue d'une longue combinaison rose. Strawford-Lauton se rend dans la salle de bains : du sang coule du lavabo. Les analyses de la police de Los Angeles seront formelles : il s'agit bien de sang humain.

On évoquera la piste de promoteurs immobiliers, celle de sorciers proches de Jane Mansfield ; sans oublier le fantôme de la belle blonde qui serait revenue hanter ce palais auquel elle était si profondément attachée.



D.R.

La maison rose de Jane Mansfield.

Auprès de ma blonde

Les blondes sont devenues le fantasme collectif depuis l'épopée des Jean Harlow, Mae West et autres Marilyn. Elles sont celles que préfèrent les hommes, qui les ont découvert à la lumière de la crise de 29. C'est du reste King Kong, ce symbole de l'homme moderne refoulé, qui reste à ce jour le plus grand amateur de blondes (Fay Wray en l'occurrence) de toute l'histoire. Mais, produits artificiels, les êtres vivants qui incarnaient le vice platiné devaient le payer souvent cher. Les blondes hollywoodiennes de la grande époque oxygénée sortaient d'un même moule : Max Factor, maître maquilleur et coiffeur de la Paramount, qui inventa et fabriqua sur un mode artistique et standard la plupart des grandes stars de la première moitié du siècle. Admirateur de Westmore, le grand maître de la Max Factor, Blaise Cendrars écrivait à l'époque :

« Pas une débutante, pas une starlette n'a de chance de réussir au cinéma si Westmore ne lui fixe pas de prime abord son genre puis son style. » Westmore déclarait quant à lui : « Il n'y pas de véritable sex-appeal pour une femme sans l'édifice, sans l'artifice de la coiffure, car tous ses charmes ne seront bien équilibrés que par la ligne de ses cheveux. »

C'est ainsi que Westmore a créé Jean Harlow, grande star des années 30, née Harlean Carpenter, et produite par l'inévitable Howard Hughes. Triomphante au cinéma, (dans *Hell's Angels*, *L'Ennemi public*, *La Belle de Saïgon*, *La Malle de Singapour*), la malheureuse star le fut moins dans sa vie. Encombrée d'une mère abusive et bigote, elle se

marie trois fois et cumule deux divorces et un suicide : Paul Bern, qui la battait et qui se tua, nu devant sa glace, d'un coup de revolver dans la tête. Ayant enfin trouvé son bonheur en la personne de l'acteur William Powell, qui lui offrit une bague de vingt mille dollars qu'elle mettait sous son oreiller pour dormir, Harlow meurt emportée d'une crise d'urémie à l'âge de vingt-six ans. Sa mère dilapidera la fortune de son « bébé » chéri...

Marilyn la copie

Marilyn devait être la copie de Jean Harlow ; ainsi en avait décidé la vieille Grace qui s'occupait de l'enfant abandon-

née. Cette dernière emmenait la fillette à l'institut de beauté qui devait fabriquer l'image de l'enfant pour qu'elle correspondît au sex-symbol de l'Amérique d'alors. Eleanor Goddard disait : « Avec les produits de beauté, Grace était une sorcière. Elle adorait nous noyer sous un flot de maquillage. » Cette préparation, entreprise de si bonne heure, cette exhortation à devenir la copie d'une des plus grandes vedettes du cinéma d'alors ne pouvait que séduire l'enfant dont l'identité était déjà bien confuse, qui n'avait pas connu de vie familiale normale, et dont le but était de plaire à la pléiade de figures maternelles qui l'avaient entourée. Norma Jean Baker était faite depuis son enfance pour devenir une composition modelée, le résultat suprême d'une culture de fantasmes.



D.R.

Marilyn, la copie.

Jane Russell note plus tard que l'angoisse de Marilyn, à l'époque de *Gentlemen* préférant les blondes, venait de son désir désespéré de devenir une star. Marilyn avait conscience de n'être qu'une très jolie fille quand la célébrité l'atteignit.

Elle savait qu'il lui faudrait travailler jusqu'aux limites d'elle-même pour être à la hauteur de son destin de chanteuse, de danseuse et d'actrice.

Marilyn a donc recherché et fui à la fois le stéréotype, l'icône dans lequel elle a été enfermée. « Un sex-symbol, c'est une chose, et je déteste être une chose. On se glisse dans l'inconscient des gens. C'est formidable de faire partie de leurs fantasmes mais on veut aussi être accepté pour ce que l'on est. Tout ce que j'ai demandé de la vie, c'est d'être gentille avec les gens et de faire en sorte qu'ils soient gentils avec moi. C'est un échange équitable. »

Elle l'a payé au prix fort. Sa révolte tardive contre l'image superficielle de sex-symbol que le monde lui collait à la peau la poussait à rechercher le grand sommeil dans lequel elle finit par s'endormir pour toujours. Il y avait là comme un désir pascalien d'oublier l'être de divertissement qui avait dévoré son esprit, la Norma Jean qui de toute manière n'avait pu exister du temps de son enfance. Toujours en retard sur les tournages (retard qui pour les psychiatres exprime la peur d'être rejeté, de n'être pas à la hauteur, délaissé), elle expliquait qu'elle aussi avait passé sa vie à attendre. Elle disait encore : « Jamais personne ne m'a traité d'égal à égal. J'ai toujours eu le sentiment de n'être rien ; pour moi, la seule façon d'être quelqu'un, c'était d'être quelqu'un d'autre. C'est probablement pour cela que j'ai eu envie d'être actrice. » Son nom était Personne.

Cursum perficio

En janvier 1962, Marilyn achète une villa de style espagnol dans la banlieue de Los Angeles, à Brentwood. Par un hasard étrange, la devise latine écrite sur la porte d'entrée est *Cursum perficio*. Une phrase signifiant : J'ai achevé le parcours. Durant des siècles, cette devise fut utilisée sur les portails en Europe médiévale pour souhaiter la bienvenue aux voyageurs et aux pèlerins. Elle fut ensuite reprise par



Marilyn

des particuliers et affiché sur le pas des portes, comme le "Bienvenue" inscrit sur les paillassons. Certains ont voulu voir dans cette phrase le signe avant-coureur de la mort de Marilyn qui en 1962 allait effectivement achever son parcours de souffrances et d'honneurs navrants. L'inscription avait été gravée trente ans avant son arrivée, lorsque la petite Norma Jean Baker n'avait que six ans. Il est intéressant de noter que la chanteuse irlandaise initiée Enya a mis en musique cette formule dans une chanson (album *Watermark*). L'achat de la maison ayant été conseillé par le psychanalyste de Marilyn, Greenson, qui devait jouer un rôle si négatif dans les dernières années de l'actrice qu'on peut comprendre à quel point le destin de Marilyn était décidément écrit.

Marilyn et Swedenborg

Baudelaire voyait en Balzac, bien plus qu'un réaliste, un véritable voyant. Balzac, comme ses héritiers spirituels de la côte ouest un siècle plus tard, percevait dans l'imagination une possibilité de se détacher du réel. Il tentait d'analyser la nature même de la pensée et percer les mystères de la communication avec la mort et l'au-delà. Grand lecteur des illuministes, Balzac fut un admirateur du philosophe inconnu saint Martin et du suédois Swedenborg. Matérialiste pourtant, il cherchait par ses lectures swedenborgiennes à établir un lien entre son spiritualisme mystique et un matérialisme concevant la pensée ; un fluide magnétique comparable à de l'électricité. Balzac a dix-huit ans lorsque Mary Shelley publie son *Frankenstein* mis depuis en images par Kenneth Branagh et Coppola entre autres.

Il se trouve que Marilyn Monroe a été malgré elle projetée dans un univers similaire à la fin de sa vie. Sur les conseils de son psychanalyste Greenson, elle avait engagé une femme de 59 ans, Eunice Murray, fille de témoins de Jehovah, et qui fut élevée dans un collège swedenborgien, à Urbana dans l'Ohio. Les quarante pensionnaires de ce collège devaient s'efforcer d'imiter le grand inspirateur de la secte. Elles devaient penser constamment à Dieu, au salut,

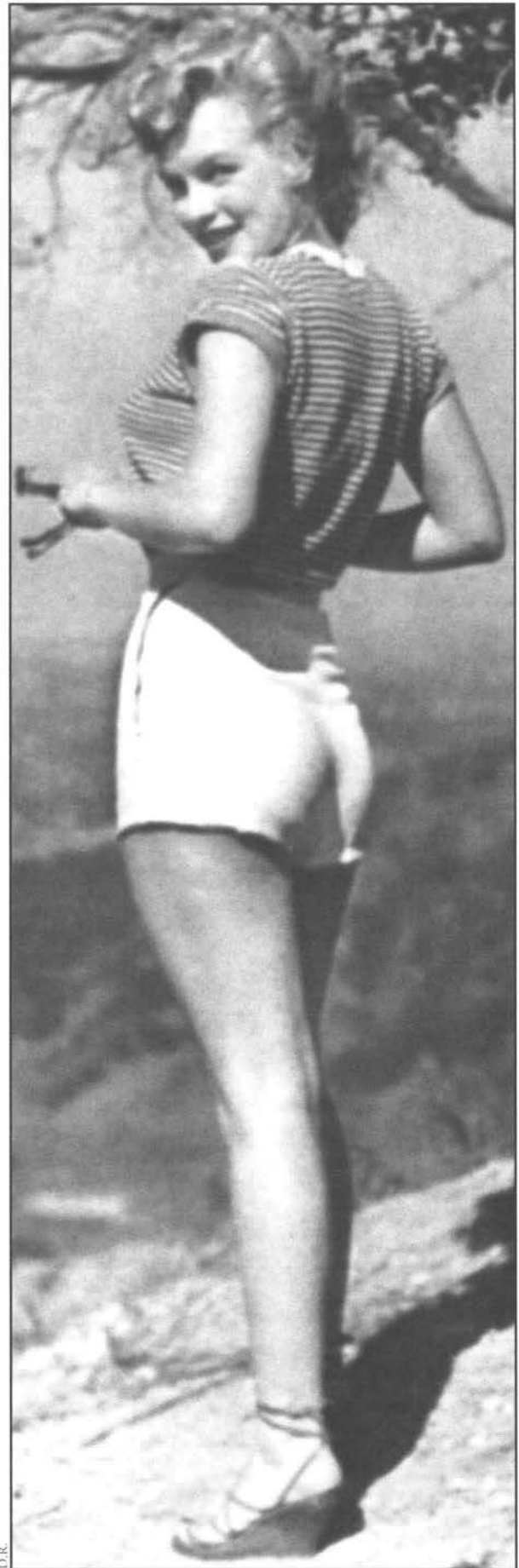
et aux maladies spirituelles de l'homme. L'idéal à atteindre était le mariage qui était censé durer pour l'éternité (comme chez les Mormons). Eunice avait été mariée à un des prêtres de la secte, qui rompit ses vœux, et devint charpentier pour s'inspirer du modèle christique. Avec Marilyn, Eunice, qualifiée par l'entourage de l'actrice comme une femme extrêmement bizarre, ne cessait de fouiner dans les affaires de l'actrice et de murmurer des formules incantatoires étranges.

Les poupées barbituriques

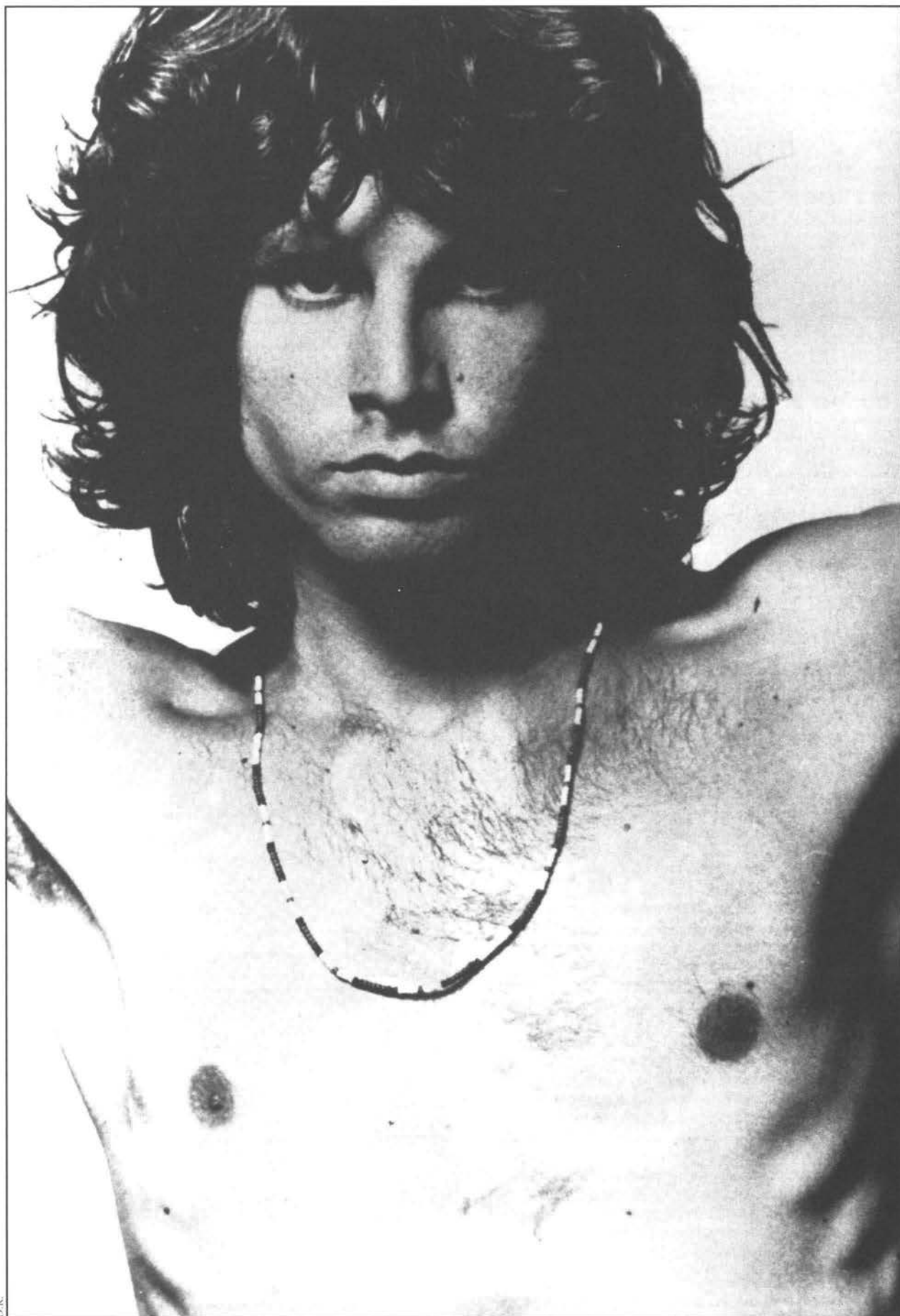
La consommation de psychotropes et de calmants est un fait marquant de notre époque. Il semble d'ailleurs que les médicaments, ces drogues légales (on peut faire le jeu de mots en anglais sur "drugs"), aient joué un rôle fondamental dans la mort de beaucoup de stars; et que les médecins aient souvent joué, sciemment ou inconsciemment, le rôle d'apprentis-sorciers et de tueurs de stars.

Elvis est mort de surmédication, et d'un mélange préjudiciable de substances pathogènes. Le rôle noir du docteur Nichopoulos qui lui prescrivait tout ce qu'il voulait ne doit pas être négligé; le King avala durant les derniers mois de sa vie 8 000 pilules diverses; des drogues légales et recommandées par le médecin. Nichopoulos lui prescrivit de l'Amytal, du Quaalude, de la Dexedrine, du Percodan, du Dilaudid à la veille de chaque tournée. Un autre docteur d'Hollywood, le chirurgien-dentiste toujours muni de sa mallette, Shapiro, était surnommé le docteur Feelgood, le docteur qui permet de bien se sentir. Lui aussi prescrivait à tours de bras, en fonction de l'intérêt et du prestige de son client. Marilyn Monroe a, selon Donald Spoto, été tuée par son médecin psychanalyste le docteur Greenson beaucoup plus que par le F.B.I., la mafia, la C.I.A. ou les frères Kennedy. Ici encore, c'est un mauvais mélange de substances qui est à l'origine de la fin de la star. Mauvais mélange que l'on retrouve à l'origine de la mort d'héroïnomanes comme Hendrix ou Keith Moon, qui mourut en absorbant des pilules anti-alcool...

Il y a au moins une différence avec la consommation de drogue; dans les deux cas il s'agit d'une aliénation. Mais dans celui des médicaments, il s'agit pour le consommateur de se sentir moins mal alors que dans celui de la drogue, il s'agit de se trouver mieux et de rechercher les états de voyance évoqués par les poètes cités plus hauts. Il y a au moins une expérimentation dans le cas de la drogue, quand dans celui de la surmédication, il ne s'agit que d'éviter les états dépressifs communs à bon nombre de nos contemporains.



"J'adore être très habillée ou complètement dénudée. Je n'aime pas la solution intermédiaire".



D.R.

Jim Morrison tel qu'il souhaitait être immortalisé.

Morrison

ou le mépris de soi-même.

La star peut se permettre de tout mépriser. Le peuple, les élites, l'Establishment ; Dieu, l'Église, la morale ; sa famille, l'humanité, le monde ; et ses fans pour finir. Passé un certain temps, la star ne peut plus supporter un succès colossal qui est lié à quelques chansonnettes, à quelques mélodies. La disproportion entre l'effort artistique et l'idolâtrie qui en résulte est trop importante. Le succès dans le cadre de la société du spectacle est par nature immérité. La star le sait. Elle s'effondre alors et rejette l'adoration de ses fans. Et puis, pourquoi des fans ? « La liberté, pourquoi faire ? » se demandait avec son cynisme de bolchevik Lénine... Les fans pourquoi faire ? Une religion, une révolution ? Pour rien faire, en fait. Un concert, puis un autre, un disque d'or puis un autre. L'ennui démobilisateur, le mal de vivre inhérents au destin de la star se rappellent vite à sa mémoire. Incapable de répondre aux aspirations brouillonnes d'une foule en délire et irresponsable, la star renonce à sa gloire inutile.

C'est Jim Morrison qui est la première grande vedette à avoir ouvertement repoussé ses adorateurs. Dès 1968, ses biographes notent que cela faisait des mois que Jim méprisait ses fans, qu'il leur crachait dessus (ou sur l'image qu'ils se faisaient de lui) et qu'il s'enivrait au point de mettre en danger ses concerts. En 1968, au début de l'été, son mépris devient évident, affiché, comme pour refuser l'approbation imbécile qu'on lui portait. C'est lors du concert de Miami que Morrison déclara ouvertement la guerre à son public et au Spectacle : « Vous êtes une bande de foutus idiots ! » Et d'embrayer : « Vous êtes tous des esclaves ! Qu'est-ce que vous allez faire ? Qu'est-ce que vous allez y faire ? Tes jours de bal sont bien finis, bébé. Voici venir la nuit. »

Le voyage au bout de la nuit allait bientôt s'achever pour James Douglas Morrison.

Dans ce contexte inquiétant, beaucoup d'observateurs ont célébré les grandes messes noires du rock, ce nouveau culte inédit qui rassemble et brasse des millions d'individus différents et soudain vociférants.

Mais l'époque moderne est d'abord l'époque des masses, issues des concentrations de population rendues possibles par l'exode rural et le développement urbain. De nombreux penseurs - de Le Bon à Moscovici en passant par Canetti - ont étudié ce

phénomène spécifique aux sociétés industrielles, et la psychologie des foules qui en a découlé. Avec l'acuité intellectuelle qui le caractérise, Jim Morrison affirmait au cours d'une de ses dernières interviews que les concerts de rock sont une forme de rassemblement humain exprimant l'angoisse de la surpopulation, comme un rassemblement d'oiseaux, d'insectes ou de lemings. Il estimait de même que l'alcool est une manière de réagir à la vie dans un environnement surpeuplé, en même temps qu'un effet de l'ennui... phrases que Baudelaire ou Poe semblent avoir inspirées.

C'est Hopper qui, dans *Ramble Fish* de Coppola, explique le malaise de son fils - joué magistralement par Mickey Rourke - par le fait que ce dernier manque d'espace vital...

Cet effet de masse est contradictoire dans son essence et explique d'ailleurs l'attitude ultérieure de Morrison avec ses fans. Il est d'une part mobilisateur : une masse est en effet susceptible de faire changer, de faire bouger les choses, pour le meilleur comme pour le pire ; mais une foule, c'est aussi un groupe anonyme d'individus qui altèrent leur volonté et leur conscience dans un environnement naturellement niveleur. Le rock a pu être une tentative révolutionnaire, il est surtout devenue une rentable industrie créant une culture jeune artificiellement conçue pour marketer un certain produit en direction d'une certaine cible. C'est cette cible qu'ont finalement choisi d'attaquer un Morrison, un John Lennon, en se retirant du monde la gloire et des paillettes anonymes.

Tenté par Céline, par Nietzsche et le « côté obscur de la force », Morrison avait déjà échangé son sang avec Patricia Kennelly lors de la cérémonie de son mariage sorcier. C'est avec une autre groupie, une belle blonde suédoise nommée Ingrid - qui évoque l'anecdote à un journaliste - qu'il allait s'adonner à une orgie de sexe, de sang et de cocaïne. Il s'introduisit chez elle en lui murmurant : « Je t'ai toujours aimée ». Était-ce une allusion à leurs incarnations précédentes ? Toujours est-il que cette phrase - et sans doute son nom - avait suffi à lui ouvrir la porte de la Belle. Après avoir absorbé force verres de champagne, les deux amants commencèrent à couper et à sniffer de la cocaïne que le chanteur avait amenée dans une boîte de film. Défoncée, Ingrid se mit à parler de son pays natal, des mystérieuses personnes qu'elle y croisait, passionnées par les runes, l'alpha-

bet magique scandinave et la magie noire. Elle informa Jim qu'elle aimait boire du sang.

« - J'oubliais ! Le marchand de sang n'est pas venu » s'écria-t-elle à une heure où par bonheur le marchand de sable était déjà passé pour d'autres.

Avec une lame de rasoir, elle commença à se couper la paume de la main à la jonction du pouce. Au bout de la cinquième fois, le sang jaillit et arrosa la chambre ; elle le recueillit dans sa coupe de champagne, geste digne d'un conte arthurien inspiré de la quête du saint Graal. Enfin, ils firent l'amour dans leur sang et en dansant, tout en consacrant une nouvelle fois cette bacchanale à Dionysos, le Dieu tutélaire de Jim, des musiciens et des orgiaques. Le matin, Jim vit du sang sur tout le lit et la phobie du sang et des objets coupants, qui s'était déclarée à l'occasion de son évanouissement lors du mariage WICCA, refit surface.

Mother I want to fuck you

Jim Morrison est entré dans la légende pour avoir prolongé sa chanson *The End* d'une manière provocante et choquante qui le fit expulser du club où jouaient les Doors.

Après avoir chanté qu'il voulait tuer son père, Morrison concluait en clamant qu'il voulait baiser sa mère. La référence n'est pas freudienne, contrairement à ce qu'on aurait pu penser. Elle est œdipienne, et c'est l'interprétation qu'en fait Nietzsche dans la *Naissance de la tragédie* qui doit ici nous ser-

vir de référence. Pour Nietzsche, en effet, le personnage d'Oedipe est profondément tragique. Oedipe est l'homme qui découvre la vérité sur l'homme lorsqu'il répond à la fameuse énigme du Sphinx (Quel est l'animal qui se déplace à quatre pattes jeune, à deux pattes ensuite, à trois sur la fin de sa vie ?) en évoquant l'homme (qui marche à quatre pattes enfant, debout sur ses deux jambes à l'âge adulte, et s'aide d'une canne à la fin de sa vie).

Oedipe célèbre l'homme face à l'ordre des Dieux ; ce faisant, explique Nietzsche, il se sépare de la nature et devient en quelque sorte un monstre - une star.

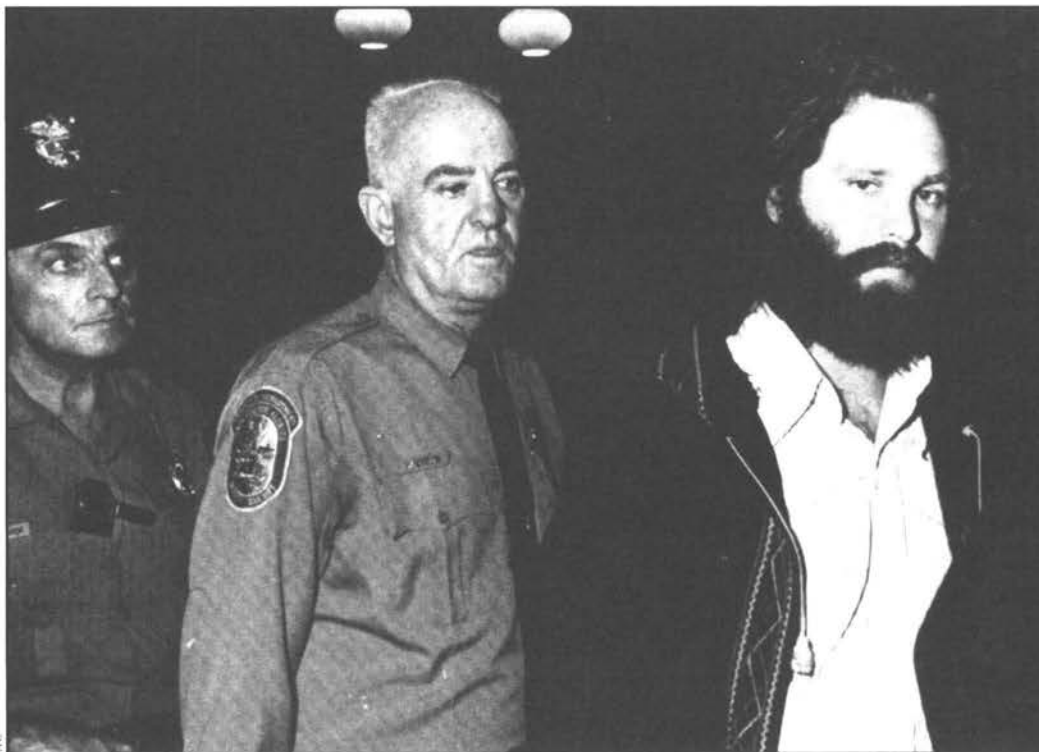
Cette monstruosité se paie et se manifeste par l'inceste : Oedipe tue son père Laïos et couche avec sa mère Jocaste.

C'est cet acte contre nature qui conditionne le génie spécifique, la vocation de voyant d'Oedipe. Car Oedipe est considéré comme un voyant par Tirésias en personne, l'aveugle devin de Thèbes.

Une anormalité qui ne pouvait que fasciner Morrison. Il fit sienne cette pensée et se l'assimile, en la célébrant dans son chant. Morrison, surnommé à l'époque *Dionysos* par Albert Goldman, ne pouvait que se reconnaître dans le personnage monstrueux (au sens étymologique de ce que l'on montre) d'Oedipe. Ce conflit entre la civilisation et la nature dépasse de très loin le simple problème de l'inconscient de James Douglas Morrison, fils d'un amiral de l'U.S. Navy et de sa bonne et douce épouse. Morrison a cessé tôt de communiquer avec ses parents, marquant la conscience de sa rupture culturelle avec la société par la rupture culturelle avec sa famille. Il fait

penser à ce champion de jeûne dépeint par Kafka, qui s'exerce à ne pas manger pour devenir un maître en son art, et qui finalement meurt, balayé par l'incompréhension de la foule et le balai des nettoyeurs.

Magicien du rock, Rimbaud prônait l'alchimie du verbe. Il y a aussi une alchimie du rock, que l'on peut surtout évoquer à propos de Jim Morrison. Pour lui, son travail, ses spectacles étaient des incitations à une perpétuelle métamorphose, à une constante transformation de soi-même. Hésitant entre bien et mal, entre yin et yang, entre le *solve* et le *coagula* des alchimistes, Morrison notait que son art était comme un rite de purification, au sens alchimique du terme. D'abord, on a une période de désastre, de chaos, le retour au désastre primordial.



Jim Morrison comparaît à Miami en Floride le 30 octobre 1970.

Pour donner au lecteur une image musicale du propos de Morrison, on pourra lui conseiller d'écouter ou de réécouter *Echoes*, le dernier morceau du légendaire album *Meddle* des Pink Floyd. Mais continuons : à partir de là, on purifie les éléments et on obtient une nouvelle semence de vie, ce qui transforme vie, matière et personnalité jusqu'à finalement, il faut l'espérer, pouvoir émerger et réconcilier tous ces contraires. Alors on ne peut plus parler de bien et de mal mais d'une pureté, d'une unité.

Sans le savoir peut-être, Jim Morrison retrouve la formule célèbre de Maître Eckhart - *Union sans confusion* - avec la divinité s'entend. Maître Eckhart, le père rhénan de la théologie négative était du reste lui aussi considéré comme un hérétique en son temps. La dimension surnaturelle du monde échappait déjà aux dirigeants de l'appareil ecclésiastique.

Cette alternance entre ordre et chaos, entre pureté et impureté, Morrison y tient fort : « Nos musiques et nos personnalités, telles qu'on les voit dans nos spectacles sont encore plongées dans le chaos, dans le désordre avec peut-être un élément de pureté naissant qui se met à venir ». Et de nous expliquer définitivement l'alchimie du rock : « Ces derniers temps, quand on est monté sur scène, cela commençait à se fondre dans un ensemble. La fusion du groupe est la condition nécessaire de son devenir. »

Morrison aurait dû devenir cinéaste. Étudiant à l'U.C.L.A., Morrison réalisa un film expérimental qui choqua profondément, suscitant une réaction des spectateurs digne de celle du studio des Ursulines, en 1930, lors de la projection de *L'Âge d'Or* de Buñuel (et au cours de laquelle le poète René Char s'affaissa, victime d'un coup de carafe réactionnaire). Morrison y évoquait ses problèmes intimes, sa relation à la masturbation, sur fond de défilés nazis et d'images incompréhensibles.

C'est en septembre 1969 que Patricia Kennelly, journaliste et critique new-yorkaise dans la revue *Jazz/pop* commence à correspondre avec Jim Morrison et à l'intéresser. Elle avait signalé principalement l'intérêt de sa poésie, ce qui avait ému Morrison fatigué de n'être reconnu par la majorité de ses fans que comme une bête de scène.

Patricia était une initiée, une sorcière pratiquante, grande prêtresse d'une loge, ce qui fascinait Jim. Elle rencontra Morrison à Philadelphie, (en grec, la ville des frères amis, créée elle aussi par des initiés), où se tenait un concert des Doors et une réunion de sorcières.

1970, nuit de la Saint-Jean. L'appartement gothique victorien de Patricia est éclairé aux chandelles. On explique aux deux amants la cérémonie de mariage. Les sorcières

ne sont pas des Satanistes, elles adorent les anciennes forces de la nature, la déesse triple, la grande Mère et son vis-à-vis mâle, le Seigneur, le Dieu Cornu. C'est une tradition religieuse antérieure au christianisme.

Le mariage WICCA, explique Patricia à Jim abasourdi, est une fusion des âmes sur le plan du karma et celui du cosmos qui influence les futures incarnations des deux époux : la mort ne les sépare jamais, et les vœux qu'ils échangent resteront à jamais sous le regard de la déesse. D'après la légende, dit-elle à Jim, Henry VIII se serait marié en suivant ce rituel. Henry VIII et ses six femmes s'apparente à bien des égards à Barbe Bleue ; il a aussi réalisé le rêve de beaucoup de monarques du



Suivant les premières expériences de Jim Morrison, Jimmy McCulloch des Wings s'est fracturé le bras dans une baignoire à Paris en raison d'une absorption massive d'héroïne. En 1979, il suivait Morrison dans la tombe.

Moyen Âge et de la Renaissance ; rompre avec l'autorité spirituelle et imposer sa conception du christianisme, guidé par le pouvoir temporel et des inspirations plus sombres (on peut citer Gilles de Rais à ce propos).

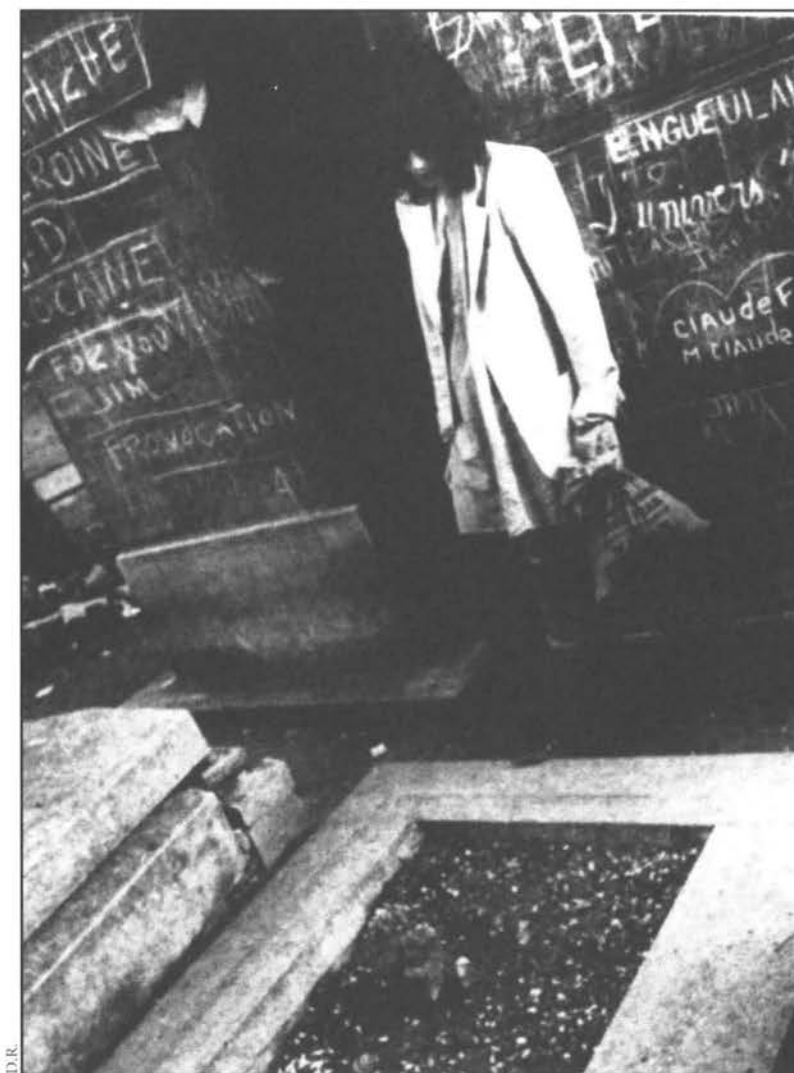
Revenons à la cérémonie : une des amies de Patricia, la grande prêtresse d'une autre loge, préside la cérémonie, assistée d'un grand prêtre. Ils guident Jim et Patricia le long d'une série de prières, d'invocations à la déesse, leur font deux petites entailles sur le poignet et l'avant-bras afin de mêler quelques gouttes de leur sang dans une coupe de vin consacré. Puis ils leur font enjamber un balai, échanger des serments, et invoquer la venue de la déesse. Morrison, enchanté par la cérémonie, fit don à Patricia d'un Claddagh, anneau de mariage irlandais. L'Officiante et Patricia, en tant que prêtresse, leur présentèrent deux manuscrits, l'un en anglais, l'autre en alphabet runique, que chacun dut signer de son sang. Morrison s'évanouit à la vue de son sang.

Animal à sang chaud, Morrison partageait la passion de Mau-

rice Ronet ou Spielberg pour les *Godzillas*, les grands reptiles. Il chante : *Je suis le roi lézard/je peux tout faire*. Le poème ne devient jamais chanson. Mais la métamorphose du chanteur des Doors en lézard ne fut pas fortuite. L'album *Waiting for the Sun*, en attendant le soleil, devait s'appeler *La célébration du lézard* à l'origine. Morrison voulait même imposer une pochette en imitation lézard.

Il expliquait ainsi sa fascination pour les reptiles : « Il ne faut pas oublier que lézard et serpent sont identifiés avec l'inconscient et avec les forces du mal. Il y a au fond de la mémoire humaine quelque chose qui réagit violemment au serpent. Je crois que le serpent incarne tout ce dont on a peur. »

Pour Jim Morrison la mise en scène du lézard était secondaire : « Ce long poème est une sorte d'invitation aux forces de la nuit. L'identification du thème de la nuit et du serpent est une donnée traditionnelle : le serpent est le gardien des trésors telluriques, il est aussi le souterrain, l'obscur. »



Patti Smith cherche l'inspiration sur la tombe de Jim Morrison à Paris.

Le destin de Sissi

Romy Schneider fut durant des années la plus grande actrice française. Mais elle fut toujours marquée par sa première grande prestation dans *Sissi*, réalisée à partir de 1957 par les frères Marischka. La douloureuse existence de l'actrice allait refléter celle de l'impératrice de l'empire austro-hongrois finissant des jours misérables sous les coups de poignard d'un anarchiste en 1898.

Romy Schneider a été toute sa vie victime de la cupidité masculine. Elle renonce à un quatrième *Sissi* pour lequel elle aurait été payée un milliard de centimes. Elle rompt avec son beau-père Blatzheim qui lui a dérobé la plupart de ses gains antérieurs. En 1964, elle rencontre Harry Meyen et l'épouse. Pour l'épouser au plus vite, Romy paie le divorce du bellâtre, ce qui lui coûte un million et demi de francs. Meyen essaie de récupérer la fortune de Romy encore aux mains de Blatzheim. Il ne reste pas grand chose à la mort de ce dernier en 1968. Meyen initie Romy Schneider à la consommation de somnifères et d'antalgiques. Elle devient également dépendante de l'alcool. Au moment du divorce, Meyen soumet l'actrice au chantage à l'enfant. Le prix de sa liberté coûtera à Romy quatre millions de francs, la moitié de sa fortune. Mais elle garde son fils. L'homme de sa vie suivant est son secrétaire, Daniel Biasini. Il exploite la situation et en 1979 l'actrice déclare : « J'ai décidé de mettre fin à l'exploitation morale et physique que Daniel me fait subir. »

Le crépuscule de l'actrice se rapproche. Elle s'isole sur les plateaux de tournage, choisit des rôles de femme anéantie qui lui évoquent sa propre vie ; elle apprend le suicide d'Harry Meyen. Il s'est pendu avec une cravate de soie blanche, au-dessus de photos éparpillées de son ancienne femme. Elle est opérée du rein, entre en convalescence au moment où son fils David s'embroche sur la grille de la propriété de Biasini. Le cimetière est investi par des photographes et des indiscrets, qui tentent de voler l'image de la douleur de la mère. Elle continue de travailler, de boire et de prendre des barbituriques. Avec Laurent Pétin, le dernier homme qui l'ait aimée, elle vit de trop rares instants de bonheur. Et elle succombe à un problème cardiaque le 28 mai 1982. Romy meurt sans un sou, le fisc étant passé par là entre-temps.

Les dernières années de Romy Schneider sont pathétiques.

Elle tiendra un journal, d'où sont extraits les phrases suivantes : « Je ne crois pas en avoir fait trop, je ne crois pas que je présume trop des gens, du public, en apparaissant si souvent sur les écrans. J'ai plutôt trop présumé de moi-même. » Victime désignée des presses allemande et française, Romy écrira : « Je suis plutôt fatiguée de devoir me défendre contre les innombrables ragots et calomnies que l'on répand quotidiennement sur moi. Les articles les plus récents, notamment, sont tous inventés. Bien sûr, je voudrais un deuxième enfant le plus rapidement possible. Je vais avoir trente-sept ans... » La hantise de l'âge, Romy tente de l'exorciser dans ces lignes : « Daniel est beau, intelligent, charmant. La différence d'âge - neuf ans - ne me dérange pas. Au contraire, je me sens à nouveau plus jeune à travers lui. » Elle ajoute sur ce problème de l'âge : « En prenant de l'âge j'ai appris à apprécier chaque jour mon bonheur, à goûter les plus beaux moments de la vie. »

Romy apprend également à lutter contre le poids : « Cette cure, lutter contre tous ces kilos, *all my really big efforts*, est très dure et assez déprimante. Pour ce qui est du poids, je n'ai pas encore obtenu le résultat escompté ! c'est exaspérant ». Tétanisée par les hordes de journalistes et de paparazzi (l'un d'entre eux se déguisera même en infirmier pour photographier le cadavre de son fils David), Romy dénonce : « sata-née presse de merde qui m'anéantit... Écrivez les choses ainsi que je le dis : je souhaite qu'en dehors du public absolument personne ne s'intéresse plus à moi. Je souhaiterais que l'on ne m'interviewe plus du tout, que l'on ne me regarde plus bouche bée et que l'on ne me photographie plus. Ma vie m'appartient ».

La petite *Sissi* ajoute : « Ma vie m'appartient. Jadis j'ai été très contente d'être la princesse. Je prends ma personne bien moins au sérieux qu'on ne pense. 1978, l'année de mes quarante ans, devra apporter quelque chose de totalement nouveau professionnellement ».

L'un des rôles les plus importants de Romy Schneider fut *La mort en direct*, tournée par Bertrand Tavernier. Elle note l'interaction entre ce film et sa vie : « Je ne peux pas entrer dans le rôle de Catherine Mortenhoe, dans *La mort en direct*, sans en être bouleversée. Vous savez à quel prix est négociée une

photo relative à ma vie privée, comme après une fausse couche. N'importe où... Je n'ai évidemment pas joué mon rôle dans *La mort en direct* sans en être bouleversée. Les trois quarts de ce personnage ne sont pas sans rapport avec moi. Il est difficile, quand on est une star, d'échapper aux importuns. Je n'aime pas le mot star, je veux seulement pouvoir bien travailler. »

Romy insiste sur ce point fondamental, qui l'a littéralement détruite à la fin de sa vie avec l'impossibilité de trouver l'âme-sœur et bien sûr la mort de son fils : « Il y a des intrusions contre lesquelles je peux à peine me protéger. Je sais que des photos relatives à David s'arrachent au prix fort. Je trouve ça de très mauvais goût. Je ne sais pas comment les autres se défendent contre tout ça. Peut-être certaines de mes collègues sont-elles plus avisées. Ou plus menteuses. Mais cette femme dans le film, qui se voit soudain jetée en pâture au public, elle est aussi sans défense. Et c'est bien sur ce point que je me retrouve dans le personnage. »

La peur d'être la proie des médias est aussi la peur d'une mère : « Je ne supporterai plus l'insolence de la presse allemande. Je répondrai à toutes les questions sur mon métier, mais seulement sur mon métier. Mon fils David sait lire et dévore tout ce qui est écrit sur moi. Pourquoi devrais-je le traumatiser ? Ce qu'il y a entre mon mari et moi ne regarde personne. Il est de mon devoir de protéger mes enfants. »

Le harcèlement médiatique est tel que Romy ne veut pas se rendre aux funérailles de sa grand-mère : « Je ne veux pas être le point de mire de ces funérailles auxquelles ma présence ferait perdre leur véritable signification. Grand-mère n'a pas vraiment mérité cela. Je viendrai quelques jours plus tard et j'irai seule sur la tombe d'Oma. »

Romy a voulu s'arracher au mirage du rôle de *Sissi*. « Je hais cette image de Sissi. Qu'ai-je donné aux hommes en dehors de Sissi ? Sissi ? Il y a longtemps que je ne suis plus Sissi. Je ne l'ai d'ailleurs jamais été. Je suis une femme de quarante-deux ans et je m'appelle Romy Schneider. »

Poussée dans ses retranchements par le féroce journal *Stern*, Romy Schneider se défend : « Je veux avoir la paix. Je hais le tapage et la publicité, tout ce show-business. Je ne suis pas leur Sissi qu'ils peuvent câliner. D'ailleurs, je voulais changer de nom, jadis à Paris en *Rosa Albach*. Mais je ne l'ai jamais osé, pour ne pas blesser ma mère. Victime de sa condition de star, Romy avoue : « ma vie s'est confondu avec le cinéma, et c'est pourquoi aujourd'hui tout va si mal. J'ai fait aussi beaucoup trop de films. Mais j'ai deux enfants que j'aime, et qui ont besoin de moi. » Ruinée par sa famille et ses époux successifs, elle déclare de même : « Je n'ai jamais su manier l'argent, je sais seulement que ce sont surtout les autres qui y ont gagné, mais l'argent est parti. Et je n'ai pas été la seule à le dépenser. » Elle espère pouvoir s'arrêter de tourner, ce

qu'elle ne peut faire, faute d'argent : « il faut que je tourne, j'ai besoin d'argent. Ensuite, je pourrai faire une pause. Il faut que je m'arrête. Il faut que je me trouve enfin moi-même. »

Après la mort de son enfant, Romy Schneider n'a pu s'arrêter de tourner : « il y a assurément des moments où l'on a envie de tirer le rideau et de n'avoir plus rien à faire avec la profession. Mais j'ai des responsabilités. Je ne suis pas seule. Il faut donc que la vie continue. Je continuerai à faire mon travail aussi bien que possible. Il faut que ça continue, on ne peut pas s'arrêter. On peut réfléchir un instant, mais ensuite il faut continuer. Il ne m'est pas possible de m'arrêter. On se révolte contre le malheur ; cette révolte durera toute la vie. Que le public fasse preuve d'une grande compassion ne diminue en rien ma douleur. »

La fragilité psychologique de la star est une fragilité psychologique féminine : « j'ai compris comme cela devait être pénible pour ces gens qui restent toujours dans l'ombre de nous donner de l'assurance et d'être exposés, ce faisant, à nos sautes d'humeur. On n'a pas le droit d'exiger des personnes qui nous sont très proches qu'elles nous aident à porter notre fardeau. J'ai conscience d'être facilement irritable, insupportable. A présent, je respecte davantage les autres. »

Les dernières phrases de Romy concernent l'âge, la peur de la vieillesse : « je n'ai pas peur de prendre de l'âge. D'ailleurs la peur de vieillir n'est pas un problème spécifiquement féminin... j'accepte des rôles de femmes plus âgées. Oui. Pour moi, ce qui compte avant tout, c'est le rôle. Même celui d'une vieille femme. » Incapable de s'arrêter de tourner, Romy Schneider, peu de temps avant d'être retrouvée morte, s'écrie : « Si c'en est fini du succès un jour, je connaîtrai une solitude incommensurable. »

A son frère Wolf Dieter, elle se confie au téléphone, juste avant de mourir : « je n'y arrive pas, je n'y arrive pas... »

Claire Vigne Editrice



JOSEPH FARNEL

MADAME VEUVE EMILIE



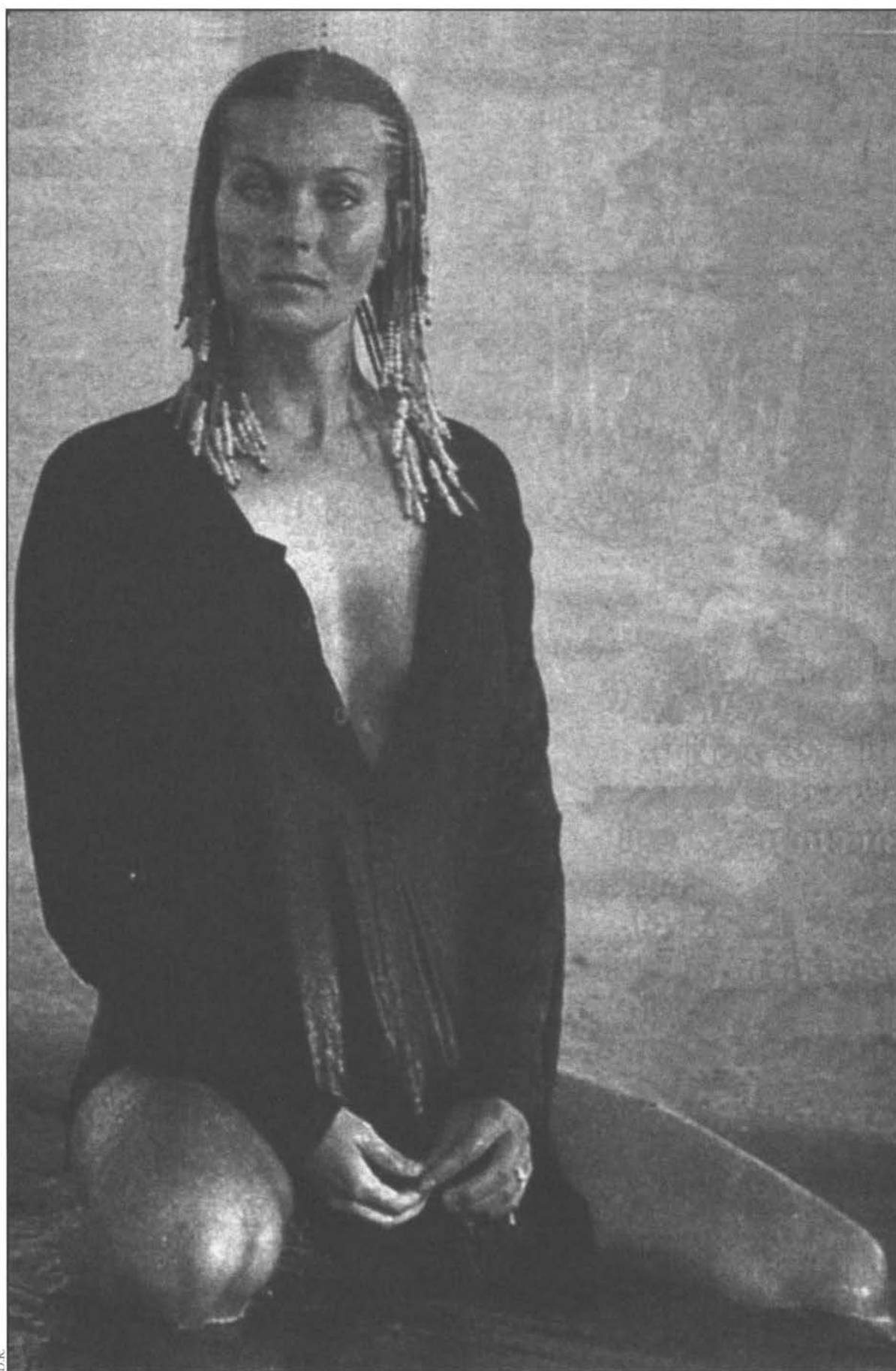
Un roman où les destins se croisent et rencontrent l'histoire : la Deuxième Guerre mondiale, la Déportation, la Résistance; la naissance d'Israël, l'Algérie... Un roman pourtant sans fioritures, dont les pôles sont Paris et l'Auvergne, et les héros des gens "ordinaires". Une œuvre originale aux allures de saga, mais une saga justes.

Joseph FARNEL est industriel et passionné de littérature. Il est l'auteur chez Albatros de deux romans à clés : *L'Homme du Mossad* et *Le pétrole du Mossad*.

187 pages.

98 F^{TT}C

en vente dans toutes les librairies



Bo Derek

La malédiction des sex-symbols

Chaque époque a ses courtisanes, ses hétaires, consacrant une image diabolique ou tentatrice de la femme. La proximité de l'image de la prostituée et de la sainte explique cette adoration de la femme putain, que l'on retrouve dans beaucoup de traditions.

Notre temps en est plus friand qu'aucun autre, puisqu'il vit d'images vite épuisées, désespérément lassantes. Le XX^{ème} siècle a un besoin continu de renouveler son stock de femmes maudites. De Joan Crawford (qui débuta dans des films érotico-sapheques) à Sharon Stone, de Jean Harlow à Jane Mansfield, de Carol Baker à Laura Antonelli, de B.B. à Sylvia Krystel, la liste est longue, voire infinie, de ces femmes qui ont payé un tribut exorbitant à la tentation et à la prostitution médiatique...

La jeune Jane Marsh qui débuta dans *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud est condamnée depuis à des rôles de prostituée virtuelle, comme dans *Color of Night*, interprété aussi par Bruce Willis. Entrée par la porte dérobée, Marsh ne pourra plus jouer d'autres rôles, à moins de montrer d'impressionnantes qualités d'actrice.

Star des années 80, Valérie Kaprisky a vu sa carrière interrompue du jour où elle n'a plus voulu laisser tomber sa petite culotte. *Breathless*, *La Femme Publique* et *L'Année des Méduses* étaient passés par là, limitant la jeune fille à des prestations déshabillées et désabusées. Pas un producteur ne prendra le risque de refaire *La Gitane* de Philippe de Broca, flop financier et esthétique.

Il y a deux types de sex-symbols : celles qui ont véhiculé des fantasmes et celles qui ont dû les assouvir (les sex-symbols de la révolution sexuelle des seven-

ties). Roman Polanski faisait remarquer qu'il n'y avait plus eu de stars du jour où on avait commencé à déshabiller les actrices. Le plus souvent, les rôles de sex-symbol devinrent uniques. Sharon Stone s'est déshabillée une fois - dans *Basic Instinct* - et ne rebondit que quatre années plus tard grâce au rôle cadeau de Scorsese dans *Casino*... Carre Otis a fait l'amour avec Mickey Rourke dans le film scandale de Salman King - scénariste de *Neuf semaines et demie* - et n'a plus eu de rôle notable depuis. Krystel et Maria Schneider sont les femmes d'un rôle unique également. Il est vraisemblable que Liz Berkley, l'actrice de *Show girls*, ou Linda Fiorentino, celle de *Jade* connaîtront le même infortuné destin. Comme le dit Raimu dans *Marius*, l'honneur, c'est comme les allumettes, ça ne sert qu'une fois.

D'autres actrices ont plongé dans les rôles déshabillés à leur crépuscule : Carol Baker ou Ursula Andress ont joué des rôles déshabillés pour des comédies italiennes stupides, à l'heure où le glas de leur carrière internationale avait sonné.

L'érotisme semble alors une malédiction double : il clôt ou il ouvre une carrière, mais il ne lui permet jamais de durer favorablement. Si scandaleuse que soit la prestation d'un jour, elle ne permet pas de s'imposer dans le mode prétendument libéré du Spectacle. Il est vrai que ce dernier, comme l'Ugolini de la légende, dévore ses propres enfants pour leur garder un père. Cas célèbre entre tous, celui d'Emmanuelle. Sylvia Krystel a juste vingt ans lorsqu'elle est choisie par le photographe de charme Just Jackin pour interpréter le personnage célèbre créé par Emmanuelle Arsan. Elle touche à peine dix-huit mille francs pour sa prestation qui va rendre heureux ses producteurs.



Sharon Stone

Aucun autre film des années 70 n'a suscité plus d'engouement qu'*Emmanuelle*. Quatre-vingt millions de personnes ont acquitté un ticket pour voir le film. A Paris, il sera projeté sur les Champs-Élysées durant 552 semaines consécutives. Il y aura officiellement 3 268 874 entrées sur Paris-Surface. Si l'on ajoute les diffusions télé et les ventes de cassettes vidéo, on atteint le chiffre exorbitant de 500 millions de spectateurs à travers le monde. Seul *James Bond* a fait mieux chez les hommes et *E.T.* chez les extra-terrestres...

Pourtant, s'il y a jamais eu un rôle maudit pour une actrice, ce fut bien celui-là. Pire encore que Thierry la Fronde pour Jean-Paul Drouot ou Elliott Ness pour Robert Stack, le rôle d'*Emmanuelle* a phagocyté la vie de Sylvia Krystel. Elle tourne une suite en Thaïlande qui va l'initier aux joies et aux savantes techniques du massage thaï; puis une troisième partie aux Seychelles, où entre deux rochers, elle apprend aux hommes ce qu'ils ont à faire. Par la suite, Krystel, qui n'est pas une actrice plus mauvaise qu'une autre, ne peut même plus aller se rhabiller. Elle est condamnée à des rôles de nus, y compris dans le film qu'elle tourne avec Claude Chabrol. Sa vie a été bouleversée tant sur le plan humain que professionnel. « J'étais devenue une déesse de l'amour, confesse-t-elle avec timidité. Aussi les hommes n'osaient-ils plus m'approcher. J'étais frustrée et hystérique. Je voyais défiler les plus beaux mâles, mais dès qu'ils me reconnaissaient, ils fuyaient ». Elle n'en est qu'au début. Survient le cortège habituel de drogues, de gigolos, de rapetous qui ruinent la pauvre actrice : l'acteur de second rang Ian Mc Shane, l'homme d'affaires

Alan Turner, cocaïnomane notoire, le photographe Philippe Blot qui achève de la ruiner totalement sur un projet de film. Écœurée par les hommes, Krystel se tourne vers une femme, une body-buldeuse américaine : « C'est quelque chose que je n'ai jamais fait avant et que je n'ai jamais refait depuis. Pourtant, j'éprouvais des sentiments très forts pour elle. Elle m'a finalement quittée pour retourner avec son petit ami. » Sylvia Krystel ruinée et brisée vend sa propriété américaine, sa maison à Ramatuelle, retourne chez sa mère à Utrecht et se consacre à l'éducation de son fils unique.

Au final, la reine de la libération sexuelle des années 70, la grande prêtresse de l'amour - qui se flatte d'avoir libéré les femmes plus encore que les hommes - avoue n'avoir connu au sens biblique du terme qu'une cinquantaine d'hommes, timidité et fidélité obligeant. La quarantaine bien tassée, elle peut se retourner sur son passé et l'assumer avec lucidité et finesse. « Tout ce qui est arrivé est de ma faute. Et je ne désespère pas d'avoir une autre chance de refaire ma vie. Cette fois-ci, je ne referai plus d'erreurs... »

Altruiste, elle a même lancé un message de solidarité à Michel Polnareff, autre star maudite des années 70... « Je sais que tu vis reclus, personne ne sait où tu es caché, au nom de notre grande amitié et de toute la chaleur que tu m'as apportée dans mes grands moments de détresse à Los Angeles, Michel, je voudrai te voir. A bon entendeur... »

Le bilan de l'existence de Maria Schneider est encore plus négatif que celui de Sylvia Krystel. *Emmanuelle* est un film érotique, un porno soft, si l'on veut être méchant. Mais *Le*

Dernier tango à Paris est beaucoup plus noir. Ce troublant chef-d'œuvre est une descente aux enfers, une psychanalyse des profondeurs. Il a atteint Maria Schneider dans sa chair et dès son plus jeune âge (dix-huit ans).

A la fin du tournage du film qui en fait une star scandaleuse et sulfureuse, la fille de Daniel Gélin multiplie les déclarations à l'emporte-pièce et les provocations : « Carlo Ponti est un gangster... je sors aussi bien avec des filles qu'avec des garçons. Ce qui fait que j'ai moins de problèmes que mon metteur en scène Bertolucci. Brando a des problèmes au lit... Il n'ose pas montrer son corps. Il a été un peu mon fiancé. Je le considè-



Maria Schneider dans "*Le dernier tango à Paris*".

re comme mon père maintenant. »

Maria se vante d'avoir eu soixante-dix amants en un an, aussi bien garçons que filles. Elle avoue pour faire encore moins coincée fumer du haschisch et de la marijuana. Mais elle ne peut plus entrer dans un lieu public sans qu'on la reconnaisse et qu'on la montre du doigt. On fait des allusions obscènes à la fameuse scène du beurre dans le film. Elle est régulièrement insultée. Et elle commence à plonger. Deux ans plus tard, elle est internée à l'hôpital psychiatrique de Rome, à sa demande, pour d'urgents besoins de santé. En 1977, elle tourne *Profession : reporter* d'Antonioni, mais prend de l'héroïne. Elle s'enfonce dans la drogue et mettra dix ans à remonter la pente. Jouant des films marginaux, pour casser cette image de sex-symbol qui lui colle à la peau. « J'ai été victime non



Sharon Stone

seulement de cette histoire, mais aussi de cette époque, explique-t-elle. J'ai cru en la drogue comme tous ceux de ma génération... J'étais peut-être trop idéaliste, trop de choses me rendaient malheureuse, je ne croyais pas à l'amour. Pendant sept ans, je suis restée dépendante de façon suicidaire. » Maria finit par s'en sortir : « Il y a douze ans que j'en suis sortie. Je suis miraculée... mais depuis on ne vient plus m'interviewer. Les gens du métier et les journalistes ont un plaisir morbide à vous voir vous détruire, ajoute-t-elle avec un sourire. Tout au long de ma descente aux enfers, on s'est nourri de mon histoire. Du jour où j'avais ressuscité, j'avais perdu tout intérêt. »

Maria Schneider s'est convertie et voue un culte à la vierge : « J'ai toujours été très croyante, et très orientée vers Elle. Je vais souvent à l'église, mais aux heures où il n'y a personne, surtout à Notre-Dame des Victoires qui n'est consacrée qu'à Elle. »

Sur son rôle infernal, qui lance sa carrière et brise son existence, elle a ces phrases définitives : « Ce rôle, je l'avais accepté parce que l'on était en plein dans les années 70. J'étais complètement hippie, je trouvais que la nudité était belle, que rien n'était sale (...). On a utilisé ma naïveté. Financièrement aussi, on m'a honteusement exploitée. Je n'ai même pas gagné d'argent avec ce film qui passe encore sur les écrans ». Le rôle de sex-symbol n'est décidément pas rentable...

La légende dit que Sharon Stone, modèle Wasp par excellence de l'Amérique profonde, est dotée d'un quotient intel-

lectuel de 154, alors que la moyenne est d'environ cent. Surdouée, l'actrice était diplômée dès l'âge de dix-neuf ans. En cela, elle était déjà proche de son personnage sulfureux et génial de *Basic instinct*, brillante psychologue et écrivain, tuant pour le plaisir de ne pas se faire prendre.

L'actrice a débuté comme mannequin, en dépit de sa taille relativement réduite, à la célèbre agence Ellen Ford. Elle a commencé par de petits rôles, notamment de télévision, et on la découvre dans un des meilleurs épisodes de *Magnum*, *Sister Sister*, tourné en 1985. Le détective doit aider une jeune héritière tourmentée par son passé et sa sœur nymphomane et demi-folle. Suivant l'usuel schéma hitchcockien, on découvre que la sœur ange et la sœur putain ne sont qu'une seule et même personne frappée de schizophrénie. Magnum tombe amoureux de la sainte mais il couche avec la mauvaise, tuée dans un accident de voiture et qui revient hanter et habiter, tel un Poltergeist, les rêves et la vie de sa sœur innocente et fratricide. Ce qui est étrange dans cet épisode, c'est qu'il annonce la carrière de Sharon : jouer la jeune B.C.B.G. ou jouer la prostituée de Babylone, choix qu'elle a finalement fait en posant pour *Playboy* et en interprétant l'un des rôles officiellement les plus osés du cinéma, dans *Basic instinct*. Le choix de carrière de Sharon Stone était inscrit dans sa carrière à ses débuts : la solitude, y compris sur le plan sentimental.

Sharon Stone explique à ce propos : « Il n'est pas plus facile de faire des rencontres depuis que j'ai du succès. C'est plus dur d'être accepté pour ce que l'on a d'humain. Il n'est pas

évident pour les autres d'exprimer leur vulnérabilité, parce qu'ils ont l'impression de devoir se surpasser ».

L'homme idéal de Sharon Stone, qui est passée d'une vedette à un technicien de plateau, en essayant les mêmes échecs : « C'est quelqu'un qui a le sens de son propre pouvoir, de son intelligence, de son humour et de son humanité... quelqu'un qui n'existe pas en somme ». Il manque à la star la possibilité de rencontrer le ou la bergère qui ignorera qu'il ou elle est une princesse ; la possibilité de vivre dans un conte de fées en somme...

La vie de Lana Turner fut quant à elle un modèle d'offenses aux bonnes mœurs. Blonde hollywoodienne, nymphomane avérée, Lana Turner eut jusqu'à trois cents amants déclarés. Parmi ces amants, le célèbre gangster italien Johnny Stompanato, que sa fille devait poignarder au cours d'une scène d'anthologie.

Lana Turner épousa en premières noces Steve Crane, surnommé Mister Gigolo en 1942. Comme le déclara alors une de ses amies, « Lana avait beaucoup d'intelligence, aucun bon sens, et un goût atroce en matière masculine. » Père de sa fille Cheryl, Crane réépousa Lana en secondes noces pour éviter le scandale d'une naissance hors mariage... Lana échangea ensuite les alliances avec un milliardaire, H.J. Opping, avec qui malheureusement elle s'ennuya très vite. Le jour de ses trente-huit ans, elle devint donc la maîtresse de Johnny Stompanato, qui eut tôt fait de la plumer et de la battre sans ménagements. C'est pour lui éviter d'être vitriolée que sa fille Cheryl Crane poignarda l'étalon italien le vendredi saint de 1958. Cheryl finit dans des hôpitaux psychiatriques. Le cinquième mari de Lana, Lex Barker, violait régulièrement la pauvre Cheryl, jusqu'à ce que sa mère décide d'en divorcer pour cause de concupiscence... Le septième mari (on en oublie au passage) de Lana fut Robert Beaton, qui avait droit à deux mille cinq cents dollars par

mois d'argent de poche. Il la trompa lorsque l'actrice était partie au Viet-nam pour remonter le moral des troupes. Lana épousa enfin un huitième et dernier Barbe-Bleue, Ronald Dante, hypnotiseur de son état. Lana s'en détournait finalement.

Déçue comme on ne peut plus l'être par les hommes, à défaut de l'avoir été par les femmes (sa fille se réconcilia finalement avec elle), Lana se tourna finalement vers Dieu, seul compagnon susceptible de ne plus tromper une femme enfin assagi et repue. Ancienne alcoolique, elle finit par succomber d'un cancer de la gorge. Dans un concert de louanges, la sex-rebelle avait libéré les femmes du vingtième siècle de l'emprise d'hommes à qui elle avait tout donné : honneur, argent, bonheur.

Last but not least, le cas de Cléopâtre. Le 6 mai 1950, elle épouse l'héritier Hilton, Nick, play-boy de vingt-trois ans, dont elle divorce sept mois plus tard. Le 21 janvier 1952, elle se marie avec Michael Wilding, acteur britannique très

populaire. Il a dix-neuf ans de plus qu'elle. Ils auront deux enfants. La carrière de Wilding périclité. Ils divorcent en novembre 1956.

Le 31 janvier 1957, elle épouse en troisièmes noces Mike Todd, producteur de cinéma, dont elle a une fille. Il meurt dans un krach inexplicable.

Son avion personnel s'appelait *Lucky Liz*, Liz la veinarde...

Le 12 mai 1959, elle épouse Eddie Fisher, chanteur de trente-et-un ans. Elle se convertit au judaïsme. Comme Marilyn, lorsqu'elle épouse Arthur Miller. Divorce en mars 1964.

Le 15 mars 1964, elle épouse Richard Burton qui lui offre un somptueux diamant, le Taj Mahal. Ils divorcent dix ans plus tard, en juin 1974.

Le 10 octobre 1975, rebote avec Burton, dont elle divorce trois mois plus tard. A la demande de l'acteur, qui aura dépensé trente mil-



Liz Taylor durant le tournage du film de "Cléopâtre" (1962).

lions de dollars en cadeaux d'amour ; et dénoncera son ventre et ses seins tombants.

Le 4 décembre 1976, elle se marie au sénateur John Warner, homme politique américain vivant en Virginie. Séparation en décembre 1981.

Le 14 février 1991, elle épouse un chauffeur routier, Larry Fortensky, rencontré aux alcooliques anonymes ; la même aventure est arrivée récemment à Anthony Hopkins, qui vient d'abandonner sa femme après vingt-cinq ans de mariage pour une ivrogne en cure de désintoxication. Divorce en cours. Certains prétendent que Michael Jackson voudrait l'épouser, d'autres qu'il voudrait qu'elle l'adopte...

Elle a été opérée une trentaine de fois : d'un risque de cécité, quand elle avait vingt et un ans, d'un kyste à l'œil droit, de l'oreille aussi ; elle a une crise cardiaque à vingt-sept ans, s'est brisé deux vertèbres à douze ans, a subi une césarienne à vingt et un ans, s'est brisé le coccyx à vingt-quatre, à été paralysée d'une sciatique à quarante-quatre, s'est fracturé deux fois les jambes, a subi une biopsie des poumons, s'est fait opérer de la hanche l'an dernier.

En cinq ans, ses médecins, aussi prodiges que ceux d'Elvis ou de Marilyn, lui ont prescrit sept mille quatre cent soixante et une pilules euphorisantes, onze mille cent huit comprimés calmants, quatre cent quatre vingt douze piqûres de somnifères et de morphine. Elle a ingurgité deux mille cinq cents pilules en un trimestre, en 1993.

Ce chef d'œuvre en péril n'est pas une femme ; c'est Liz Taylor.

L'immortelle.



L'immortelle Liz Taylor.



L'une des cover-girls les plus payées au monde, Jerry Hall, nue, montre son amour pour Mick Jagger.

Les magies des Rolling Stones

Un grand groupe de rock, une équipe de cinéma repose sur une bonne entente, une synergie spécifique, une osmose remarquable. Le tout doit y être supérieur à la somme de ses parties.

La réussite du film *Le Cercle des poètes disparus* tient à cela : outre l'éloge libertaire, il y a cette volonté de créer un groupe d'initiés, d'hommes remarquables que l'art sépare du restant de l'humanité. Avec les risques de dérives que cela entraîne.

Le chanteur Bono des U2 en parle avec vivacité : « Quand on était gamins, on s'était inventé tous ces pseudonymes étranges pour canaliser notre créativité et aussi parce que, avec le frère de The Edge (Nick Evans) et Guggs qui sont aujourd'hui membres des Virgin Prunes, nous faisions partie d'une espèce de société secrète que nous avions créée de toutes pièces, et qui se consacrait à l'exploration systématique de l'étrange et de l'occulte. » La tentation de

la société secrète débouche rapidement sur une vision plus vicieuse qui n'est pas sans rappeler les jeunesse provocantes des groupes des Sixties : « On se foutait de la gueule de tout le monde et on faisait les quatre cents coups, par pure nervosité et désir de combler le vide béant de nos vies et de nos âmes » ajoute Bono. Pour faire bonne mesure, il conclut avec le recul du temps et de la maturité : « Depuis, j'ai compris que toutes ces associations où l'on se croit plus malins, meilleurs que les autres, supérieurs, reproduisent les schémas du nazisme. »

La violence des rockstars est une des données de leur caractère. Elles peuvent se permettre plus de brutalité que les foules en délire qui les acclament, leur mégalothymie est moins sous contrôle que celle des populations modernes. Certaines jet-



Un présent de Noël et de Hanukkah des Rolling Stones, le festival de Altamont marque une rupture pour la "Love Génération". avec 4 morts, 3 naissances et de multiples accidents, le concert tourne au tragique.

tent des quartiers de viande à leurs fans, d'autres en assomment. Mais pour des ultra-violents comme Pete Townshend, Lennon, Keith Moon ou Jimmy Bonham, il y a aussi les Paul mac Cartney plus sereins et de respectables Léonard Cohen. Mais la virulence est étroitement liée à la mission, au métier de star. Un soir de concert à Rome, Mick Jagger rentre dans sa suite. C'était l'époque où les filles arrachaient leur culotte pour les jeter sur scène ou s'allongeaient à moitié nues sur le capot des limousines qui menaient le groupe sur le lieu du concert. Jagger entre donc, sans parler à Marianne Faithfull, se dirige vers elle et se met à la gifler, puis à la battre, la poursuivant jusque dans la salle de bains.

Comme le note justement Faithfull dans son autobiographie : « Il était comme s'il avait rapporté l'énergie destructrice qui se déchaînait pendant son spectacle. Elle

allait dans les deux sens : de l'artiste au public puis du public à l'artiste, amplifiée. »

Cette crise sans raison, démoniaque et dionysiaque doit arriver fréquemment aux rockstars lorsque chargées par leur public, elles ont besoin de se défouler, par la violence, le sexe ou quelques excès. Le secret de Jagger est d'avoir su canaliser, à l'anglaise, son énergie. N'a-t-il pas été quelque temps moniteur d'éducation physique avant de devenir rock star ? En créant le *Midnight Rambler*, *Lucifer*, *Jumpin' Jack Flash*, il a terrassé ses mauvaises lunes au lieu d'y céder.

La régression collective des fans est bien cernée par Marianne : « Le public des Stones se situait à un autre niveau, plus sombre, plus fanatique. Et vaguement inquiétant. On aurait dit qu'une drogue étrange leur donnait la mesure... on obser-

vait des actes d'hystérie collective dionysiaque. Mick savait exactement localiser le côté africain dans les crânes d'adolescents. J'étais au village des damnés, entourée de gamins cannibales. »

Ces remarques donnent du grain à moudre à ceux qui voient dans le rock une grande manifestation satanique. Mais on pourrait évoquer à ce propos l'apparition en 1990 du pape aux carmélites. Des milliers de bonnes sœurs rassemblées, à leur tour hystériques, agitaient des mouchoirs, hurlaient, pleuraient, s'évanouissaient. La psychologie des foules...

Jagger est devenu un personnage incontournable de la Jet Set et des grands de ce monde. Où en sommes-nous de la révolte qui promettait tant au cours des *roaring sixties*?

Le chanteur des Stones reste pourtant conscient de la situation; il rappelle que pour Picasso les artistes devraient être des hommes politiques et réciproquement. Picasso reprenait là une citation d'André Breton, le leader des surréalistes qui rêvait d'un gouvernement d'artistes.

La dimension de révolte véhiculée par les Stones n'échappe pas à Mick. Les Rolling Stones se rebellaient contre l'ennui et le conformisme mortels de l'Angleterre de l'après-guerre. Et il est conscient, comme nous l'avons montré, que l'insoumission des stars a plus fait que quiconque pour la destruction de l'ancien modèle social. Les Stones ont beaucoup plus contribué à l'évolution des mœurs et des mentalités que la majorité des marxistes et des leaders politiques. Cette remarque a été confirmée par les études du sociologue et philosophe Gilles Lipovetsky.

Après l'arrestation scandale de Redlands, Jagger avait déclara-

ré : « Les adolescents du monde entier sont menés par le bout du nez par des abrutis de politiciens qui tentent de contrôler leur mode de pensée et de leur imposer un code d'expression. » C'était l'époque de *Street Fighting Man*, lorsque Jagger avait largué tous les préjugés bourgeois et que Marianne Faithfull l'imaginait en grand prêtre du parti travailliste anglais.

A l'époque, *Street Fighting Man* fut interdit dans plusieurs villes américaines. Les émeutes de Watts et de Chicago avaient découragé les administrations locales américaines; il est vrai que les paroles suivantes n'engageaient guère aux marches pacifiques type Luther King :

*De tous les côtés j'entends le son de
Pieds qui marchent et qui chargent
C'est que voici l'été
Et c'est le bon moment
Pour combattre dans la rue.*

Sympathy for the devil est l'une des chansons les plus célèbres du monde, et à juste titre. Pourquoi les Stones et avec eux les stars éprouvent une telle sympathie pour le diable?

Parce qu'il est, si l'on reprend les paroles de la chanson, *A man of weath and taste*, un homme de biens et de goût. Le diable est naturellement un partisan du changement :

« J'errais dans Saint Petersburg/lorsque je pensais/que le moment était venu d'un changement. »

Le diable, notons-le, est pour les Stones l'assassin du tzar et de sa famille, créateur du bolchévisme qui allait tuer cin-

quante millions de personnes pour finir pas dans un boum, dans un murmure, sous Gorbatchev.

La chanson avait été inspirée à Jagger par le livre de l'écrivain russe Mikhail Boulgakov, *Le maître et la marguerite*. Jagger aurait lu ce livre en une nuit. Il raconte, outre l'itinéraire de saint Matthieu sur le chemin du calvaire avec le Christ, la préparation d'un bal organisé par Satan à Moscou. Jagger fut fasciné par le personnage du diable, inoubliable de drôlerie et de brio.

Jagger, et surtout Keith Richards, furent régulièrement accusés d'être des mages noirs. On les accusa même d'avoir jeté un sort contre le pauvre Brian Jones.



Mike Jagger et Keith Richard après leur arrestation en 1967 pour trafic de drogue à Redlands.

Richards, plus serein avec l'âge, a déclaré qu'avec le temps, on se lasse de tout, même du diable. Ce véritable mot d'auteur montre que même l'excès de débauche ou de magie finit par lasser. Et si tout n'était qu'illusion, diable compris ? Après tout, son nom (*diabolè*) signifie en grec calomnie. Et on ne peut calomnier ce qui n'existe pas...

On a souvent dénoncé le Satanisme des groupes de hard-rock. Leurs références sont en tout cas bien claires : les initiales du groupe KISS (dont les deux S étaient tracés comme les runes des SS) voulaient dire : *Kids In Satan Service*, les gosses au service de Satan. D'autres noms de groupes de Hard-rock évoquent les légions de l'enfer, comme si des influences de sectes avaient prévalu à leur formation : Satan Joker, Sepultura, Sortilege, Judas Priest, Black sabbath, Vulcain, Baron Rouge, Motorhead, Iron Maiden, Violent women, Vengeance, Blue Oyster cult, Lilith Lucifer... L'énumération serait fastidieuse. Beaucoup de fans de ces groupes se regroupent aux États-Unis dans des sociétés secrètes et se baptisent milice du métal, armée des immortels, légion du venin ou gardiens de la flamme qui se coiffent d'un casque à tête de mort, un badge d'Iron Maiden au col, un bouc aux yeux rouges cousu dans le dos du blouson. Les paroles de certains de ces groupes ne sont pas non plus innocentes, sans que l'on sache précisément qui les a dictées. Les textes des groupes de Hard évoquent comme Iron le rôle du démon, l'importance des Tarots, des runes, du diable, de tout le bric-à-brac des voyants et des spiritualités parallèles contemporaines.

Anita Pallenberg est une belle blonde allemande. Elle est la femme de Keith Richards. Elle aussi s'adonne à la sorcellerie. Un soir de drogue, à Cinecittà, elle déclare être persuadée d'être la reine noire. Plusieurs heures plus tard, encore plus droguée, elle insiste : « Je suis vraiment la reine noire ! Je suis la reine de tous ceux que je vois ! Comme Lilith... » « On se comportait comme toutes les filles. On s'embrassait, on prenait des bains ensemble. »

En lisant *La Déesse blanche* avec Pallenberg, Marianne aborde des sujets comme les phases de la lune, le langage des dolmens, les poèmes ésotériques de John Donne...

Mais Anita Pallenberg ira plus loin encore : elle pousse le goût de l'occulte jusqu'à la sorcellerie, surtout après la mort de Brian Jones qui la déséquilibra autant que Faithfull. Elle subit alors l'influence de Kenneth Anger, venu de la Côte Ouest traîner à Londres pour faire partager ses convictions ambiguës à la petite équipe de rockstars. On retrouvera un ami de Keith Richards mort dans son lit à New York ; le jeune homme s'est suicidé d'une balle de .38 en pleine tête, éclaboussant de sang le lit de la sorcière... Mick Jagger dans



Sis Vicious des Sex Pistols se piquait tellement que les veines de ses bras ne pouvaient plus supporter l'aiguille. Il se l'enfonçait alors ailleurs sur le corps.

un moment de colère finira par jeter dans la cheminée tous les livres de magie de la fine équipe. La *sympathy for the devil* avait finalement elle aussi des limites...

L'attrance des Stones pour le Mal et le diable n'est pas une légende. C'est en compagnie de Mick Jagger et d'Allen Ginsberg que Marianne Faithfull évoque le grand maître : « Nous avons discuté musique, marquis de Sade, *La Philosophie dans le boudoir*, William Blake, Dante, drogue, Vietnam, convergences mystiques, magie et politique. Les sujets de conversation de l'époque. Il fut même question un moment que les Rolling Stones mettent en musique *Le moine gris* de Blake. »

Mais Marianne va encore plus loin dans ses confessions sombres : « Mon amie Andee est encore plongée dans toutes ces bizarreries qui nous envoûtaient en ce temps-là : le Zohar, Castaneda, Madame Blavatsky, Aleister Crowley, Charles Fort, Escher, les druides, les OVNI, le Tantra. Tout le canon hippie. »

Elle nous apprend aussi que Mick Jagger, magick Mick,



D.R.

Brian Jones, visiblement émue, accepte un baiser de Suki Potier, et le support des Rolling Stones, Keith Richard et Mik Jagger. Brian vient juste d'être pris en flagrant délit de possession de 144 grammes de cannabis. Un an après, il était mort.

était un grand lecteur d'Eliphas Lévi, hermétiste français du XIX^{ème} siècle qui inspira beaucoup de poètes dont Arthur Rimbaud. Brian Jones fut également attiré par la magie et les monuments druidiques. On conçoit que les influences hermétistes pouvaient, par le biais de musiques écoutées par des milliards d'adolescents dans le monde, exercer ainsi une influence subtile et essentielle pour comprendre le comportement des jeunes en cette deuxième partie de vingtième siècle.

Kenneth Anger est un moment proche des Rolling Stones et approche Marianne Faithfull à qui il demande de jouer le rôle de Lilith. Pour Faithfull, Lilith est un de grands archétypes féminins, une autre incarnation de la déesse mère comme Ishtar, Astarté, Diane, Aphrodite et Déméter. Du point de vue du patriarcat, évidemment, elle symbolise le mal. Lilith n'ayant jamais goûté le fruit de l'arbre de la connaissance, elle n'a jamais pu faire la distinction entre le

bien et le mal...

Dans la tradition kabbalistique, Lilith est le nom de la femme créée avant Eve, en même temps qu'Adam, mais pas de sa côte. Nous sommes tous les deux égaux, disait-elle à Adam, puisque nous venons de la terre. Là-dessus, ils se disputèrent et Lilith, qui était en colère, prononça le nom de Dieu et s'enfuit pour commencer une carrière démoniaque. Lilith deviendra l'ennemie d'Eve, instigatrice des amours illégitimes, perturbatrice du lit conjugal. Elle a pu s'intégrer dans les cadres de l'existence humaine, des relations interpersonnelles ; aussi est-elle rejetée dans l'abîme, au fond de l'océan où elle ne cesse d'être perturbée par une perversion du désir. Elle est la faunesse nocturne qui tentera de séduire Adam et engendrera des créatures fantomatiques du désert, la nymphe vampirique de la curiosité, qui à volonté met ou ôte ses yeux, et qui donne aux hommes le lait vénéneux des songes. Elle est comparée à la lune noire, à l'ombre de l'inconscient. Elle dévore les nouveau-nés, dévorée elle-même de jalousie. Lilith est la femme luciférienne, la femme sombre. Elle annonce les reines noires du cinéma et du rock n'roll.

L'équipe part en Égypte et on commence à tourner près du Sphinx de Gizeh. Faithfull sent le danger : « Je savais que même si Kenneth était un incapable, il était dangereux. Je me rendais compte qu'en participant au film, je m'impliquais dans une magie bien plus puissante que son Satanisme de pacotille. »

Marianne se barbouille de sang, rampe dans un cimetière arabe à cinq heures du matin au moment où le soleil se lève derrière les pyramides. Elle accepte d'accomplir les rituels macabres. La presse en fit ses choux

gras : « tout contribua à donner de moi une terrible image d'adoratrice du diable. »

Marianne Faithfull, jamais à court d'idées, s'est intéressée à un mystérieux club infernal, le Hellfire Club. Elle écrit : « Dans mon rôle de créature mystique, j'ai grossi l'affaire, lui ai donné des résonances Sataniques, comme si on appartenait au Hellfire club. Et allons-y ! Sorcellerie ! Magie noire ! Mais ce n'était que le bric-à-brac hippie, décidément inépuisable et, comme les allumettes du feu de l'enfer, à ne pas laisser entre toutes les mains ». Dans sa version moderne, le Hellfire club peut être identifié à l'univers contestataire et subversif des rockstars.

La divination devait aussi jouer un rôle dans la saga maudite des Stones. Le *Yi-King* ou *Livre des mutations* est un des plus anciens ouvrages de l'humanité. Basé sur huit trigrammes fondamentaux, qui donnent soixante-quatre hexagrammes par combinaison, c'est un livre de physique et de

mystère, censé ouvrir les portes de la connaissance à des initiés. Il est également utilisé pour pratiquer la voyance, pratiquée à l'aide de baguettes d'achillée ou de pièces creusées en leur centre. Le philosophe et mathématicien Leibnitz aurait, dit-on, découvert les principes du calcul infinitésimal grâce au Yi-King, rapporté de Chine par des missionnaires jésuites. C'est un missionnaire, Richard Wilhelm qui le traduisit en allemand au début du siècle; Wilhelm était un ami du psychanalyste Carl-Gustav Jung qui s'intéressa beaucoup plus que Freud à l'alchimie, au symbolisme et aux rites initiatiques. Selon les spécialistes, la meilleure traduction qui en a été faite est celle d'un Français hélas méconnu, Philastre, haut fonctionnaire installé en Indochine et devenu féru de sinologie.

Le *Yi-King* a été l'une des bibles des hippies. L'écrivain marginal et psychédélique de science-fiction Philip K. Dick a basé sur cet art divinatoire l'un de ses livres les plus célèbres, *Le maître du haut château*. Léonard Cohen dans son livre *The energy of slaves* écrit un chapitre intitulé *How we used to approach the book of changes* (Comment nous utilisons le livre des mutations); il y invoque d'une manière taoïste *The One who does not manifest himself*, l'Un qui ne se manifeste pas lui-même.

Marianne Faithfull pratiquait aussi beaucoup le Yi-King en compagnie de la reine noire Anita Pallenberg. « Je lançais souvent les bâtonnets du Yi-King ». De manière moins anodine, elle décide avec Mick Jagger de consulter le Yi-King à propos de Brian Jones. Elle trouve comme résultat la mort par l'eau. Laissons la conclure : « Deux semaines plus tard, j'ai reçu un coup de téléphone de Tom Keylock. Brian s'était noyé dans sa piscine à Cotchford ». Pour les spécialistes, il s'agit vraisemblablement de l'hexagramme quarante-sept, l'épuisement en français. Lors de la mort de Brian Jones, Mick Jagger récita deux couplets du poème de l'auteur romantique anglais Percy Bysshe Shelley (mort à trente ans), *Adonais*. Brian Jones entra dans la mythologie pop, devenant une de ces divinités maudites et adorées, êtres elfiques trop fragiles et supérieurs pour se contenter longtemps d'une simple enveloppe charnelle. Les funérailles de Brian Jones se déroulèrent à l'église où il avait été enfant de chœur le dix juillet 1969. Brian avait choisi comme épitaphe une modeste « Ne me jugez pas trop durement ».

Brian avait été hospitalisé. Comme le Pendu des Tarots, il partageait ses dernières années entre l'hôpital et les cours de justice pour usage de drogue.

Grand lecteur de Curzio Malaparte, l'auteur de *Kaputt*

et de *La peau*, Brian Jones confiait un jour à Jagger : Malaparte affirme que les hommes deviendront de plus en plus malfaisants, plus lâches au fur et à mesure qu'ils s'affirmeront, perfectionneront la société humaine, qu'ils s'éloigneront de l'immense monde magique.. Ce discours est digne de Mircea Eliade et des penseurs dans le vent des années 60 critiquant la société de consommation et la technique comme vision aliénante de l'homme.

A la veille de sa mort, Jones constate qu'aucune société ne recrache le poison de la logique; personne ne conteste l'horizon démesuré de l'industrialisation. L'Occident aux dents pourries sert de modèle... Ce type de discours pouvait séduire des groupies férues de celtitudes et de sorcellerie, moins un groupe en vogue et décidé à exploiter son succès planétaire. Brian fut maudit. Brian fut exclu et il mourut noyé



D.R.

Pour marquer la sortie de leur album, "Beggars Banquet", les Rolling Stones organisèrent une «launchparty» avec tartes volantes le 6 décembre 1968.

dans sa piscine, comme le *Yi-King* l'avait dit à Marianne. Il y a du reste une damnation des fondateurs de groupes : que l'on pense à Syd Barrett, créateur des Pink Floyd, à Brian Wilson des Beach Boys...

Les Rolling Stones ont incarné la révolte des jeunes dans les démocraties occidentales. Les classes dites moyennes, dont ils étaient issus, sont pourtant étrangères, à l'origine, au mouvement de contestation venu du rock n'roll. Les historiens ont souvent insisté sur le fait que cette classe sociale avait été le soutien des mouvements réactionnaires et fascistes issus de la première guerre mondiale et de son cortège de déséquilibres et d'instabilité sociale. Mais cela ne signifie pas que la classe moyenne soit demeurée étrangère au radicalisme des sixties. Les critiques montrent que c'est en 1963 qu'elles se font représenter dans le rock avec notamment des groupes comme les Who et les Rolling Stones. Le rock dépassait alors le stade de la simple contestation sociale pour devenir la cristallisation de la contestation culturelle de l'Establishment et du modèle de démocratie autoritaire évoquée par Gilles Lipovetsky dans *L'Ere du vide*.

Mick Jagger qui a décidément oublié d'être sot déclare dans une interview : « Il est à mon avis plus naturel d'être hostile à l'Establishment quand on vient de la classe moyenne que lorsqu'on est issu de la classe laborieuse. Dans celle-ci, il existe une sorte d'intégrité familiale, et la vie est plus rude ; on y dépense plus complètement son énergie. Les gens de la classe moyenne tendent davantage à faire lire et étudier leurs enfants, d'où une insatisfaction grandissante à mesure que les horizons s'élargissent. »

C'est ce gap, ce fossé entre les aspirations culturelles qui élèvent les enfants des classes moyennes au niveau des élites, et leur fortune matérielle, leur place dans la société qui génère ce malaise et confère aux classes moyennes ce potentiel révolutionnaire. Alors que les ouvriers se contentent, en cette fin de siècle de la télévision, du SMIC horaire et du bistrot, les classes moyennes sont celles qui sont susceptibles de contester l'ordre social. Un peu comme ces romantiques d'origine bourgeoise qui ne supportaient pas le décalage entre leurs aspirations royales et l'ennui généré par la société moderne.

Les Stones ont été aussi des promoteurs du retour des cultes païens et celtisants. Le problème celte est spécifiquement un problème anglo-saxon ; entendons qu'il préoccupe surtout les pays anglo-saxons et leurs élites musicales et intellectuelles, s'il est réservé en France à une galerie d'ivrognes et de marginaux de tout poil. Les Celtes sont d'abord les grands ancêtres des habitants des régions pauvres des îles britanniques, qui ont fourni le plus gros des contingents de rockstars ; les Gallois, les Écossais et bien sûr les Irlandais se plongent avec délices dans leur langues et cultures ancestrales. Ils revendiquent

leur différence politique d'avec les Anglo-saxons proprement dits, en votant travailliste, jouant sous leur drapeau au football ou au rugby, ruminant des haines inextinguibles et parfois violentes.

Mais le rêve celtique, qui fait de cette race un mystère en soi, liée pour certains aux civilisations antédiluviennes de l'Atlantide ou de l'Hyperborée est commun aux peuples anglophones. Boadicee par exemple qui prit la tête de la résistance des insulaires britanniques contre les Romains à l'époque de la conquête de la Grande-Bretagne inspire la musique de l'étonnante Enya (dans son album *The Celts*) ou Boy George pour un de ses accoutrements dont il a le secret. Il note dans ses Mémoires : « J'arborais le costume de Boadicee au Blitz avec son casque lamé argent et plumet blanc ». Marianne Faithfull évoque de même la reine celte le jour de son premier souvenir : « mon premier souvenir est un rêve où ma mère m'apparaissait revêtue d'une armure, une couronne de serpents enroulés autour de la tête... ma mère en déesse, comme jadis la reine Boadicee qui lutta contre les Romains. »

« Les religions patriarcales ne sont pas mon truc. Il a fallu que je me trouve un vrai dieu ou une vraie déesse, une dignité à laquelle je puisse croire. Mon propre panthéon : La Grande Déesse et le Grand Dieu Pan. J'implore sa protection » écrit Marianne Faithfull.

Pan est le joueur de la flûte, suprême musicien. Noceur invétéré, il court dans les bois à la recherche d'aventures avec les nymphes. Il est représenté barbu avec des cornes, les pieds fourchus, entité Satanique avant la lettre. Un des grands écrivains occultistes de ce siècle, Arthur Machen, membre de la Golden Dawn, a consacré un livre au Grand Dieu Pan. Invocation aux forces païennes sur fond de christianisme moribond. Comme Yeats et Stoker, Machen invoque les forces obscures, les forces telluriques. Le retour des grands anciens dont parle Lovecraft, le retour de ces Dieux que tu chéris toujours, invoqués par Gérard de Nerval, autre auteur païen et initié.

Il y a un mystère de Pan : musicien, fêtard et sombre, il annonce bien des artistes musiciens de notre époque. C'est Brian Jones qui prend la forme de Pan aux yeux de Faithfull à l'issue d'un trip violent au L.S.D.

Brian apparaissait sous les traits de Pan, un satyre plein d'urbanité, vêtu de velours. Avec des cornes et des pattes de bouc... Mais Pan est essoufflé et cherche son inhalateur.

La dimension panique du rock, ses idoles, sa musique de tous les diables, les nymphettes réincarnées en groupies, les mystères des stars confèrent à l'histoire des rockstars une dimension définitivement païenne. Loin d'être une religion pour homme des bois, le paganisme était une religion du mystère et de l'initiation ; tout comme le christianisme pri-

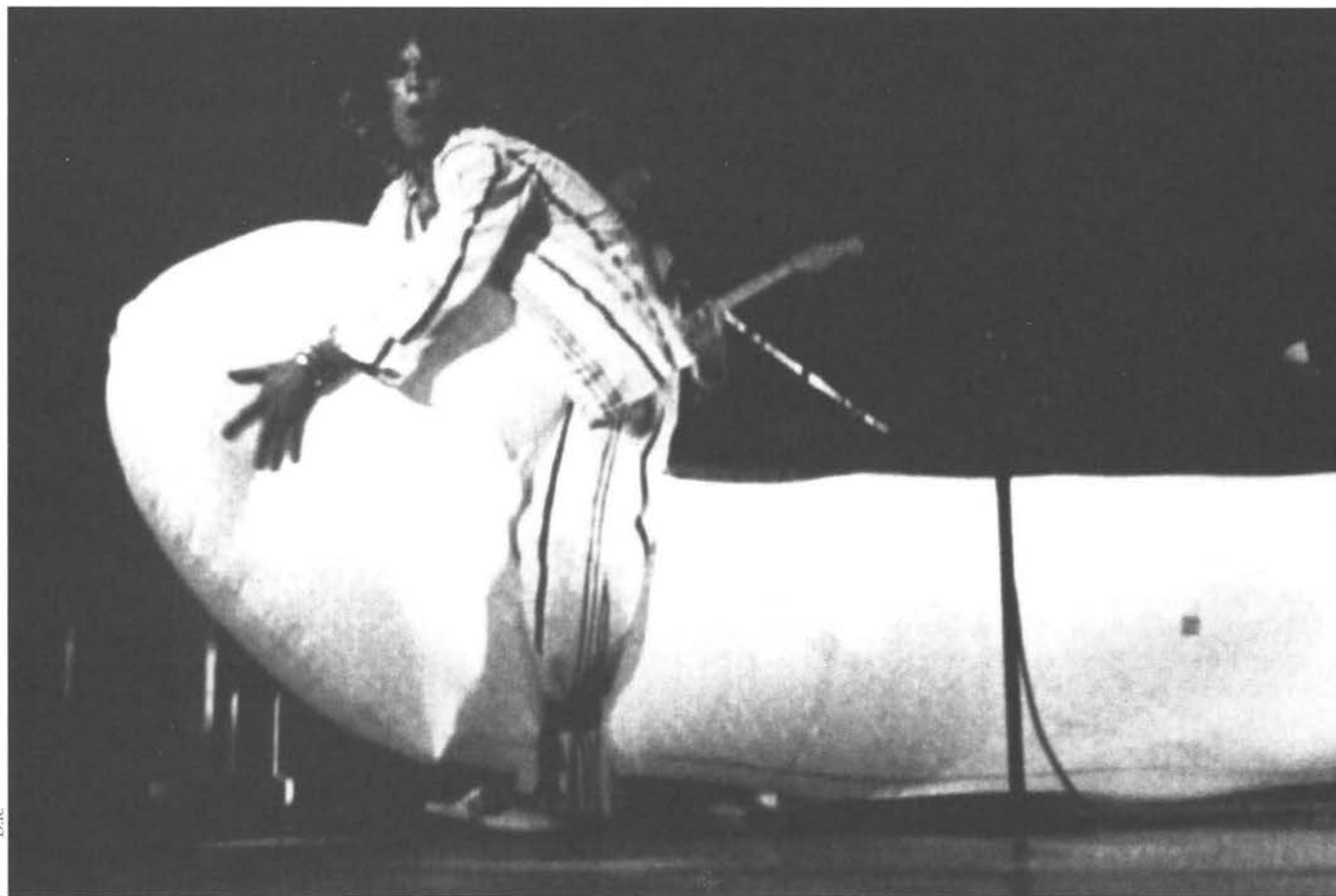
mitif ou templier.

Les déviances des Stones allaient aussi se marquer dans le domaine sexuel. L'imagination sexuelle des stars est sans limites, tout comme celle de leurs groupies. Ainsi, de retour d'une tournée américaine, Mick Jagger suggère à sa girlfriend Marianne Faithfull d'utiliser des canules vaginales au parfum de crème glacée. Consciente que ces pratiques étaient d'importation américaine, via les groupies locales que Jagger avait sautées, Faithfull refuse dans un premier temps avant de se renseigner sur ces produits exotiques aux sorbets. Mais elle va s'illustrer autrement au cours d'une soirée scandale qui conduisit d'ailleurs les Stones en prison (mais pour drogue, pas pour sexe). C'est à Redlands que l'affaire allait éclater : Jagger déclarera au moment du procès « que les flics m'ont surpris en train de lécher une barre de chocolat que tu t'étais enfoncée dans la chatte »... Faithfull s'élève contre cette idée de vieux pervers qui a permis aux policiers de diaboliser un peu plus les Stones à l'époque. Mais elle ajoute dans ses fabuleuses mémoires que beaucoup de rockstars aiment s'adonner à des pratiques sexuelles diverses, notamment avec des barres de chocolat glacé. Quand on aime, on ne compte pas... Le magnétisme sexuel de Jagger allait se manifester dans la danse, art sexuel entre tous. La danse de

Shiva figure la destruction des apparences. Shiva piétine un nain dans un cercle de flammes. La danse indienne est toute de symboles et de signes, chaque geste de la main - Hasta - représentant une lettre et chaque mouvement comptant une phrase puis une histoire entière. A l'époque de la mode indienne dans les années soixante, voici comment Marianne Faithfull, alors amoureuse de Mick Jagger, décrit l'étonnante danse du chanteur des Rolling Stones : « Quand la flûte a commencé son trémolo, Mick s'est levé, encore lové en boule comme un cobra qui sort de son panier. Et il s'est mis à danser... de la beauté pure, une véritable exaltation, un grand danseur sur une grande danse. »

Il ne subsiste malheureusement pas d'image de la production, de la performance du Dieu Jagger. Marianne poursuit ainsi, comme hallucinée : « Mick avait l'air de se dérouler comme une momie... pour révéler un Dieu de la danse à la tête bleue et aux bras innombrables... Il agitait les mains dans un frémissement stroboscopique et elles se multipliaient, se déployaient en se chevauchant les unes les autres. Il était devenu Shiva. »

« Je ne m'étais pas encore rendu compte que je vivais avec un homme qui, de temps en temps, pouvait se transformer en Dieu. »



D.R.

Les connotations sexuelles sont largement fréquentes dans les concerts de Mike Jagger.



D.R.

Andy Warhol (premier plan) sourit de manière angélique à Deborah Harry.

Andy le radin

Toute la démarche d'Andy Warhol s'explique par un goût immodéré, avaricieux de l'argent. Le pop'art et l'art conceptuel étaient les moyens les plus rapides et astucieux que l'artiste ait pu inventer pour réaliser ses rêves sonnants et trébuchants. L'enfance pauvre d'Andy a peut-être généré ce comportement. Notons que d'autres stars comme Barbra Streisand sont aussi renommées pour leur rapport pathétique à l'argent, qui est à l'opposé des dépenses somptuaires d'un Elvis Presley ou d'un Freddy Mercury.

Warhol, dans son journal, ne cesse de noter ses dépenses, même les plus minimes. Il prend un plaisir obsessionnel par exemple à noter le prix de ses courses en taxi, lui coûtassent-elles un dollar. Une des cruelles déceptions de Warhol fut de ne pouvoir vendre à John Lennon et Yoko un portrait pour la somme pourtant modeste de vingt-cinq mille dollars. Il en conçut une véritable haine pour Yoko, pour une fois injustement accusée.

Comme le note Ultra Violet (la confidente de la star du pop'art) dans son livre sur Warhol, « la véritable obsession d'Andy, c'est l'argent, pas le sexe. Ainsi son concept de sexe par téléphone n'est qu'un moyen de se faire du fric. » À l'époque, Warhol avait pourtant eu une idée promise à un riche avenir. Vérifier la solvabilité de la carte bancaire d'un client, avant de laisser des filles et des garçons fantasmer sexuellement avec le demandeur. Warhol a inventé les numéros roses...

Mais le pape du pop'art avait un rapport encore plus comique au sexe. Il explique à Ultra Violet qu'un jour, sa mère l'avait surpris en train de se toucher devant un dessin animé de Popeye. Il rêvait de faire l'amour avec des personnages de dessins animés, Popeye donc ou Dick Tracy

(nul doute qu'il aurait aimé voir Warren Beatty, l'homme aux 1297 femmes, incarner Dick Tracy au cinéma). Warhol dessinait aussi des verges d'hommes, quand il ne les prenait pas en photo. Il en fit même un recueil. Il choisissait ses proies dans la rue, de jeunes camés de préférence, qu'il payait en dope. Warhol participait aussi aux partouzes organisées à la Factory, mais en tant que voyeur seulement. Il fut exclu un jour d'une de ces cérémonies. En 1964, Andy réalisa un film explicitement nommé *Taylor Mead's Ass, le cul de Taylor Mead*. Ce film en noir et blanc n'est pas resté illustre pour son intrigue. Pendant soixante-dix minutes, la caméra reste braquée sur le postérieur de l'acteur, qui n'a pas le droit de bouger, pendant que Warhol vaque à ses petites affaires dans la Factory.

Très visuel, Warhol était aussi auditif. Ayant un rapport au sexe essentiellement cérébral, il avouait aimer baiser par téléphone.

Il n'aimait décidément pas le contact, sursautant chaque fois qu'on voulait lui prendre la main et révélant à Ultra Violet que « le sexe c'est nul. La dernière fois que Truman - Capote, comme son nom l'indique - a mis sa queue dans ma bouche, je suis resté de marbre ».

Sur la prostitution, Warhol avait aussi des idées précises : « Elles devraient payer pour faire cela. ça les excite ; à leur regard, on voit qu'elles sont chaudes ». Andy sera moins chaud le jour où un jeune sadomasochiste décidera de l'attacher à un chevalet, de le dénuder, de l'enduire d'alcool de bois et de lui faire subir des avanies telles qu'il en conclura sagement : « J'en ai fini avec le sexe. Ils sont dingues, ces jeunes. Je reste fidèle à ma télé... »

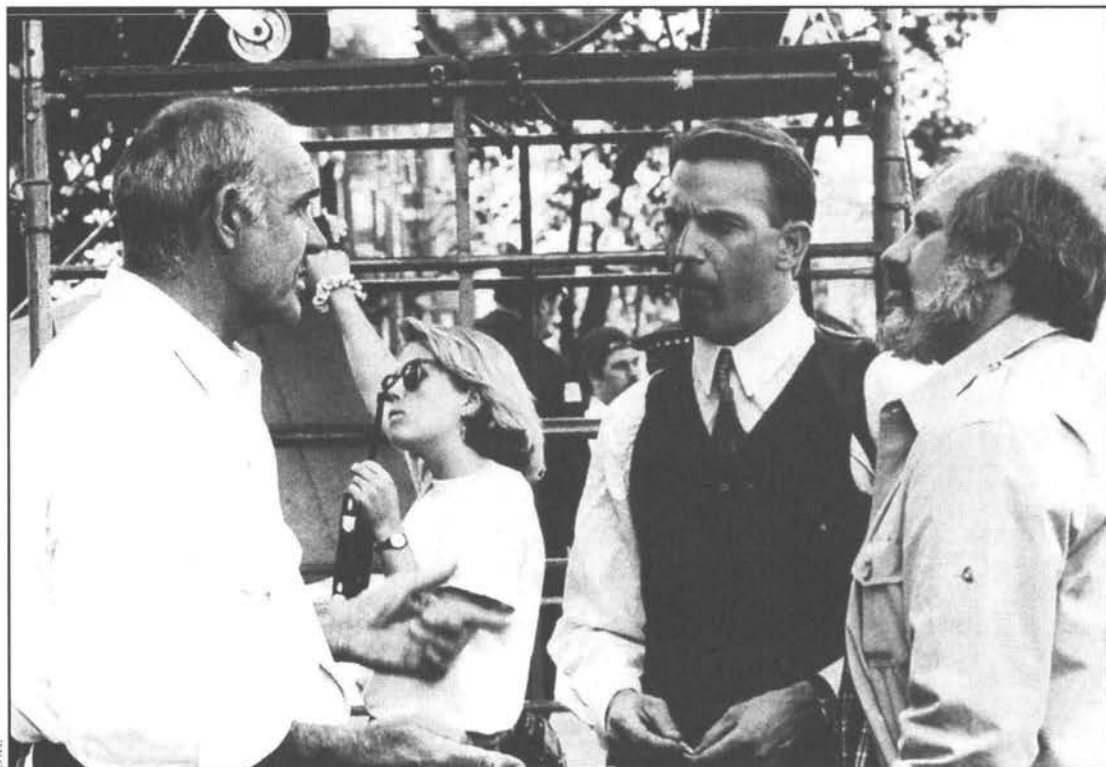


Nico (à gauche) ; l'un des membres de Velvet Underground, et Andy Warhol..



D.R.

Bertolucci et Brando sur le tournage du "dernier tango à Paris".



D.R.

Costner avec Sean Connery et Brian De Palma sur le tournage du film "Les incorruptible".

Cinéastes maudits

Citizen Kane est un des films les plus illustres de l'histoire du cinéma, même si bien des critiques, surtout aux États-Unis, ont tenté de relativiser son importance.

Ce dernier est une réflexion biographique sur un magnat de la presse d'alors, William Randolph Hearst, rendu célèbre par ses excentricités, sa maîtresse, ses prises de position tour à tour vertueuses ou suspectes sur le plan politique. Hearst est un milliardaire de naissance incapable de gérer sa fortune et qui tente vainement de réaliser à l'aide de celle-ci ses rêves d'enfant : créer un journal d'importance, imposer son amie comme actrice et cantatrice, comprendre le sens final de son existence : il murmure en mourant « Rosebud », le nom de son traîneau d'enfant.

Orson Welles a lui-même joué un rôle similaire à celui de Hearst tout au long de sa vie : prises de position extrémistes (à gauche), volonté de recréer sa Rita Hayworth contre celle qui avait été imposée par Gilda, tentatives désespérées de confirmer son premier chef-d'œuvre et de trouver des financements susceptibles de produire des projets. Un des trois grands cinéastes de la première moitié de ce siècle, avec Lang et Eisenstein, Welles est un des mystères du septième art : celui qui avait eu à vingt-quatre ans « le plus beau jouet dont un gosse ait jamais pu rêver », à l'instar de Hearst, et qui, à l'instar de Hearst, n'a pu exploiter jusqu'au bout le filon doré.

Il en est des cinéastes comme des acteurs. Ils peuvent être maudits, mais pour plus de raisons. Il y a les réalisateurs qui coûtent cher mais qui ne rapportent pas : comme Erich Von Stroheim dont le chef-d'œuvre *Les rapaces* lui coûta sa carrière ; ou Peter Hyams, réalisateur de *Krull* en 1983 qui coûta la bagatelle de cinquante millions de dollars (quarante-trois milliards de centimes de l'époque) et en rapporta dix fois moins ; il y a le célèbre cas de Cimino dans *Les portes du Paradis*, retiré de la projection après deux jours seulement, alors que sa production avait ruiné l'United Artists. Et puis bien sûr l'inoubliable Cléopâtre qui engloutit les réserves financières de la Fox à l'époque (1963).

Mais il y a d'autres manières pour un cinéaste de se perdre : déplaire aux studios, comme Welles ; déplaire aux politiciens comme Fritz Lang qui s'enfuit de l'Allemagne nazie ; ou Eisenstein persécuté à la fin de sa vie par Staline qui n'avait pas trop apprécié les allusions à sa mégalomanie dans *Ivan le terrible* ;

même en démocratie, les cinéastes peuvent déplaire : Jules Dassin ou Joseph Losey n'ont pu tourner durant des années à Hollywood du fait du lancement de la chasse aux sorcières par le célèbre et alcoolique sénateur Joe McCarthy. Lang déclara même à cette époque qu'il n'avait pas connu, guerre froide oblige, une peur semblable depuis l'époque de Goebbels. Le célèbre scénariste Dalton Trumbo qui devait plus tard réaliser le très beau *Johnny s'en va-t-en guerre* fut aussi exilé et interdit de scripts à Hollywood.

Un cinéaste peut aussi être damné par son film : John Landis fut accusé d'homicide involontaire après l'accident qui survient lors du tournage d'un épisode de la série la quatrième dimension. Landis devait d'ailleurs acheter quelques années plus tard la villa de Rock Hudson. Kenneth Anger, le réalisateur de *Lucifer rising* fut aussi diabolisé de son vivant.

Le cinéaste peut être frappé par son tournage qui prend alors une ampleur catastrophique : *Shining* de Kubrick connut maints avatars et accidents de tournage (le décor de l'hôtel Overlook fut détruit par le feu), portant le total de semaines de tournage à quarante-huit. *Apocalypse now* a ainsi été décrit par Coppola, cinéaste maudit durant toute la décennie qui suivit son chef-d'œuvre : « Nous avions trop d'argent, trop de moyens, et nous sommes devenus fous ». L'acteur principal - et secondaire à la fois - du film, Martin Sheen, fut foudroyé par une crise cardiaque qui le rendit inapte durant des mois. Le tournage de *Queimada de Pontecorvo*, avec Marlon Brando, fut aussi une suite de mésaventures et de malédictions, avec une succession de caprices Brando-liens, de fièvres jaunes et de dysenteries. Un des gros échecs des studios, *Le bûcher des vanités*, a également coûté sa place de grand réalisateur à Brian de Palma, habitué à gérer des budgets plus modestes et à qui le succès des *Incorruptibles* était quelque peu monté à la tête. Mais rien n'allait approcher le fantastique flop de *Waterworld*.

Le plus récent flop financier d'importance, depuis *Last Action hero* est *Waterworld* qui a fait boire un monumental bouillon à Universal et fait de Kevin Costner, le plus grand acteur du début des années 90 un quasi *has been* Costner voulait réaliser une grande saga épique et apocalyptique au départ. A l'arrivée, Costner a réalisé sa propre apocalypse. Avec un budget d'un milliard de francs lourds (deux fois celui de *Terminator II*, réputé impre-

nable), cinq mois de tournage, un metteur en scène, Kevin Reynolds, quittant le bateau en cours de tournage, la situation de Costner est devenue semblable à celle du capitaine du *Titanic*. Jim Wilson, producteur associé du projet, raconte avoir vu Costner vers la fin du tournage se prendre maintes fois la tête entre ses mains et se demander : « Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi tout cela m'arrive-t-il? »

Waterworld est l'oeuvre d'une flopée de scénaristes payés cent mille dollars par semaine, fréquemment débarqués, et qui réécrivaient des scènes déjà tournées. On s'étonnera du fait qu'aucun des talentueux rédacteurs n'ait pensé qu'en cas de fonte des glaces arctiques et antarctiques, le niveau des mers monterait tout au plus de soixante mètres et non de six mille, comme cela semble être le cas dans le film.

Waterworld est aussi le fait d'un réalisateur, le médiocre Kevin Reynolds, qui s'était déjà disputé plusieurs fois avec Costner.

Il est aussi l'oeuvre d'irresponsables : le tournage eut lieu à Hawaï dans une baie surnommée par les indigènes (mais la production ne fut pas même capable d'interroger les Hawaïens à ce sujet) "la baie des eaux furieuses". Eaux furieuses qui détruisirent, à coups de lames de fond, de courants marins et d'ouragans, l'atoll-refuge du film, qui pesait plus de mille tonnes et sombra corps et biens par trente mètres de fond. Privé de piste d'aéroport pour avions-cargos, l'atoll voisin, naturel celui-là, au risque de bafouer le message écologique du film, s'en vit offrir une pour la modique somme de six millions de dollars. Ce n'était pas tout : il fallut



Costner

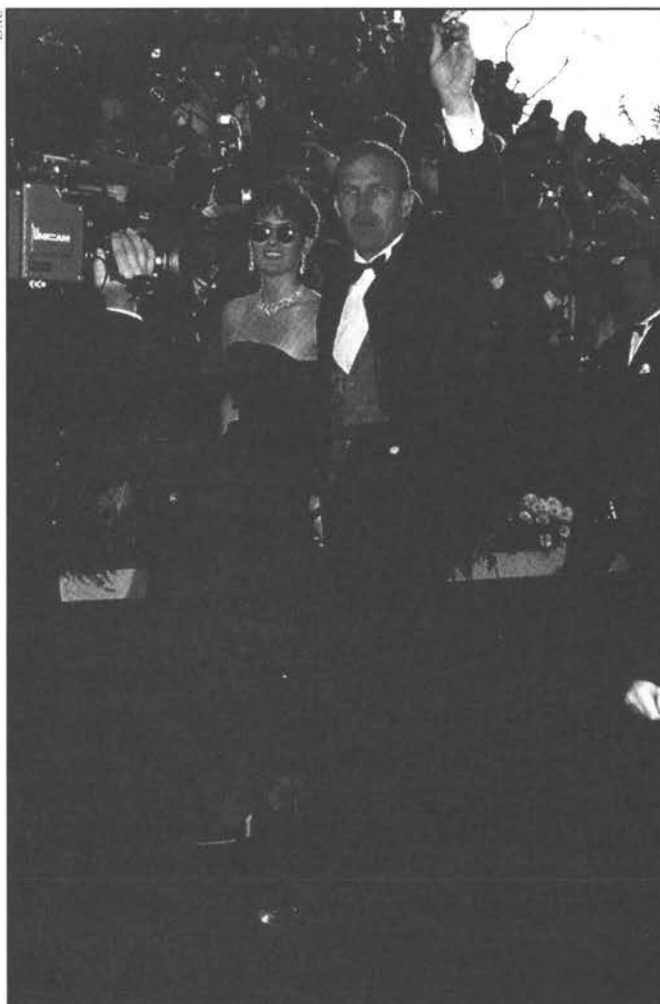
même faire venir un cargo réservé aux toilettes; car dans la précipitation, on avait omis de penser aux besoins naturels de l'équipe conséquente - plus de 500 personnes - prévues sur le lieu du tournage....

Des soucis, Costner allait en connaître d'autres : sa femme Cynthia demandait le divorce après quelques semaines, la presse s'emparait de l'affaire, dénonçant le coût exorbitant du film, la mégalomanie de l'acteur-producteur, la facture finale de deux cents millions de dollars.

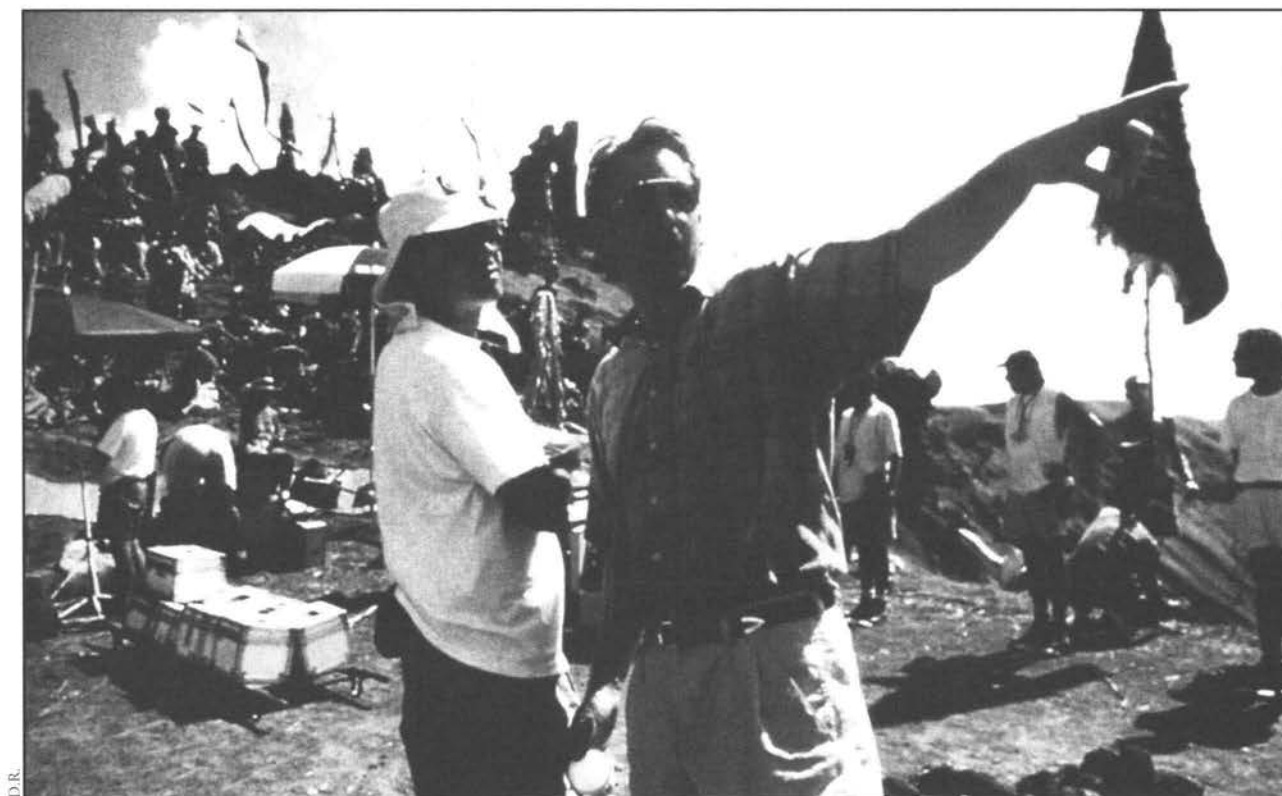
Universal appartenait à des Japonais qui, comme les Français, aiment perdre de l'argent à Hollywood. Sony aurait ainsi perdu 3, 2 milliards de dollars avec Columbia Pictures en l'espace de cinq ans. Il est vrai que le Cré-

dit Lyonnais avait racheté pour neuf milliards de francs la Fox, somme depuis passée à la trappe, et bonne pour le contribuable français. Avec l'usine à rêves, on ne compte pas. *Waterworld*, qui coûtera en pertes sèches dans les cent millions de dollars à ses producteurs ne servira même pas d'exemple à Hollywood. Seul Costner, devenu acteur et cinéaste maudit, depuis l'échec aussi de *Wyatt Earp*, risque de faire les frais de sa mégalomanie. Encore qu'il suffirait d'un succès pour relancer sa carrière vacillante de superstar...

D.R.



Costner avec sa femme Cindy à la soirée de remise des Oscars. Arrivée sous les applaudissements.



D.R.

Costner avec Kevin Reynolds sur l'île de Pâques pendant le tournage de "Rapa Nui".



D.R.

George Harrison pose avec Shiva en 1971.

Les stars et la religion

Il ne faut pas négliger l'importance du christianisme dans la gestation de l'art rock et de la modernité. Après tout, l'Église n'a-t-elle pas procédé lors de son fameux Concile de Vatican II à son aggiornamento à la société du spectacle ?

Innombrables sont les artistes américains qui firent leurs débuts dans les chœurs d'église : Marvin Gaye, fils de pasteur, avec qui il entretient une relation tragique qui finit dans le sang, Little Richard, qui devint un fanatique de Jésus. Richard, rescapé d'un accident de la route, s'auto-parodie dans un des meilleurs épisodes des *Deux flics à Miami* : il prêche la bonne parole pendant l'arrestation d'un dealer en tentant lui aussi comme dit Crockett d'écouler ses produits (des indulgences pour gagner plus sûrement le paradis).

Jerry Lee Lewis fut aussi élevé dans une atmosphère vieux sud très religieuse. Et Elvis chanta avec des chœurs noirs de superbes Gospels.

Andy Warhol était un vrai fidèle ; d'origine catholique et slovaque, il allait à la messe plusieurs fois par semaine et ne manquait jamais un office à Saint-Patrick le dimanche, pensant sous doute y rencontrer une personnalité au moins aussi célèbre qu'un Beatle. Sa mère l'avait éduqué très religieusement, et la dimension esthétique de la messe devait aussi le séduire. On sait d'autre part Éric Clapton très chrétien. Même une apprentie sorcière comme Marianne Faithfull confesse qu'elle était fascinée par la liturgie traditionnelle. Les rockstars ne manquèrent jamais de s'en inspirer. Si Jésus-Christ superstar manque de relief, le monument ecclésiastique, les fastes romains, anglicans ou protestants n'en manquent pas. Fellini s'en souviendra dans ses défilés de mode...

Entre tous les excès magico-religieux et les tentations orientales, il y a le vieux bastion chrétien qui demeure la référence religieuse occidentale. Le succès de *Forrest Gump* s'explique aussi par ce retour des fils - dans le film, de la fille, jouée par Robin Wright - prodigues au berceau natal. Le chêne américain, la maison de bois, l'Église et la foi laborieuse et simple d'un homme du sud, voilà des références, plus présentes enco-



Jerry Lee Lewis jouait-il de la musique démoniaque ?

re en Amérique qu'en Europe. La valeur refuge de *Forrest Gump*, simple d'esprit au sens évangélique du terme, évoque une nostalgie d'un âge d'or américain antérieur à la grande bacchanale « Sex, drugs and rock'n'Roll ». Robin Wright passe à travers toutes les débauches des années 60 et 70, toutes les contestations, tous les échecs, avant de se rentrer mourir du sida au bercail.

L'Amérique est le bastion du puritanisme et surtout celui des sectes protestantes. C'est aussi celui des rockstars militantes et fanatiques sur le plan religieux. C'est à la messe que presque toutes les stars blacks et bon nombre de stars blanches ont appris à chanter et à entendre la voix de Dieu et de ses anges...

Little Richard est connu pour son christianisme militant. Il en a bien besoin, lui dont le père fut abattu en 1952 par un voisin irascible, qui fut drogué (marijuana, héroïne, angel dust, coke), homosexuel (avec son voisin, madame Oop, « qui s'était tellement fait défoncer qu'on avait dû lui poser un anus artificiel ») et miraculé de la route : son accident lui valut trente-six broches à la jambe droite, un côté de la tête écrasé, un cure-

tage de la vessie, une langue coupée. Richard n'a cessé d'aller et venir entre des retraites spirituelles et les chemins de la gloire... Il démarra en 1962 une tournée Gospel en Angleterre qui se transforma dès le second concert en come-back au rock n'roll. Naïf au deuxième degré, Little Richard se pastiche dans un épisode de Miami vice et il s'adresse à la presse avec le ton empressé d'un télévangéliste pressé d'en finir.

Victime lui aussi d'un terrible accident de moto, Bob Dylan pour sa part est connu pour sa conversion bruyante au culte adventiste. Presley est demeuré religieux tout au long de son existence. Michael Jackson est un fervent témoin de Jehovah, ce qui lui interdisait toute relation sexuelle avant le mariage (en tout cas avec des femmes). Jerry Lee Lewis a été un fougueux chanteur de messes, Elvis un grand chanteur de Gospels.

Il n'est pas jusqu'à la Babylonienne hollywoodienne qui n'ait tourné son regard vers le Christ. Lana Turner, après Stompanato, l'alcool et ses trois cents amants, s'est tournée vers le seul susceptible ne pas la tromper : Dieu en personne. De même Michael Landon, juif de Brooklyn, converti au christianisme, s'est fait le bon apôtre médiatique des valeurs de l'Amérique profonde, de *La petite maison dans la prairie* aux *Chemins du paradis*. Il est dit que Dieu n'a pas totalement perdu la partie au pays de toutes les corruptions. Et en Europe, Éric Clapton a composé une chanson en l'honneur de la vierge Marie. Vierge Marie à laquelle Maria Schneider, l'héroïne diabolisée du *Dernier tango à Paris*, voue maintenant un culte.

La mystique d'Éric Clapton

Le coup de blues désigne la tristesse, que nos ancêtres connaissaient au Moyen Âge sous le nom d'acédia.

Comme le note Jean Frappier à propos de Galehot, un des



Eric Clapton masque avec des lunettes noires ses yeux détruits par l'héroïne. Il ne parviendra à s'en sortir que grâce à un traitement d'acupuncture pratiqué dans une clinique du Sussex.

chevaliers du cycle du Graal : « L'âme enténébrée, le seigneur des Lointaines Iles... cède alors à un désenchantement hautain, à un spleen généreux - variété de cette acédia, ce dégoût de vivre, que le Moyen Âge considérait comme un péché majeur ».

Le blues est la musique du diable et Éric Clapton lui a payé un tribut plus que lourd. De l'alcool à l'héroïne en passant par la mort de son fils Connor, chu du quarante-neuvième étage d'un immeuble new-yorkais, Clapton a-t-il tout subi et enduré de la vie ?

Interrogé sur le prix à payer pour le blues, sa passion ténébreuse, Éric s'explique : « il est certain que cela rend fataliste. Moi-même au cours de mon existence, j'ai pris de telles doses d'héroïne que logiquement j'aurais dû mourir à plusieurs reprises. Cela relativise sacrément les choses. »

Clapton connaît la vie de rockstar : « un musicien, un vrai, doit puiser aux tréfonds de lui-même pour y trouver la musique, l'inspiration, et les choses qu'il remue ce faisant ne sont pas toutes faciles ni agréables à contrôler ». Conscient du choc en retour inhérent à la vie de l'artiste, Clapton sait que le tribut est lourd.

« Cela explique le fort taux de mortalité et de divorces dans la profession. C'est à cause de la solitude définitive qui nous entoure en permanence ». Et qui justifie pourquoi les stars meurent seules, de Hendrix à Presley en passant par Marilyn.

L'expérience avec ce que Rilke nommait « l'espace intérieur du monde », le Weltinnenraum, Clapton la décrit ainsi : « La musique est le dernier langage métaphysique du monde occidental... j'ai compris que si le blues me bouleversait ainsi, c'est parce qu'il transcende le temps et l'espace... c'est une sensation mystique, qui me plonge au plus profond de moi, et me révèle qui je suis ».

Dans *Hold me Lord*, Clapton qui a aussi écrit une chanson

sur la Vierge Marie prie Dieu en personne :
*Retiens-moi, mon Dieu, retiens-moi mon Dieu,
 Retiens-moi fort, je suis dans l'impasse,
 Retiens-moi mon Dieu, retiens-moi, mon Dieu,
 Retiens-moi fort, je t'en supplie..*

Comme d'autres, Clapton cède à une acrimonie dirigée contre les ingrats temps présents : « aujourd'hui, si le blues se meurt, c'est parce que la profondeur n'intéresse plus personne. Pourtant, on ne progresse pas, on ne survit pas, sans connaître, sans étudier, assimiler le passé ».

Pour se consoler de la mort atroce de son enfant, « God Slowhand Clapton » (le Dieu à la main lente) lui adresse une prière déchirante :

*Je sais que bientôt
 je serai au paradis.
 Me tiendras-tu la main
 Si je te retrouve au paradis ?*

Le Jah de Bob Marley

Descendant de la reine de Saba et du roi initié Salomon, Ras Tafari Makonnen devint empereur d'Éthiopie et roi des rois sous le nom d'Haïlé Sélassié. Il passa devant le conclave de la puissante église copte d'Éthiopie, étourdit les moines de ses connaissances en leur déclarant que leur origine était divine, provenant de l'Arche de Noé, dont le sanctuaire se trouvait dans le cathédrale d'Azun.

L'Abouna Kynic déclara à Haïlé Sélassié - le Dieu de Bob Marley - en lui remettant la couronne : « Dieu doit faire en sorte que cette couronne soit une couronne de sainteté et de gloire. Par sa grâce et sa bénédiction, nous vous la remettons, pour que vous la conserviez avec une foi inébranlable et un cœur pur et la portiez éternellement. Ainsi soit-il... »

Renversé par un coup d'État en 1974 par la junte militaire, Sélassié mourut un an plus tard. Mais pour les rastas de la Jamaïque, il n'était pas vraiment mort :

« Les gens qui doutent de Rastafari, parce que Sélassié est mort, c'est parce qu'ils ne se rendent pas compte que je dis qu'il est Dieu. Et si je dis qu'il est Dieu, comment peut-on me dire que Dieu est mort ? Je connais les mystères et la mystique que peut réaliser notre Dieu. Et Dieu ne se cache pas de l'homme. Dieu est un homme qui peut disparaître et apparaître. »

Marley arriva un jour du studio d'enregistrement. Sélassié se mourait, il eut une "mystic revelation" et entonna des chants sacrés devant les Wailers et le personnel médusé du studio d'enregistrement : « Jah vit, Jah vit, mes enfants/Les imbéciles croient vraiment que le rasta Dieu est mort/Mais moi je sais que plus jamais/le dread sera toujours le dread ! » (Jah est le Jéhovah des rastafariens).

Marley déclarait encore, lui qui était connu pour ses pouvoirs psychiques exceptionnels du temps de son enfance : « Nous avons besoin de vibrations positives. Parce que tu ne dois pas être un ignorant, tu dois être intelligent. Nous voulons extirper le négatif, le faire sortir. Il faut être positif. C'est ce qui sort de ta bouche qui te maintient en vie. Et la vie, c'est la plus grande de toutes les choses.. »

Dans *Natural mystic*, Bob Marley chante encore avec conviction et ferveur :

« Il y a une mystique naturelle dans l'air/Si tu l'écoutes avec attention maintenant tu pourras l'entendre/cela pourrait être la première trompette/Ou bien cela pourrait être la dernière



Bob Marley, la première superstar du Tiers-monde, dédiait la majorité de ses concerts à Rastafara et au culte du dernier empereur d'Éthiopie Haïle Selassie.

re/beaucoup d'autres devront souffrir/Beaucoup d'autres devront mourir...»

Il avait lui-même choisi sa voie, sachant qu'il aurait un prix à payer : « il y a deux chemins. L'un c'est la vie, l'autre la mort. Et si tu vis dans la mort, alors tu dois être mort. Et si tu vis dans la vie, tu dois vivre. Le chemin que la voix décide fait que tu vis... »

La marijuana - autrement appelée ganja, hemp, kaya, reefer, chit, pot - est considérée comme une herbe sacrée dans beaucoup de pays du tiers-monde, demeurés plus proches d'une vision spirituelle. Toutes les sociétés traditionnelles ont célébré les plantes et la magie qui y est attachée. La secte des assassins était connue du temps des croisades pour sa consommation de haschisch, que les musulmans utilisaient comme lénifiant au moment d'opérations chirurgicales délicates. Les écrivains ont aussi célébré les plantes : Rabelais célèbre quant à lui le « Pantagruelion » dans le Tiers-Livre, Mallarmé la cigarette et son pouvoir de « résumer » ou d'« abolir » l'âme. La consommation d'une plante permet d'atteindre des états supérieurs, des extases chamanique.

Les rastafariens la proclamèrent « *herbe de la sagesse* » et la très influente Église copte du Zion de l'Éthiopie l'institua comme « *herbe sacrée* ». Les moines en firent un rite sacré, s'appuyant sur la légende selon laquelle elle aurait été découverte par le roi Salomon lui-même. Ils s'inspirent de ce passage de l'ancien testament : « Tu fais croître l'herbe pour le bétail et pour les plantes à l'usage des humains, pour qu'ils emportent désormais leur nourriture pour l'au-delà » (Psaumes, 104, 14).

Marley n'a cessé de prêcher pour sa paroisse et pour son herbe : au cours de l'un de ses voyages à Babylone - le monde occidental, il déclare : « L'herbe, c'est la santé de la nation. Ils doivent accepter Ras Tafari.

Nous, nous acceptons l'herbe, l'herbe est plus importante que les personnes qui la rejettent, parce que c'est une réalité. L'herbe a son propre sens, l'herbe est une plante, je veux dire par là que c'est une plante qui est bonne pour tous. L'herbe rend la vie meilleure, de sorte que je peux vivre mieux si j'en use. »

Religion ou médecine, il est certain que l'herbe agit comme un balsamique naturel pour toutes sortes de douleurs physiques ou spirituelles. Les Jamaïcains l'appellent « l'ami du pauvre ». Elle est liée aussi à une rébellion contre la société. Comme le chante Peter Tosh : « Légalisez la marijuana/Ici-bas en douce Jamaïque/Seule cure contre l'asthme et le glaucome/Je suis le docteur de la forêt ».



Marlon Brando, Pat Quin et Bob Dylan sur le tournage de « *L'homme de la Sierra* ».

Mel Gibson, star nationaliste et intégriste.

Il est des stars normales, et d'autres qui, à force de normalité, finissent par devenir anormales. Entendons par là que le modèle classique, bourgeois, a plus que fait son temps; et que voir une star comme Mel Gibson défendre les valeurs traditionnelles a quelque chose d'intrigant. A propos des enfants, Gibson déclare à un journaliste : « On m'a critiqué parce que j'avais des tas de gosses (six exactement), mais les gens sont trop politiquement corrects. Le taux de natalité est proche de zéro dans notre pays, donc je ne vais pas m'excuser devant tous ces crétins qui s'imaginent qu'avoir deux gosses, c'est le maximum écologique. »

Mel persiste et signe : « Je suis à certains égards réac... Je trouve que la société va à vau-l'eau, moralement parlant. Les gens ne croient plus à rien, cela se sent. Les gosses sont élevés sans respect des valeurs, sans aucun modèle et cela contribue à la dégradation générale de la société. »

A quoi tient cette décadence? Le révérend répond : « A l'écatement de la famille... avant toute cette merde féminine, l'homme et la femme connaissaient leur rôle dans le couple. Aujourd'hui, trop de femmes veulent porter la culotte. L'homme est dominant, à beaucoup d'égards, et les femmes qui le refusent se font beaucoup d'illusions. »

Après le couplet antiféministe, Gibson, qui s'est juré de casser la gueule à l'un de ses pervers biographes, confesse son papisme invétéré : « J'essaye d'être un bon catholique, j'ai été élevé là-dedans et je pense que tout le monde a besoin de s'appuyer sur quelque chose... je crois à la vie après la mort, cela me permet de penser que j'ai une mission à accomplir sur terre. »

Entre autre missions, Mel Gibson a réalisé *Braveheart*, célébration de la résistance celtique et écossaise à l'invasion britannique. Gibson interprétait lui-même le rôle du rebelle William Wallace, cet Écossais qui défendait des valeurs aujourd'hui en déclin dans nos sociétés. Dieu, la patrie, la famille, la liberté et l'honneur.

Mais étudions les origines de Mel Gibson, susceptibles de nous éclairer sur ses positions tranchées et réactionnaires.

Gibson est d'origine irlandaise. Sa famille maternelle, les Reilly, subissait, en Irlande au début du siècle, les horreurs de la loi anglaise. Ce qui explique et éclaire a posteriori l'anglophobie de *Braveheart*, qui a relancé le nationalisme écossais. Le grand vain-

queur des Oscars 96 est un hymne nationaliste à la résistance à l'occupant.

En 1916, l'Angleterre envoie les *Black and Tans*, soldats et sous-dards censés mater brutalement la révolte irlandaise, au besoin par le viol, d'où l'allusion dans *Braveheart* au droit de cuissage de l'occupant anglais sur toutes les femmes nouvellement mariées en Écosse. Ed Stinson, un ami de Gibson, explique : « Il existait et il existe encore un grand ressentiment vis-à-vis des Anglais. Les *Black and Tans* ont débarqué en Irlande lorsque la grand-mère de Mel y vivait encore. Ces types se comportaient en gangsters, agressant toutes les femmes qu'ils croisaient. La mère de Mel avait une dent particulière contre les Anglais. Anne m'a un jour avoué qu'un certain nombre des femmes de sa famille s'étaient fait violer par les *Black and Tans*. »

Ces récits se sont évidemment transmis de génération en génération. » Certains témoins prétendent que la grand-mère de Mel Gibson subit elle-même ces outrages. Mel, dans ses interviews, a affiché clairement ses sentiments envers le Royaume-Uni et critiqué la manière dont il continue de manipuler l'Australie : « Ces deux pays existent pour les mêmes raisons. ce sont des terres sur lesquelles notre bonne mère l'Angleterre a envoyé tous les exclus, tous les criminels et tous les autres personnages indésirables, choisis parmi les Écossais et les Irlandais. Les Américains ont trouvé la force et le courage de dire : "Allez vous faire voir! Nous ne voulons plus vous voir traîner chez nous. Nous nous débrouillons très bien sans vous. Vous en avez assez profité, laissez-nous tranquilles". Malheureusement, les Australiens n'ont jamais réussi à réagir de cette façon. Aujourd'hui encore, la famille Gibson rend les Anglais responsables de l'étrangement des Irlandais.

Le père de Mel Gibson, Hutton Gibson, est aussi un personnage haut en couleurs, dont nous allons reparler. Son fils, Mel Gérard Columbcille Gibson, naît le 3 janvier 1956 en l'église St Patrick de Verplanck. Columbcille est le nom du diocèse irlandais dans lequel sa mère est née. Columba of Iona (haut lieu du druidisme dans l'antiquité auquel Jules Verne rend un initiatique hommage dans *Le Rayon vert*) est l'un des saints préférés des Irlandais; il descend de Niall, premier des grands rois d'Irlande. Gérard est un hommage à saint Gérard, saint italien patron des femmes enceintes qu'Anne Gibson

priaient à chaque fois qu'elle désirait un nouvel enfant.

Hutton et Anne Gibson en eurent dix !

Chauffeur de locomotive, Hutton se blessa un jour et éleva ses enfants dans la misère et dans le respect de la religion et des règles morales. C'est l'assassinat des Kennedy, politiciens catholiques de haut vol, qui le poussa à s'expatrier en Australie. Estimant que sa patrie, l'Amérique, tombait en ruines, Hutton, tel un vieux patriarche, décida de gagner cette terre promise où l'on cultivait encore ses valeurs. Arrivé en Australie, Hutton Gibson se trouva une nouvelle activité : il entra en guerre avec *l'œil du Vatican*. En tant que catholique traditionaliste, son discours et sa foi tranchaient avec le clergé catholique local nimbé des modernisations de Vatican II. Hutton clamait haut et fort que la nouvelle façon de servir la messe se rapprochait de celle des *néo-protestants*. Il commença à correspondre avec les traditionalistes du monde entier et prit la tête d'une organisation pour défendre le catholicisme de la vieille école. Moins de deux ans après son arrivée en Australie, le père de Mel Gibson était secrétaire de la Société pour la messe en latin. Cette association ne reconnaissait pas le droit au pape Paul VI de changer un rite approuvé "à perpétuité" au XVI^{ème} siècle par le concile de Trente.

Extrémiste déclaré, Hutton Gibson soupçonna le Vatican d'être manipulé par un complot "communisto-maçonnico-sioniste". Les opinions de Hutton à l'endroit des juifs et des communistes sont elles aussi extrémistes et sinistres. Elles font souvent référence à la *filiière juive* du Vatican, théorie fondée sur le fait qu'il est arrivé au pape de se faire photographier entouré d'un *éphod*, symbole de la plus haute distinction religieuse juive. Hutton faisait référence à ces inquiétants clichés pour expliquer à ses enfants qu'il détenait la preuve de l'alliance du Souverain Pontife avec de *dangereux juifs*.

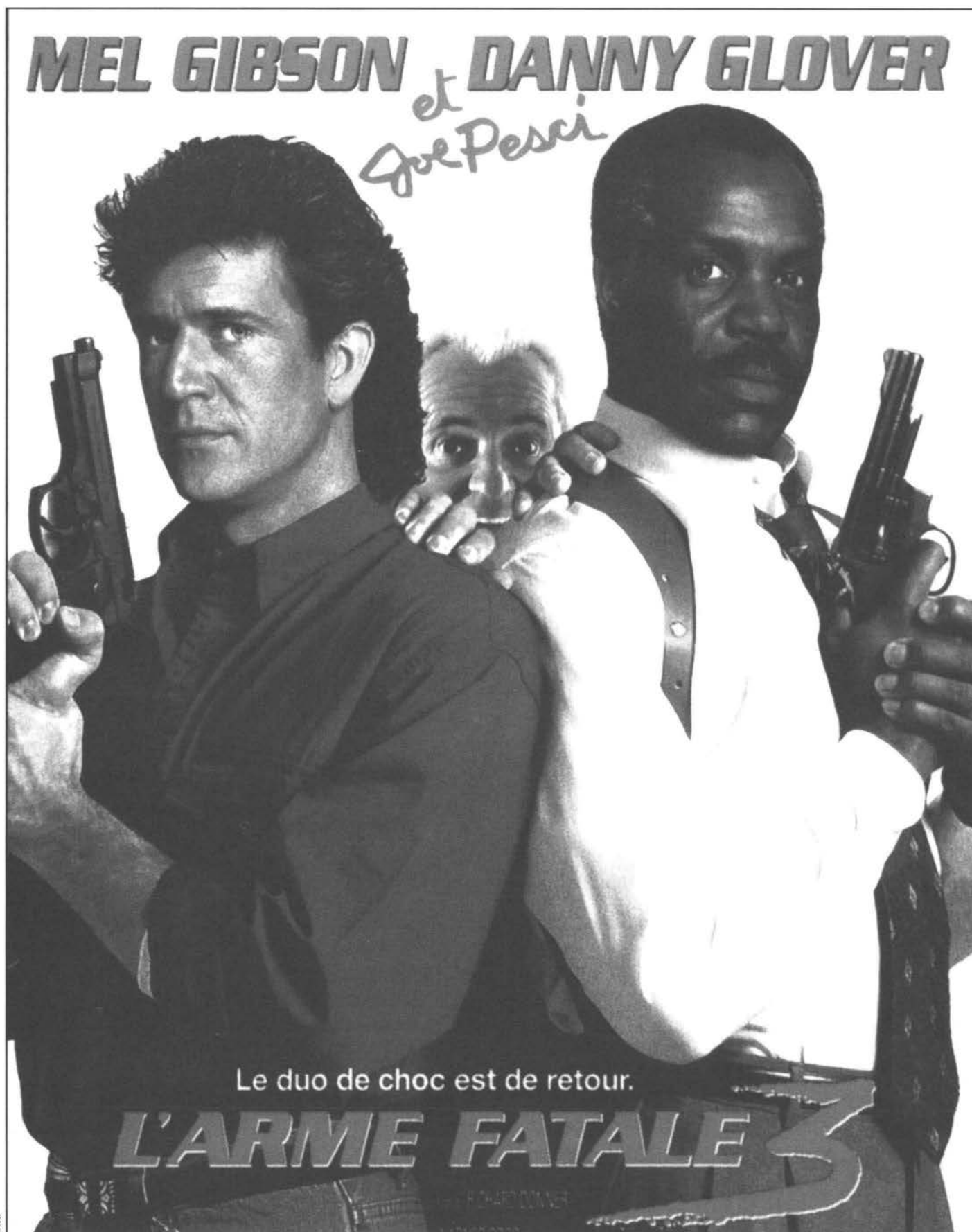
Mel Gibson, qui célèbre Dieu et l'amour monogamique dans tous ses films (*Braveheart*, *Forever young*, qui montrent que l'amour est plus fort que la vieillesse et la mort), s'oppose-t-il aux valeurs de son père ? Rien n'est moins sûr. Selon un témoin, « Mel respectait énormément ses parents, surtout son père. Il le sentait habité par Dieu et l'admirait surtout pour ça. Il essayait tellement de lui ressembler qu'il pouvait réciter des prières entières en latin. Il approuvait les choix de son père et lui souhaitait de faire triompher sa cause ». Sur le problème de Vatican II, Gibson devait un jour déclarer : « Les églises ont commencé à se vider quand les changements de la liturgie sont intervenus. Vous comprenez sûrement ce que je veux dire quand je parle de l'écroulement des valeurs ? ». Mel Gibson, la star la mieux payée du monde, l'homme le plus sexy de la planète, soutient presque ouvertement les discours fanatiques de son père.

Hutton Gibson alla encore plus loin : persuadé qu'une conspiration sioniste était en train de faire main basse sur l'église catholique, Hutton rassemblait des icônes, des cierges, des objets religieux "sauvés" des églises de Sydney occupées par des prêtres

progressistes cherchant à s'en débarrasser. En 1975 finalement, il rompit avec l'Église catholique en organisant des messes "hors la loi" dans les endroits les plus divers, dont son propre salon. Il offrait aux enfants et à ses adeptes des cassettes sur lesquelles étaient enregistrées l'essentiel de son enseignement religieux. Il déclarait se sentir « avec ses amis comme les chrétiens dans les catacombes, en grande partie parce qu'ils voulaient célébrer la messe en latin comme cela se fait depuis des temps immémoriaux ». Il créa ensuite l'Alliance australienne pour la tradition catholique, qu'il avait imaginé pour dénoncer la destruction de l'église catholique.

Gibson n'avait pas honte de ses parents. Un jour, un de ses amis nommé Monroe Reimers discute avec son père. « Je venais à peine de faire allusion au problème de l'avortement qu'il m'est tombé dessus et m'a jeté dehors en me lançant des malédictions. Mel se rallia à l'opinion de son père : j'étais interdit de séjour. Il ne fallait jamais être en désaccord avec le père de Mel. Son seul sujet de conversation était "La gloire de Dieu". »

Concernant le problème homosexuel (le fils d'Édouard 1^{er} est cruellement traité de sodomite dans *Braveheart* et caricaturé à l'extrême, d'une façon provocatrice), Mel Gibson parle sans ambages. Il déclara en 1991 à un journaliste espagnol : « Avec mon physique, qui oserait prétendre que je suis gay ? Il faudrait être timbré pour me prendre pour un homosexuel. Je n'en ai pas l'aspect, je ne parle pas comme eux, je ne marche pas comme eux. » A la fin de l'interview, Mel Gibson tourna autour du journaliste en lui montrant ses fesses, et tint à préciser qu'il ne s'en servait qu'au petit coin... L'hebdomadaire *The Advocate*, spécialisé dans la défense des droits des homosexuels et des lesbiennes, l'élu Sissy de l'année, titre décerné à la personnalité la plus intolérante à l'égard de la communauté gay. La prestation de Mel en coiffeur efféminé dans *Bird on a wire* ne fit rien pour calmer la colère de ses adversaires. Un porte-parole du GLAAD (*Gay and Lesbian Alliance against Defamation*), organisme visant à faire respecter les droits de la communauté homosexuelle, fit la déclaration suivante : « Mel prétend être chrétien. Il devrait apprendre la signification de ce terme et prêcher l'amour plutôt que la haine... M. Gibson cherche à véhiculer une image caricaturale de l'homosexualité ». Au cours d'autres interviews, Mel Gibson avait usé du terme de "tantes" pour parler de ses ennemis, quand son frère Donal, acteur lui aussi, avait parlé de "phoques", confirmant la très constante homophobie du clan Gibson (dix enfants). Les homosexuels étant nombreux à Hollywood, Gibson dut même engager deux gardes du corps pour éviter d'être agressé par des militants de *Queer Nation*. En outre, dans la même interview, Gibson avait déclaré : « On a menti aux catholiques. l'Église les a abandonnés ». Interrogé sur ses positions extrémistes, l'acteur répondit naïvement : « Si quelqu'un me demande mon opinion, je lui réponds honnêtement. Que devrais-je faire ? Mentir ? » Sur les femmes, il a déclaré : « Il



Mel Gibson dans "L'arme fatale"

y a plein de choses que je ne comprends pas chez les femmes. Je les considère pourtant comme l'égal des hommes. Mais par exemple, alors que les hommes font semblant d'être amoureux pour obtenir du sexe, elles jouent avec le sexe pour qu'on tombe amoureux d'elles ». Et sur les enfants, il ajoute : « Dieu est le seul à pouvoir décider combien d'enfants chacun de nous doit avoir. Il faut se préparer à les accueillir ». Concernant le mariage, les idées de Gibson sont frappées du sceau de la tradition : « De nos jours, le mariage n'est plus considéré comme devant être éternel. Pourtant, il y a trente ou quarante ans, les gens se mariaient pour la vie. Maintenant, c'est parfois pour un an ou deux. Le mariage a perdu toute sa signification. » Il est vrai que cet homme très croyant ajoute sur l'avortement : « L'avortement est inhumain car il tue. Qui peut dire quand commence la vie ? Écoutez-moi : le fœtus grandit, son cœur bat. Quand vous allumez une cigarette, une flamme jaillit. Ce n'est pas une illusion. La vie, c'est la même chose ». Très pudique, Gibson, en dépit de quelques affaires arrangées par la presse à sensations, est très fidèle. En tournage, sans sa femme Robyn et ses enfants, il s'adonne vite à la boisson. Et il avait mal supporté les conditions de tournage du *Bounty*, devant se promener nu et tatoué en compagnie d'une cohorte de vahinés excitées. Pour lui, « Nous sommes sur terre pour être jugés. Je sais, ce genre de discours n'est pas très à la mode. Les gens me critiquent en disant que je suis un robot sans cervelle pour qui la religion est une béquille lui permettant d'affronter la vie. Je ne suis pas un robot sans cervelle, mais je me servirai de cette béquille toute ma vie. »

Sur la psychanalyse, il est encore plus clair : « je ne marche pas dans les trucs freudiens. Pour moi, ce n'est que de la merde ». Lors de la sortie de *Mad Max* qui devait faire du jeune acteur australien une star planétaire, le directeur de la Commission du cinéma australien Phillip Adams accusa *Mad Max* de véhiculer la même idéologie que *Mein Kampf* et d'inciter à des comportements d'ultra-violence. Il faut croire que ces remarques n'ont pas gêné la carrière ultérieure de la star.

Prenant tous les risques, l'acteur décida même de soutenir l'épopée politique d'un politicien australien très à droite, Robert Taylor, dont le message était : « revenons aux valeurs traditionnelles ». Taylor protestait contre la bureaucratie, les impôts trop élevés, et contre l'humanisme socialiste. Son programme était situé à la droite de celui de Ronald Reagan. Les médias australiens se moquèrent de Gibson en écrivant que « Mad Max avait craqué pour un camionneur ».

Taylor déclarait sous les applaudissements de Mel au cours de ses meetings : « Notre pays ne respecte plus les enfants. La drogue, le suicide, le sida en sont l'illustration parfaite. Notre pays s'effondre. Vous n'arrivez pas à comprendre comment nous en sommes arrivés là, et c'est pourquoi vous êtes présents ce soir... l'avortement est un meurtre institutionnalisé ! » Gibson partagea même l'option de Taylor, selon qui il fallait intégrer les dix

commandements dans la constitution australienne. Taylor avait contacté Mel dans sa ferme de Cogee, lorsque la star s'était pris d'amour pour un retour à la petite maison dans la prairie. Il déclara être « ravi d'avoir à mes côtés une star d'une telle dimension ».

Concernant la peine de mort, les déclarations de Mel furent du même acabit : « je suis pour la peine capitale à 100 % ». « Nous vivons, explique-t-il, dans un monde violent, où toute forme de châtement est exclu. Il faut pourtant en recréer un pour retrouver le droit chemin. » Taylor réalisa le score de 9 % aux élections. Il soutint par la suite un autre candidat indépendant, Barry Tattersall. Il ne put résister à la volonté d'afficher ses thèses d'extrême droite. Il reprenait le flambeau que son père avait brandi toute sa vie. Déçu finalement, Gibson déclara à propos des politiciens : « Soit ils sont aveugles, soit on les paie pour ça. Les individus qui dirigent ce pays sont des irresponsables. Je ne suis pas souvent chez moi, mais je vois bien que cette nation est en pleine récession ». C'est surtout en Australie que Gibson, citoyen américain, et inéligible au pays des kangourous, faisait valoir ses options politiques. S'adressant au premier d'alors qui critiquait son engagement politique extrémiste, il s'emporta : « je ne peux admettre que Bob Hawke me fasse comprendre que je dois m'occuper de mes affaires. C'est une attitude de nature fasciste que je ne saurais supporter... »

Un autre exploit est venu établir la réputation d'extrémiste de Mel Gibson. Au cours d'un soir de biture avec deux anglais, lors d'un tournage, et alors qu'il parlait de sa ferme, de sa famille et de ses enfants, un de ses compagnons de beuverie jura. Mel se leva brutalement, regarda l'homme droit dans les yeux, tourna les talons et sortit en claquant la porte si fort qu'elle sortit de ses gonds. Puis il fit demi-tour, entra de nouveau dans le bar et se dirigea droit sur le jureur, qu'il commença à tabasser. Il lui fit jurer de ne plus jamais prononcer le moindre mot offensant à l'égard de Dieu.

Gibson devait encore s'illustrer ; on lui proposa en 1990 le rôle d'un agent secret israélien. Il ne refusa pas directement le rôle, mais demanda un cachet de vingt millions de dollars. Personne ne comprit si sa décision tenait à ses convictions politico-religieuses ou à d'autres motivations moins suspectes.

Mais c'est dans *Braveheart* que ce phénomène a poussé le plus loin la provocation, déclarant lors du préambule du film que ce sont ceux qui pendent les héros qui écrivent l'histoire... Incroyable mais vrai ; la star mondiale numéro un est d'extrême-droite...

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE



Anger (Kenneth) : *Hollywood Babylon*,
Régine Desforges éditeur, 1966.

Bas-Raberin (Philippe) : *Les Rolling Stones*,
Paris, Albin Michel-Rock & Folk, 1972.

Bigot (Yves) : *Au nom du rock*,
Paris, Stock, 1995.

Boy George : *Prends-le comme un homme*, avec
Spencer Bright, Paris, Michel Lafon, 1995.

Cagin-Dray : *Hollywood films of the seventies*, New
York, Harper & Row, 1984.

Collier (Peter) : *Les Fonda*,
Lattès, 1991.

Durand (Philippe) : *Cindy Crawford et Richard Gere*,
Paris, Zélie, 1993.

Faithfull (Marianne) : *Une vie*,
Paris, Belfond, 1995.

Garbo (Greta) : *Une vie*, par R. Gronowicz,
Presses de la Renaissance, 1990.

Goldman (Albert) : *John Lennon*,
Stock, 1988.

Goldman : *Elvis Presley*,
Paris, Laffont, 1982.

Grandfils (Dominique) : *Paul mac Cartney*,
Paris, Zélie, 1993.

Hermann (Gary) : *Rock'n'roll Babylon*,
Londres, 1982.

Herring (Peter) : *Les stars du rock*,
Paris, Minerva, 1984.

Kent (Nick) : *L'envers du rock*,
Paris, Austral, 1996.

Manso (Peter) : *Brando, la biographie interdite*,
Paris, Presses de la Cité, 1994.

Néaumet (Jean-Emile) : *Éric Clapton, gentleman
guitariste*,
Paris, Le Rocher, 1994.

Reynolds (Jack) : *Michael Jackson*,
Ed. Garancière, 1984.

Rous (Dominique) : *Les flûtes intérieures de Brian
Jones*, Paris, Le Rocher, 1995.

Roy (Franck) : *Led Zeppelin, les années métalliques*,
Rock & Folk-Albin Michel, 1995.

Seydel (Renate) : *Moi, Romy. Le journal de Romy
Schneider*, Éd. Pocket, 1991.

Spada (James) : *Grace, les vies d'une princesse*.
Le Livre de Poche.

Spoto (Donald) : *Marilyn Monroe*,
Pocket, 1995.

Sugerman-Hopkins : *Personne ne sortira d'ici vivant*,
Christian Bourgois, 1981.

Thompson (David) : *Michelle Pfeiffer*,
Paris, Le Rocher, 1993.

Ultra Violet : *Ma vie avec Andy Warhol*,
Albin Michel, 1988.

Warhol (Andy) : *Journal*,
Grasset, 1990.

COMPLÉTEZ VOTRE COLL

N° 52 Les folies 1939

Les farces et attrapes de la drôle de guerre. Un choix des meilleures photos, dessins et caricatures avec une anthologie du bourrage de crâne pendant la drôle de paix et de la drôle de guerre.

N° 53 Dictionnaires des contemporains (tome I)

De A à F : de Jean Anouilh, Raymond Aron, Michel Audiard en passant par Lucien Bobard, Bruckberger à Régis Debray, Michel Drucker, Edgar Faure et Louis de Funès.

N° 55 Les affaires scandaleuses de la République Giscardienne

L'affaire de Broglie, Boulin, Fontanet, les diamants de Giscard, la carambouille de Nice et les scandales de la fraude fiscale.

N° 56 La grande bouffe : un grand bluff ?

Avec James de Coquet, Gault et Millau, Jean Ferniot, Paul Bocuse, Philippe Couderc et Robert Courtine.

N° 57 Dictionnaires des contemporains (tome II)

De G à M. Les célébrités : Anne Gaillard, Garaudy, Marie-France Garaud, Godard, J.E. Hallier, Hersant, Krivine, Laguiller, etc.

N° 58 Les homos

Pédés, garçons et travestis...

Les « folles » ne sont plus en cage...

N° 60 Dictionnaires des contemporains (tome III)

Les grosses têtes : Michelin, Jeanne Moreau, Alain Peyrefitte, Rocard, Yves St-Laurent, Séguela, Simone Veil, etc.

N° 62 Mitterrand : l'état de disgrâce

Le prince, sa cour et ses rites. Le retour en force de la franc-maçonnerie. Jack Lang ou la culture en folie. Le hit-parade de la gaffe.

N° 63 Les femmes fatales

Wallis Simpson et le duc d'Edimbourg. Marlène Dietrich et J. von Stenberg. Clara Petacci et Mussolini. La comtesse de Portes et Paul Reynaud. Marie Jo Xopéchine et Édouard Kennedy. Chiang Ching et Mao Tsé Toung. Christine Kellet et Profumo.

N° 65 Esprit es-tu là ?

N° 66 L'argent à gauche

Les patrons de choc qui ont le cœur à gauche. Les finances du PS. Doumeng, milliardaire rouge. Les gros sous des syndicats. La gauche dorée du show business.

N° 67 Les meilleurs dessins de la presse des années 1981-82

Un choix de dessins politiques des débuts du septennat de Mitterrand à travers la presse française et étrangère.



N° 68 La bataille de Paris

Depuis toujours le pouvoir à Paris donne des envies aux hommes politiques avec des affrontements spectaculaires.

N° 69 L'école en guerre

La grande bataille de l'enseignement privé face au pouvoir socialiste.

N° 70 Le pamphlet

Depuis des siècles, les grands textes dans les grands moments de l'histoire...

N° 72 Les super femmes

D'Yvette Roudy à Catherine Deneuve. Les pétroleuses, les femmes à la page ; les femmes au pouvoir.

N° 74 Le choc Montand

Le cabot, le politique, le petit « rital », le bateleur.

N° 77 Les fascistes

N° 78 Sexe et magie

N° 80 Les juifs

Histoire des juifs en France. Les juifs et le pouvoir. Les juifs français et le sionisme. Histoire secrète de la naissance d'Israël.

N° 82 Les travestis

N° 83 La torture

Le Moyen Age. L'inquisition. Les savants fous d'Hitler. L'Algérie. Les Khmers rouges.

N° 84 Les photos insolites

Dans les archives d'une grande agence de photos, un choix sidérant, drôle, extraordinaire, insolite.

N° 85 Vrais miracles et faux prodiges

Le suaire de Turin. Les miracles dans l'histoire. La miraculée de Lourdes. Les secrets de Fatima. La Vierge aux larmes de Syracuse.

N° 87 Le petit Barre illustré

L'enfant des îles. L'apprentissage de meilleur économiste. Barre et les russes, l'international selon Raymond Barre.

N° 88 Les Auvergnats

Les bougnats à la conquête de Paris. Les rois de la limonade. Les politiciens. L'humour auvergnat. La noblesse d'Auvergne.

N° 89 L'or

Histoire véridique et terrible du métal jaune. De ceux qu'il a enrichi ou ruiné.

N° 90 Les beaux héritages

Getty, Howard Hughes, l'héritage Lambert de Le Pen, les Picasso,



LECTION DU CRAPOUILLOT

Maurice Ravel, Bonnard, Dassault, Seydoux...

N° 91 Les coups d'état

Le 13 mai. Le coup de Prague. Le putsch des généraux d'Alger. Farouk-Nasser. Mossadegh, Boumedienne. Pinochet, Kadhafi.

N° 92 Les musulmans et nous

De Poitiers à Evian. Le raz de marée islamique. Le terrorisme arabe. Les émirs avenue Hoch. Les émigrés. Les Beurs.

N° 93 Les bobards de la guerre d'Algérie

Les belles promesses. Les beaux discours. L'O.A.S., la torture. Le putsch. La faillite d'Evian. Les harkis.

N° 94 Les bretons

Histoire secrète des bretons. La flibuste. L'armée bretonne en 1870. Breiz Atao sous l'occupation. Les bretons qui gagnent.

N° 95 La vie amoureuse des rois de France

Par André Castelot, Guy Breton, Jean des Cars, Jacques Levron, Jean Prasteau.

N° 96 Les antis

N° 97 Les mystères de Marseille

N° 99 Les héros

Tarzan. Zorro. Superman. Sherlock-Holmes. James Bond. Fantomas. Black et Mortimer. Les Pieds Nickelés.

N° 100 Les corrompus de la V^{ème} république

N° 101 Il était une fois la révolution

N° 102 Les collabos

N° 103 Les nouveaux monstres

N° 104 Qui est franc-maçon ?

N° 105 Les fétichistes

N° 106 Le secret des sectes

Hors série N° 3 Le sexe

Par Alphonse Boudard, Pierre Desproges, Geneviève Dormann, Patrick Grainville, J-J. Pauvert, Louis Pauwels, San Antonio, Boris Vian...

Hors série N° 4 Les grandes gueules cassées : 105 caricatures politiques

Hors série N° 6 La petite histoire des maisons closes

Elles ont attiré les plus grands artistes. Elles occupent la littérature. Elles ont joué un rôle historique et elles ont été fermées.

Hors série N° 8 Les francs maçons

Les différentes familles. Ses mystères. Ses rites. Ses objectifs.



BON DE COMMANDE

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal..... Ville

Chaque numéro : 36 francs port compris

Ci-joint un règlement de : x 36 Frs

Retournez votre règlement à l'ordre du

CRAPOUILLOT

14-16 rue du Fbg Saint Honoré - 75008 PARIS

☐ n° 52

☐ n° 60

☐ n° 67

☐ n° 77

☐ n° 85

☐ n° 92

☐ n° 99

☐ n° 105

☐ n° 53

☐ n° 61

☐ n° 68

☐ n° 78

☐ n° 87

☐ n° 93

☐ n° 100

☐ n° 106

☐ n° 55

☐ n° 62

☐ n° 69

☐ n° 80

☐ n° 88

☐ n° 94

☐ n° 101

☐ n° HS3

☐ n° 56

☐ n° 63

☐ n° 70

☐ n° 82

☐ n° 89

☐ n° 95

☐ n° 102

☐ n° HS4

☐ n° 57

☐ n° 65

☐ n° 72

☐ n° 83

☐ n° 90

☐ n° 96

☐ n° 103

☐ n° HS6

☐ n° 58

☐ n° 66

☐ n° 74

☐ n° 84

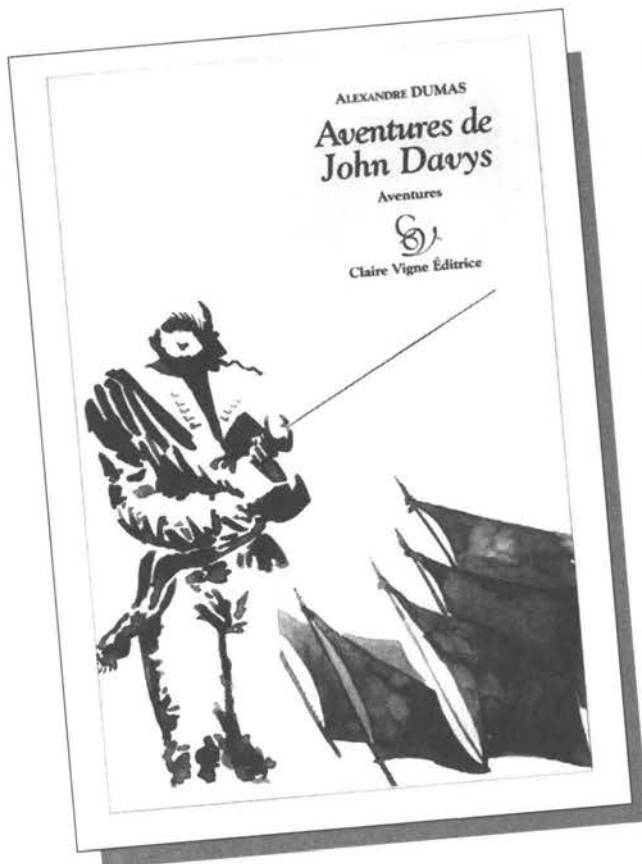
☐ n° 91

☐ n° 97

☐ n° 104

☐ n° HS8

deux romans d'aventures à lire cet été...



AVENTURES DE JOHN DAVYS *d' Alexandre Dumas*

Un destin brisé par le malheur, qui sonne comme une tragédie antique... En Grèce au XIX^e siècle, l'aventurier John Davys participe à la révolte des Hellènes contre l'oppressur turc. Véritable fresque maritime, une œuvre peu commune et peu connue à découvrir.

256 pages.
12 illustrations.

75 F^{TT}C

L'ENFANT À CHEVAL *de Lincon steffens*

Le Far West des années 1870 : chercheurs d'or, émigrants, cow-boys, vachers et paysans chinois et, au milieu, un enfant à cheval qui, sanglé sur sa selle, part à la découverte du monde. Un authentique roman d'apprentissage digne de ceux de Stevenson ou de Dickens.

176 pages.
12 illustrations.

70 F^{TT}C



Claire Vigne Editrice

en vente dans toutes les librairies



LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste

ABONNEZ-VOUS

Faites une économie de 180 Frs !

1 an = 11 numéros + 4 hors série

Pour tout journal, l'abonné constitue un soutien privilégié.

Lorsqu'il rédige un chèque pour *Le Crapouillot*, il nous assure de sa fidélité pour une année entière.

Ce n'est pas rien, en cette période de crise de la presse, et compte tenu que *Le Crapouillot* ne peut espérer bénéficier que d'appuis publicitaires modestes.

Le Crapouillot en effet, journal anticonformiste par essence, qui se situe dans la ligne de Jean Gal-tier-Boissière, n'est pas un organe qu'on peut « acheter » (sauf dans les kiosques).

Il traite librement des sujets choisis par son comité de rédaction. Il n'est soumis à aucune pression politique ou financière. Il entend aborder librement tous les sujets d'enquête. Pour se développer, *Le Crapouillot* a donc besoin d'élargir son audience, et de compter sur des concours fidèles.

L'abonnement reste, dans ce domaine, l'apport le plus important pour nous permettre de maintenir et développer un titre, créé en 1915.

Alors, n'hésitez pas ; Abonnez-vous ! Faites abonner vos amis !

Bulletin d'abonnement

NOM.....

Adresse

Je désire m'abonner pour 11 numéros + 4 hors série
et joint mon règlement de 360 F par chèque bancaire ☐ postal ☐

LIBELLÉ À L'ORDRE DU CRAPOUILLOT

Date :

à renvoyer à l'adresse suivante : **LE CRAPOUILLOT**
14-16 rue du Fbg Saint Honoré - 75008 PARIS

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION DU CRAPOUILLOT

N° 107 Le diable est de retour

Ses origines. Sa mise en valeur par la presse. Le satan business. Portraits insolites contemporains. Confessions et confidences.

N° 108 Les secrets des R. G.

Renseignement généraux : service public ou police de l'ombre.

N° 109 La guerre d'Algérie

Les coulisses d'une tragédie : les harkis, les porteurs de valise, les complots, le sabotage de la paix, l'O.A.S., les barbouzes, la rue d'Isly.

N° 110 La gauche dans la collaboration (1940/1944) Le rassemblement national populaire. Les syndicats. Les écrivains et journalistes. Les pacifistes. Les francs-maçons.

N° 111 La conspiration des sectes

Le New-Age. La synarchie. Les Rose Croix. La Guyana. La Soka Gakkai. La Trilatérale. Sexe et sectes. Les victimes des sectes.

N° 112 Drôle de droite!

Chirac le caméléon. Barre, Babar. VGE et Louis XV. Michel Noir. François Léotard. Charles Pasqua. Balladur. Seguin.

N° 113 L'histoire mutilée - Secrets et trucages

Les désinformateurs à l'œuvre; la machine ultra, les mensonges 39/40, la révolution bolchevique, la résistance allemande...

N° 114 Saint Tropez secret

La petite ville de la côte avec la vie de ses grandes vedettes.

N° 115 Photos chocs, photos chics

N° 116 Homos et pédophiles

Les affaires Doucé, Dugué, Garnier, Le Coral, Le Troquer.

N° 117 Mercenaires et volontaires

Bob Denard. Jean Kag. Jean Schramme. Des destins hors du commun à travers le Congo, le Katanga, la Rhodésie; les Comores, la Croatie.

N° 118 Les morts mystérieuses

Kennedy. Marilyn Monroe. Maxwell. Boulin.

De Broglie. Lebovici. Bérégo-voy...

N° 120 Mitterrand très secret

Le dossier sur le passé de François Mitterrand : sa jeunesse, sa résistance, la Cagoule, Vichy, l'amitié avec Bousquet...

N° 123 Les animaux fantastiques

Le yéti. Les monstres marins. Le monstre du Loch Ness.

Hors série N° 9 La France insolite

Les extra-terrestres nous envahissent. Les nostalgiques de la guillotine. L'énigme de Gisors. Le New-Age...

Hors série N° 10 Mitterrand : le grand bêtisier

Un choix de photos insolites de François Mitterrand et de ses compagnons.



BON DE COMMANDE

Nom :

Prénom :

Adresse :

.....

Code postal..... Ville.....

Chaque numéro : 36 francs port compris

Ci-joint un règlement de :..... x 36 Frs

Retournez votre règlement à l'ordre du

CRAPOUILLOT

14-16 rue du Fbg Saint Honoré - 75008 PARIS

☐ n° 107

☐ n° 110

☐ n° 113

☐ n° 116

☐ n° 120

☐ n° HS 9

☐ n° 108

☐ n° 111

☐ n° 114

☐ n° 117

☐ n° 123

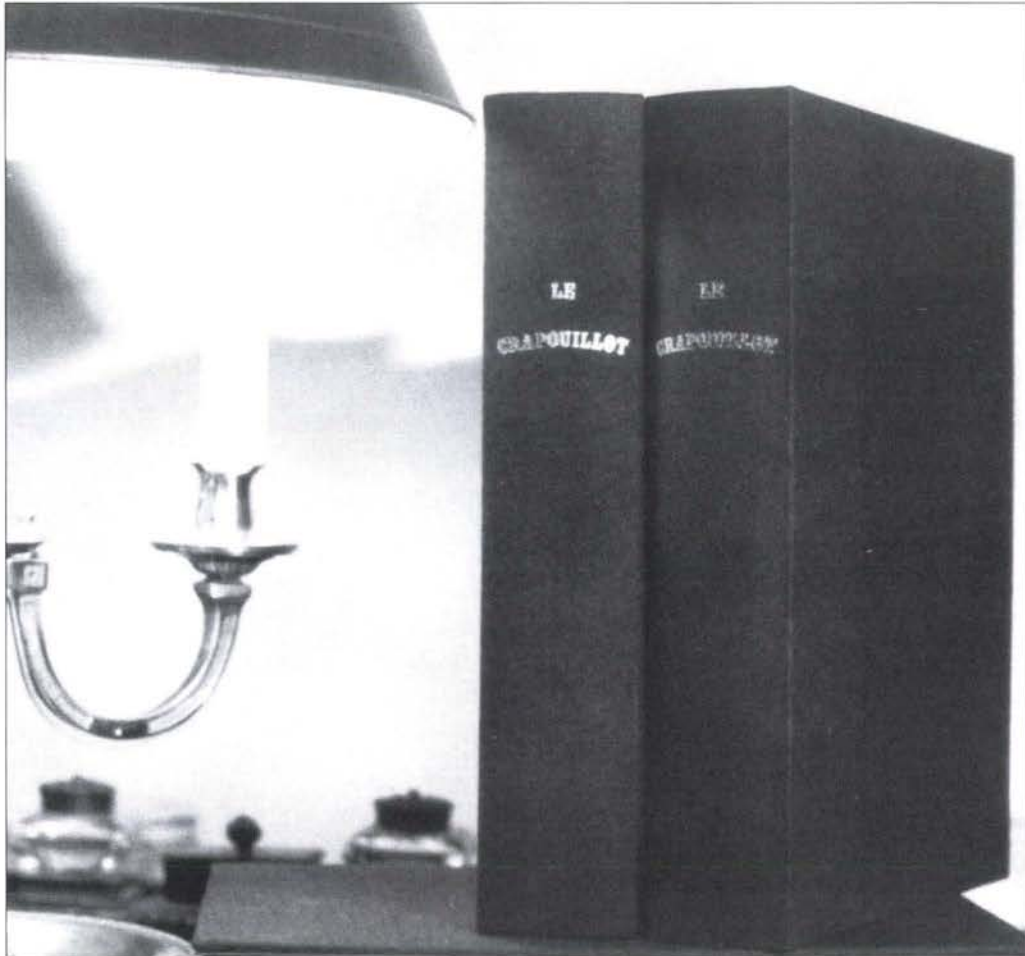
☐ n° HS 10

☐ n° 109

☐ n° 112

☐ n° 115

☐ n° 118



Pour conserver vos numéros du **CRAPOUILLOT** l'écrin reliure de bibliothèque

De nombreux lecteurs et abonnés nous ont réclamé ces écrins reliures qu'ils tiennent, à juste titre, pour indispensables, afin de conserver ces numéros précieux auxquels le lecteur soucieux d'informations piquantes a besoin de faire appel. Dans ce but, nous avons mis au point ces luxueux écrins reliures où vous pourrez ranger vos exemplaires et les consulter aisément. Ce sont des boîtes cartonnées, recouvertes d'un très beau toilé de couleur bordeaux. Chaque écrin peut contenir huit numéros.

Prix : 120 Francs (port compris).



Bulletin de commande à retourner
accompagné du règlement à :

LE CRAPOUILLOT

14-16 rue du Fbg Saint Honoré - 75008 PARIS

Nom :

Adresse :

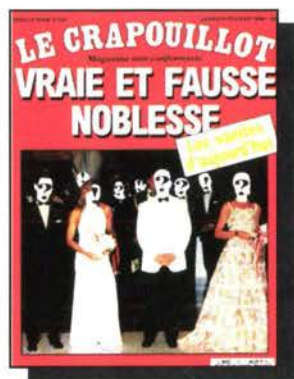
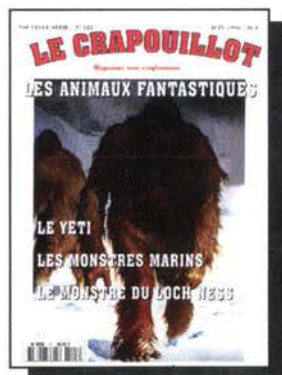
Désire recevoir..... écrins reliures
au prix de 120 Frs pièce et joint mon règlement par :

☐ chèque bancaire ☐ CCP ☐ mandat-lettre

établi à l'ordre du CRAPOUILLOT

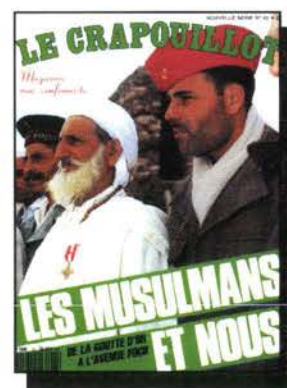
ENCORE DISPONIBLES

63 dossiers
non conformistes
pour en savoir davantage.



Complétez votre collection du CRAPOUILLOT

LES FEMMES FATALES,
VRAI ET FAUSSE NOBLESSE,
LES AFFAIRES SCANDALEUSES,
LES CORROMPUS DE LA VÈME,
MITTERRAND : L'ÉTAT DE DISGRÂCE,
LES MYSTÈRES DE MARSEILLE, LES BRETONS,
LE PAMPHLET, LES ANIMAUX FANTASTIQUES, ETC



Liste complète et bon de commande à l'intérieur